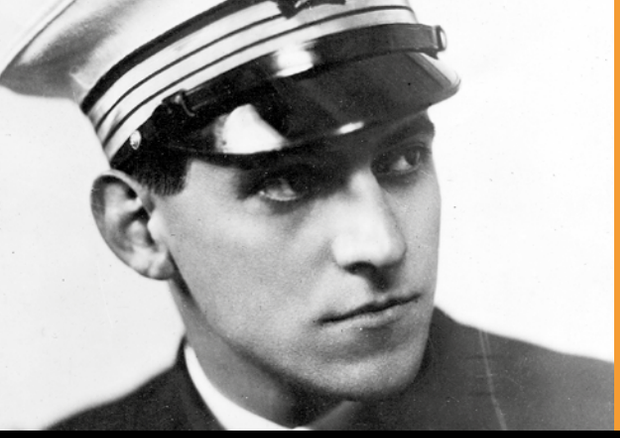
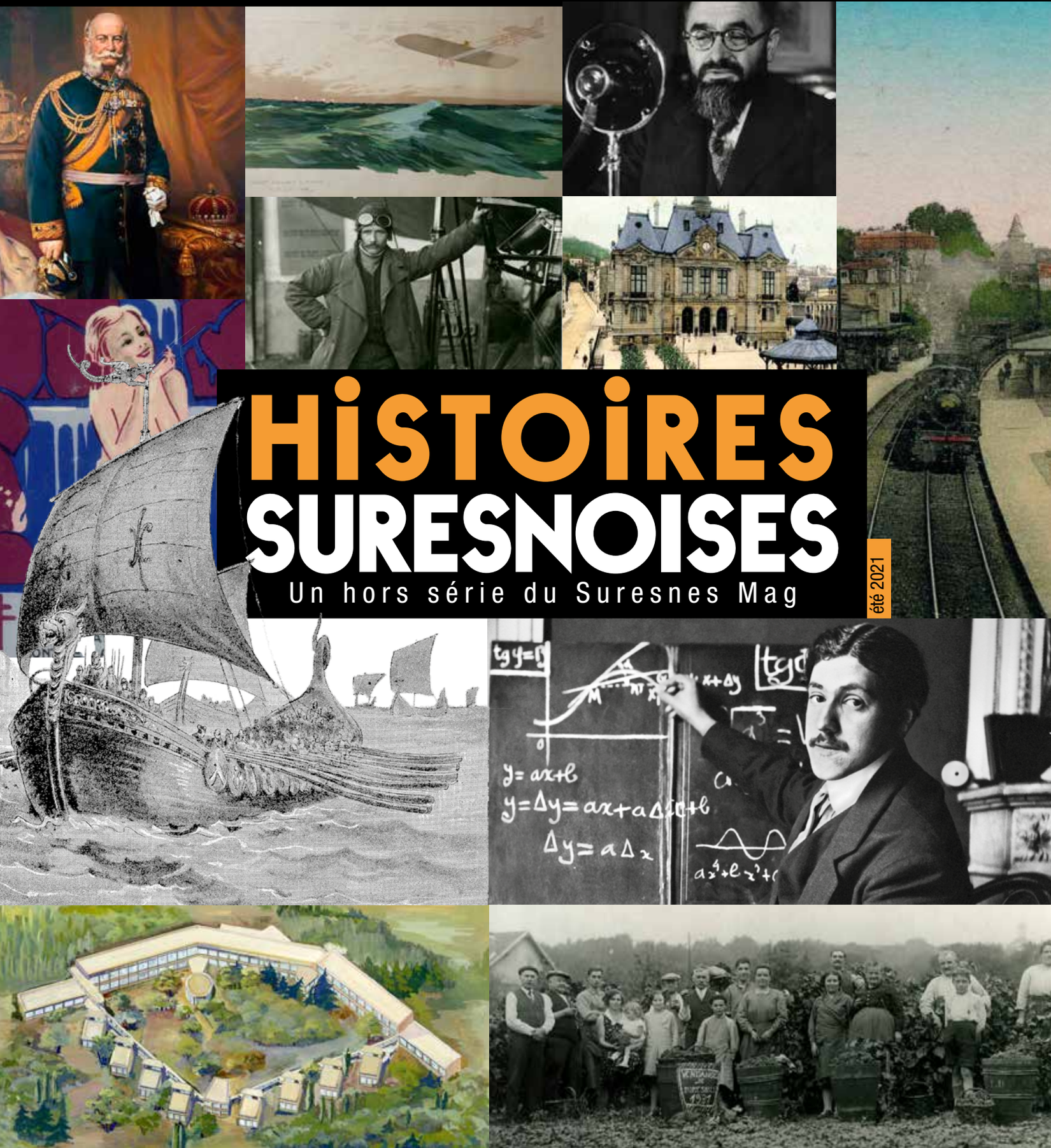


HOMMAGE

Honoré d'Estienne d'Orves est entré dans la lumière

P.8



HiSTOiRES SURESNOISES

Un hors série du Suresnes Mag

été 2021

SOMMAIRE

5 Edito

6-9 Honore d'Estienne d'Orves

10-11 Arrêt sur image

12-13 La grande histoire des historiens de Suresnes

14-15 Les 7 mairies de Suresnes

16-17 Grandeur et renaissance du vin de Suresnes

18-19 Les invasions Vikings à l'origine de la naissance de Suresnes

20-21 Le jour où… Le château des Rothschild fut dévasté

22-23 Que la lumière soit…

24-25 Le Paris-Versailles, une révolution à vapeur

26-27 Et le Mont Valérien devint suresnois

2 rue Carnot,
92151 Suresnes Cedex
01 41 18 19 20

Directeur de la publication
Guillaume Boudy

Adjoint au maire délégué à la Communication
Isabelle de Crécy

Directeur de la Communication
Arnaud Levy

Redactrice en chef
Céline Gazagne

Redaction
Matthieu Frachon

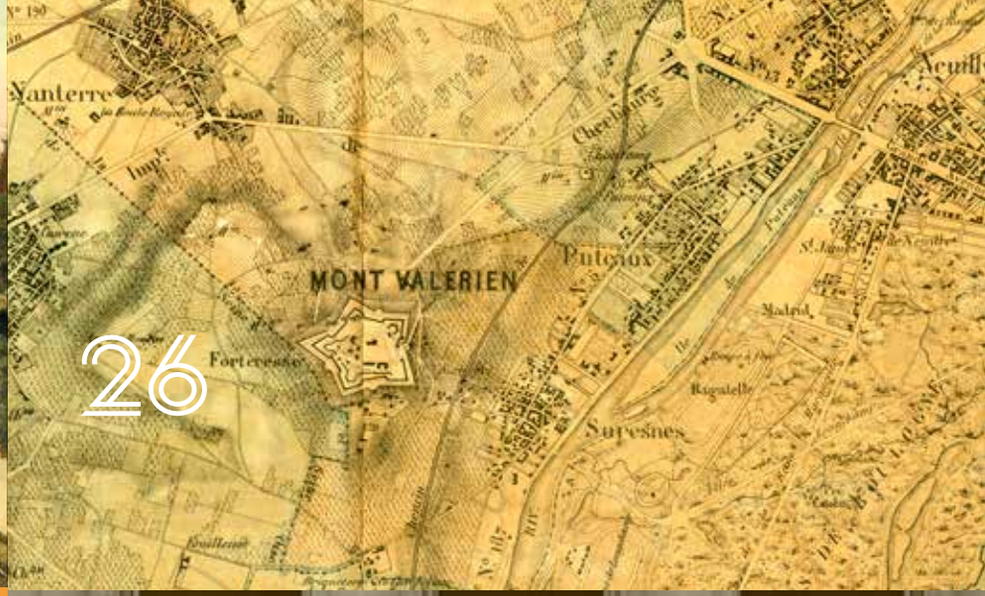
Realisation graphique
Marine Volpi, Laurence Boyer

Couverture
Marine Volpi

Images
DR, Ville de Suresnes, MUS, Archives municipales de Suresnes, Wikimédia Commons, Bibliothèque nationale, SHS, Dassault aviation

Impression
Imprimerie Morault
03 44 30 51 00

Regie publicitaire
CITHÉA / 01 53 92 09 00
Dépôt légal 3e trimestre 2021



28-29 La débacle de 1870 est passée par Suresnes

30-31 Les pionniers du sport suresnois

32-33 L'épopée Blériot a décollé à Suresnes

34-35 Marcel Dassault, la genèse du géant

36-37 Grippe espagnole l'épidémie cachée

38-39 Décembre 1919 Henri Sellier, acte un

40-41 Lettre de Noël imaginaire d'un Suresnois de 1920

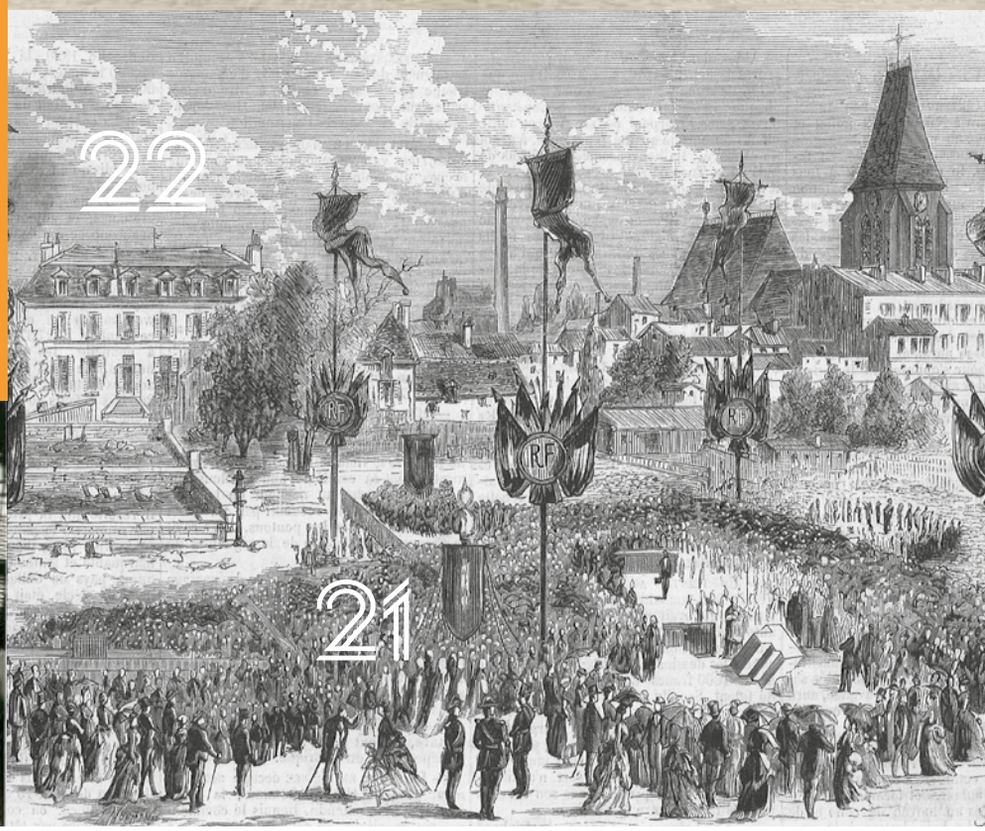
42-43 Suresnes pionnière de l'hygiène

44-45 L'école de plein air une révolution

46-47 Franz Stock, le passeur d'âmes du Mont-valérien

48-49 Le triple meurtre de la villa « Bon repos »

51 Les jeux de Philippe Imbert



CE MAGAZINE EST ÉDITÉ PAR LA VILLE DE SURESNES

IMPRIM'VERT®

Réalisé avec le concours de la Société d'histoire de Suresnes.

Partager l'histoire de Suresnes

Voici maintenant quatre années que la Société d'Histoire de Suresnes apporte son concours à la rubrique histoire du Suresnes Mag.
Chaque mois un sujet principal est choisi, avec un sujet secondaire, les thèmes provenant le plus souvent des 58 bulletins, soit plus de 3 000 pages, publiés par notre association depuis 95 années, mais aussi de notre bibliothèque de plus de 1500 ouvrages en rapport avec l'histoire de la ville, de nos milliers de dossiers thématiques et de nos 5000 clichés originaux.
L'équipe rédactionnelle du Suresnes mag, utilisant nos connaissances, propose chaque mois sur une double page une lecture aisée et concise de l'histoire de notre ville.
Ce partage, cette symbiose entre institutionnel, qui comprend également le Musée d'histoire urbaine et sociale (MUS) et les Archives municipales, et associatif apporte richesse et spontanéité.
Cette publication nous offre une visibilité auprès du public suresnois, lequel constitue la véritable raison d'être de notre objet social.

Quelles sont nos propres actions?

- La recherche de documents sur le passé de la ville **pour comprendre faits et événements.** La conservation de nos archives en les rendant vivantes et faciles à exploiter grâce au travail de nos adhérents qui participent à leur mise en ligne sur notre site.
- La publication scientifique de travaux de recherche effectués par des bénévoles aux parcours les plus variés constitue notre ADN. Elle est d'une richesse incomparable, que seul le système associatif peut permettre d'exprimer avec souplesse.

Cette richesse apportée par l'associatif à l'institutionnel (territorial local, départemental ou national), Henri Sellier l'avait parfaitement intégrée dans les rapports tissés avec le monde associatif, lui réservant souvent une place privilégiée.
Ainsi partager l'histoire avec le maximum de lecteurs par l'intermédiaire d'une publication locale municipale est une chance pour tous.
Ce travail collectif permettra à toutes les générations de mieux intégrer l'histoire de la ville dans la Grande Histoire car « *l'homme de l'avenir est celui qui aura la mémoire la plus longue* » (Nietzsche).

Societe d'Histoire de Suresnes

Henri Sellier, des membres de la Société Historique et des Suresnois en 1928.

EDITO

© Tiphaine Lanvin

RESISTER

© Hervé Boutet

Guillaume Boudy, dans la Clairière des fusillés du Mont-Valérien

Le 29 août prochain, nous commémorerons les 80 ans de la disparation d'Honoré d'Estienne D'Orves.

Ce nom si familier des Suresnois, car porté par une école et une rue, est l'un des premiers martyrs de la Résistance française durant la Seconde Guerre mondiale. Il fut le symbole de toute une génération de combattants, refusant la défaite et l'occupation ; obligés d'entrer en clandestinité pour agir. De son sacrifice, il nous reste aujourd'hui de nombreux écrits, témoignant de l'amour pour son pays, la France.

Cette France battue et humiliée en juin 1940, qu'il refusait de voir se résigner.

Issu d'une vieille famille française, rien ne destinait cet officier de marine à devenir un Compagnon de la Libération. Après ses études à Polytechnique, il intègre la Marine. Très vite, son tempérament le rend hostile à l'inaction qu'il subit en poste dans les colonies. En juin 1940, refusant de baisser les bras après la défaite et la mise en place du Gouvernement de Vichy, il répond à l'appel du Général De Gaulle et le rejoint à Londres.

En décembre 1940, il est envoyé en France, pour monter un réseau de renseignement clandestin : nemrod. Trahi par un agent double, il est arrêté en janvier 1941 et emmené à la prison de Fresnes. Condamné une première fois au peloton d'exécution, il doit son sursis au Gouvernement de Vichy et au Gouverneur militaire des Forces d'Occupation. Il devient alors prisonnier de guerre, au même titre que ses camarades arrêtés.

Durant sa détention, il écrira des lettres émouvantes à sa famille ainsi qu'un journal de sa détention.

A la faveur de l'assassinat par le Colonel Fabien, résistant communiste, en juin 1941, d'un aspirant de la Marine Allemande, Honoré d'Estienne d'Orves et une centaine d'autres prisonniers deviennent otages. Ceux-ci seront exécutés deux mois plus tard : le 29 août 1941. Cette exécution a lieu dans la clairière de la forteresse du Mont-Valérien.

Devenu aujourd'hui le témoin silencieux de la machine de mort mise en place par l'occupant ; si souvent décrit par un autre personnage célèbre dans l'histoire suresnoise : l'abbé Franz Stock. Ce dernier a aidé Honoré d'Estienne d'Orves à passer ses dernières heures parmi le monde des vivants, comme il a toujours fait durant quatre longues années.

N'oublions pas le courage et l'abnégation de ces hommes qui ont su se battre pour une cause plus grande encore que leur propre vie.

Le sens du sacrifice, du devoir et de la défense des valeurs fondant notre République, a fait d'eux les héros de notre Histoire. Sans leur combat, nous n'aurions pas cette chance de vivre aujourd'hui en paix.

Guillaume BOUDY
Maire de Suresnes

© Musée de l'Ordre de la Libération

HONORE D'
EST ENTRE

Fusillé au Mont-Valérien, l'officier de marine, monarchiste et catholique mais avant tout patriote, avait refusé la défaite et rejoint de Gaulle à Londres avant d'organiser en France un des premiers réseaux de la résistance française. Quatre-vingts ans après son martyr, Suresnes rend hommage à celui qui incarne une des figures héroïques les plus inspirantes de la France libre.

TEXTES : **MATTHIEU FRACHON**
PHOTOS : **MUSEE DE L'ORDRE DE LA LIBERATION ET LES AMIS DE FRANZ STOCK**

Le 29 août 1941, le capitaine de Corvette[1] Honoré d'Estienne d'Orves est fusillé par les Allemands au Mont-Valérien. Un homme s'effondre, mais un symbole naît, celui de la résistance.
Ce jour-là, le bruit de la salve du peloton n'est pas que le glas annonçant que des hommes ont pris la vie d'autres hommes. Il signe l'entrée dans la postérité d'un officier de marine qui a refusé la défaite, qui ne s'est pas rendu. Depuis 80 ans, l'âme d'Honoré d'Estienne d'Orves incarne cet esprit, c'est pour cela que Suresnes, lieu de son martyr, se devait d'honorer sa mémoire.
A l'occasion des 80 ans de son exécution, la Ville souhaitait poursuivre l'hommage à l'officier de marine et résistant entamé en donnant son nom, en 1995, à une rue de Suresnes puis, en 2011 à une nouvelle école élémentaire. Elle le fera en s'associant à l'hommage qui lui sera rendu en septembre, dans la foulée de la commémoration de la libération de Suresnes, par le Mémorial du Mont-Valérien et le ministère des Armées, et, dès ce numéro spécial, en lui consacrant ces pages.

Premier fusillé de la France libre

Car résister, qu'est-ce que c'est ? Au fond là est la seule question, qu'est-ce que dire non ? Étudier l'histoire de la résistance de juin 1940, à la libération, c'est être pris de vertige. Car cette fameuse *« armée des ombres »*[2] est composée d'une mosaïque de personnalités. Il y a ceux qui, comme d'Estienne d'Orves dès septembre 1940, furent les premiers à rejoindre le Général de Gaulle à Londres. Ceux de l'intérieur, rares, qui ont décidé de saboter, de renseigner, de désobéir. Certains venaient des mouvements royalistes et pourtant se sont levés pour défendre la République car c'est avant tout la France qui était à terre. D'autres n'ont pas attendu que l'URSS soit attaquée par les troupes d'Hitler pour faire de la lutte contre le fascisme un acte au-delà des slogans.

ESTIENNE D'ORVES
DANS LA LUMIERE

BEKANNTMACHUNG

1. Der Kapitänleutnant **Henri Louis Honoré COMTE D'ESTIENNES D'ORVES**, französischer Staatsangehöriger, geb. am 5. Juni 1901 in Verrières,
2. der Handelsvertreter **Maurice Charles Emile BARLIER**, französischer Staatsangehöriger, geb. am 9. September 1905 in St. Dié,
3. der Kaufmann **Jan Louis-Guilleaume DOORNIK**, holländischer Staatsangehöriger, geb. am 26 Juni 1905 in Paris,

sind wegen Spionage zum Tode verurteilt und heute erschossen worden.

Paris, den 29. August 1941.

Der Militärbefehlshaber in Frankreich.

AVIS

1. Le lieutenant de vaisseau **Henri Louis Honoré COMTE D'ESTIENNES D'ORVES**, Français, né le 5 juin 1901 à Verrières,
2. l'agent commercial **Maurice Charles Emile BARLIER**, Français, né le 9 septembre 1905 à St-Dié,
3. le commerçant **Jan Louis-Guilleaume DOORNIK**, Hollandais, né le 26 juin 1905 à Paris,

ont été condamnés à mort à cause d'espionnage. Ils ont été fusillés aujourd'hui.

Paris, le 29 Août 1941.

Der Militärbefehlshaber in Frankreich.

© Musée de l'Ordre de la Libération

Affiche annonçant l'exécution d'Estienne d'Orves et de ses compagnons

D'Estienne d'Orves est le premier fusillé de la France libre, il est celui qui démontre que Londres a eu ses martyrs. La propagande de Vichy ne cessait de dénoncer les « lâches », les « planqués » qui avaient gagné la capitale anglaise. L'Etat Français, ce simulacre qui avait chassé la République, les avait condamnés à mort, avait déclaré « l'indignité nationale ».

« Celui qui croyait au ciel »

Mais lorsque les Français libres sont tombés dans les combats de Libye, Radio-Paris s'est tue. Quand d'Estienne d'Orves est fusillé, il n'est plus question de traître.

C'est cet homme si emblématique qui a été assassiné sous le couvert d'une justice d'occupation. Un officier de l'armée française vaincue, qui avait résolu de combattre encore. Un chrétien qui était convaincu que le mal était face à lui. Son combat aurait pu se dérouler sur les mers, sur un navire des Forces Françaises Navales Libres, mais c'est en France qu'il avait voulu revenir pour le mener, en assurant une mission de renseignement périlleuse en y fondant le réseau « Nemrod ».

Tout est inspirant, matière à réflexion, dans la vie de cet homme, à qui le poète Louis Aragon avait rendu hommage dès 1943, en consacrant à l'officier monarchiste et au communiste Gabriel Péri son poème *« La rose et le réséda »* qui célèbre dans des vers passés à la postérité le combat commun de *« celui qui croyait au ciel et celui qui n'y croyait pas »*.

Flamme intérieure

La chute d'Honoré d'Estienne d'Orves, son arrestation provoquée par un traître, un agent double, elle nous jette crûment cette question en pleine figure, comme une gifle : aurions-nous été salaud ou héros ? C'est le propre des périodes troublées, elles révèlent le pire et le meilleur. Face à la figure d'Estienne d'Orves, il y a aussi celle d'Alfred Gaessler, celui qui l'a livré aux Allemands.

Le martyr de l'officier renforce aussi la dimension du Mont-Valérien, sa symbolique tragique et sa place essentielle dans la mémoire nationale. Depuis Suresnes, il suffit de lever la tête et de se dire qu'il y a 80 ans, au petit matin, on aurait entendu une fusillade.

Se souvenir, c'est faire vivre celui qui n'est plus là. Celui qui, la veille de sa mort, écrivait *« Je ne désire que la paix dans la grandeur retrouvée de la France. Dites bien à tous que je meurs pour elle, pour sa liberté entière, et que j'espère que mon sacrifice lui servira »*. Celui dont la flamme intérieure, celle de la résistance, doit continuer de nous inspirer.

[1] Grade spécifique à la marine équivalant au grade de Commandant dans les autres armes. Honoré d'Estienne d'Orves sera fait Capitaine de Frégate (Lieutenant-Colonel) à titre posthume.

[2] Titre du roman de Joseph Kessel sur la résistance paru en 1943 à Alger.

Itinéraire d'un héros français

© Musée de l'Ordre de la Libération

- **5 juin 1901** Naissance à Verrières-le-Buisson (Essonne)
- **1921** Entrée à l'Ecole Polytechnique
- **1929** Epouse Éliane de Lorgeril
- **1930** Promu Lieutenant de vaisseau en 1930.
- **Décembre 1939** Officier d'ordonnance à bord du croiseur Duquesne
- **Juillet 1940** Tente de rejoindre le général Legentilhomme, commandant des troupes de la Côte française des Somalis
- **27 septembre 1940** Rejoint le général de Gaulle à Londres
- **21 décembre 1940** Embarque à destination de Plogoff pour coordonner le réseau Nemrod
- **Décembre-janvier 1940** Basé à Nantes, il transmet des renseignements sur les défenses côtières allemandes, les sous-marins, les aérodromes et les dépôts d'essence
- **6 au 19 janvier 1941** Séjour à Paris pour monter un réseau de renseignement
- **22 janvier 1941** Arrestation à Nantes. Après avoir résisté,le visage en sang il est conduit à Angers
- **13 mai 1941** Début à Paris du procès des membres du réseau Nemrod
- **23 mai 1941** Condamné à mort avec huit de ses camarades et transféré à Fresnes
- **29 août** Exécution au Mont Valérien

Une biographie d'Honoré d'Estienne d'Orves peut aussi être consultée sur le site du Musée de l'Ordre de la Libération www.ordredelaliberation.fr/fr/compagnonshonore-estienne-dorves-d

Réalisé avec le concours de la Société d'histoire de Suresnes.

© les amis de Franz Stock

UNE VIE D'OFFICIER ET DE RESISTANT

Une vie de résistant cela ne se programme pas. C'est une question de circonstances, une rencontre entre un homme et son destin. Jean Moulin aurait pu être un ordinaire haut fonctionnaire de la République, Daniel Cordier serait resté dans le cocon familial, et Honoré d'Estienne d'Orves serait monté en grade, destiné à poursuivre sa carrière. Mais la guerre, la défaite, l'occupation, en ont décidé autrement. Les héros naissent comme tout le monde, ils meurent souvent tragiquement, entre les deux ils choisissent la voie du refus, la moins facile.

Honoré D'Estienne d'Orves est né le 5 juin 1901 à Verrières-le-Buisson (Essonne). Sa famille est naturellement royaliste et l'on arbore le drapeau blanc dans la maison. Un de ses ancêtres fut général à la tête des blancs de Vendée, combattant cette République pour laquelle il mourra. Le jeune homme est brillant, il intègre l'École Polytechnique en 1921. Puis c'est l'École Navale, il en sort breveté, une brillante carrière d'officier de marine s'ouvre à lui. Qu'un aristocrate intègre la Royale, voilà qui est somme toute assez classique, l'arme attire la caste des « officiers-tradi ». Il sert sur la Jeanne d'Arc, puis en 1929, il se marie avec Éliane.[1]

Services de renseignement

Le déclenchement de la guerre le trouve en Méditerranée et il bout car les combats sont loin. Bloqué dans le port d'Alexandrie par les Britanniques après l'armistice, il refuse la défaite. Honoré rejoint la côte somalienne où le général Gentilhomme veut combattre. Mais les manœuvres politiques éliminent le général et la colonie de Djibouti se rallie à Vichy. Qu'importe, direction Londres où la lutte continue incarnée par un certain de Gaulle. Il y arrive en septembre 1941 avec 6 autres officiers et une cinquantaine de marins. Ils ont navigué le long de l'Afrique, évité les pièges du cap de Bonne Espérance pour amener leur navire aux maigres forces françaises libres.

Sous le pseudonyme de Châteauvieux, il rejoint la France libre et s'engage dans les balbutiants services de renseignement du Deuxième Bureau. Le 21 décembre 1940, il s'embarque sur « la Marie-Louise » un chalutier qui doit le faire débarquer clandestinement en France. D'Estienne d'Orves doit y installer un poste émetteur clandestin. Le chef du Deuxième Bureau, André Dewavrin dit « Passy », s'oppose à son départ : *« Châteauvieux est trop confiant pour être un bon espion. »* Mais D'Estienne d'Orves estime qu'un chef doit être auprès de ses hommes et il rejoint le réseau Nemrod qu'il a monté.

L'opérateur radio est un traître

Il ignore qu'Alfred Gaessler alias « Georges Marty », l'opérateur radio qui l'accompagne sur « La Marie-Louise » est un traître. Cet Alsacien, fils d'un cheminot pro-nazi, est en réalité un agent double au service de l'Abwehr, les redoutables services de renseignements Allemands. Le 21 décembre 1941, Honoré foule de nouveau la terre de France. Il effectue un rapide voyage à Paris, puis revient à Nantes. Le 23 décembre, Jacques Bonsergent a été exécuté, il est le premier fusillé de France.

Le traître agit le 22 janvier 1941. La veille, Gaessler est allé prévenir ses maîtres. D'Estienne d'Orves et 23 membres du réseau Nemrod sont arrêtés. « Georges Marty » va continuer à intoxiquer les Anglais, provoquant l'arraisonnement de la *« Marie-Louise »* et la capture de son équipage. L'agent double n'a jamais été arrêté, il a disparu dans la défaite allemande en 1945.

Honoré d'Estienne d'Orves est transféré à Berlin, il y sera torturé.

Le 13 mai 1941 devant la cour martiale du Gross Paris, 23 rue Saint-Dominique, s'ouvre le procès du réseau Nemrod. Le président du tribunal, le conseiller Keyzer, demande à l'officier :

- Connaissiez-vous les risques que vous courriez en acceptant cette mission ?

- Vous savez bien que la mort est un des aléas du métier d'officier

Le 26 mai 1941, Honoré d'Estienne d'Orves et huit de ses compagnons sont condamnés à mort.

[1] Éliane de Lorgeril avec qui il aura cinq enfants Marguerite, Monique, Rose, Marc et Philippe.

28 AOUT 1941
VEILLE DE L'EXECUTION

« Je vais dormir un peu, demain matin nous aurons la messe »

40 ans ce n'est pas un âge pour mourir, c'est celui de la maturité, des enfants qui ont grandi, de la douce glissade sur la pente du second acte de sa vie. Le 29 aout 1941 à 4 h 30, la prison de Fresnes s'éveille. Un autocar stationne dans la cour, des camions militaires allemands attendent. Depuis la veille au soir Honoré d'Estienne d'Orves, Maurice Barlier et Yann Doornick, membres du réseau Nemrod, savent que c'est pour aujourd'hui. Six de leurs camarades ont été graciés, pas eux.

Hitler a tranché

C'est l'Abbé Stock qui leur a appris la terrible nouvelle. Le patron du Gross Paris, le Général Von Stupnagel veut faire un exemple, exécuter cent otages en représailles au meurtre de l'aspirant Alfons Moser abattu le 21 août par le communiste Pierre Georges[1] sur le quai de la station de métro Barbès. L'Allemagne est entrée en guerre contre l'URSS et l'heure n'est plus à la clémence. L'affaire est pourtant allée jusqu'à Berlin et c'est Hitler en personne qui a tranché. Les agents provenant directement d'Angleterre seront exécutés, les autres sont graciés. D'Estienne d'Orves et ses deux camarades avaient débarqué depuis la terra Inglaterra.

Dans le camion qui les mène de Fresnes à Suresnes, d'Estienne d'Orves et ses compagnons de martyr chantent

Les trois hommes ont passé leur veillée ensemble, ils ont même plaisanté. Il a écrit une dernière lettre à sa sœur *« je vais dormir un peu, demain matin nous aurons la messe »*. À 4h30 l'abbé Stock célèbre l'office. Les trois hommes communient, récitent la prière des agonisants. Le soleil de cette fin d'été se lève lorsqu'ils quittent la cellule de Doornick où la messe a été dite. Ils demandent à voir leurs anciens camarades, ceux qui ne mourront pas tout à l'heure. Les adieux sont brefs.

Les camions démarrent, l'autocar qui doit les emmener à la mort lance son moteur. Ils montent à bord, accompagnés par le peloton d'exécution, l'Abbé Stock et le conseiller Keyzer qui avait condamné les trois hommes avant de demander leur grâce. Les cercueils sont déjà à bord et c'est assis dessus qu'ils vont faire le trajet. Il y a une heure de route entre la prison de Fresnes et le Mont-Valérien. D'Estienne d'Orves demande si on peut chanter, et sous le regard de leurs bourreaux, les trois morts en sursis chantent. Chacun ouvre son missel et récite encore une prière.

© les amis de Franz Stock

Exécution au Mont-Valérien de membres du réseau de Missak Manoukian,le 21 février 1944. Au premier plan, l'Abbé Franz Stock, de dos.

Salve mortelle au garde à vous

Puis c'est l'arrivée, la montée jusqu'au fort du Mont-Valérien. Les hommes sont emmenés devant la muraille, l'abbé leur donne l'absolution, ils refusent d'avoir les mains liées et le bandeau sur les yeux. Honoré s'approche du conseiller Keyzer et dit à l'homme qui l'a condamné : *« Monsieur, vous êtes officier allemand. Je suis officier français. Nous avons fait tous les deux notre devoir. Permettez-moi de vous embrasser »*. Les ordres claquent, les trois hommes reçoivent la salve mortelle au garde à vous.

« Je vais retrouver Papa et Maman, c'est un grand bonheur. » (Dernière lettre d'Honoré d'Estienne d'Orves à sa sœur).

[1] Futur colonel Fabien

Une résistance en toutes lettres

Honoré d'Estienne d'Orves a laissé de nombreux écrits. Il y a son journal de bord qu'il laissa en Angleterre avant son ultime mission, ses carnets de captivité et une abondante correspondance avec sa famille et avec l'abbé Stock.

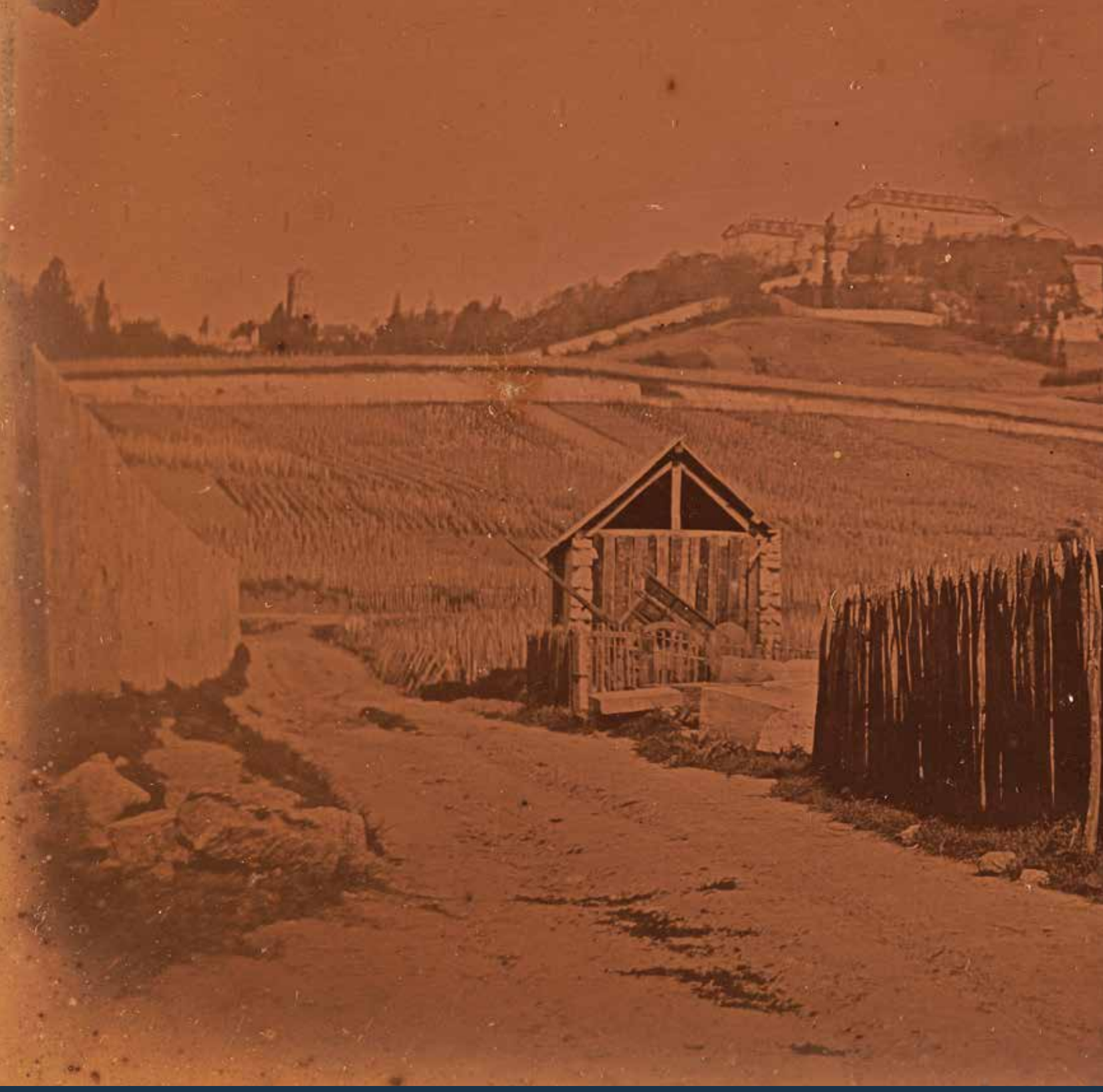
« Je remets mon âme à Dieu et un peu entre les vôtres qui l'avez représenté auprès de moi ces derniers temps »
(Dernière lettre à l'abbé Franz Stoc,k 28 août 1941)

« À l'armistice, je ne m'étais pas battu, je n'avais rien fait pour la France. J'ai considéré que mon devoir était de continuer puisque tout n'était pas perdu. » (Lettre à son épouse, le 29 mai 1941)

« Si je tiens à laisser à mes enfants le plus possible de souvenirs écrits, ce n'est pas par vain désir de passer à la postérité (…) Ces lignes leur donneront l'occasion de se réunir autour de ma pensée, de cimenter ainsi leur union fraternelle.»
(Cahiers de captivité, 26 mai 1941)

« Dites bien à tous que je meurs pour elle (La France), pour sa liberté entière, et que j'espère que mon sacrifice lui servira. »
(Dernière lettre à sa sœur, 28 août 1941)

Réalisé avec le concours de la Société d'histoire de Suresnes.



Mont-Valerien 1842

UN CLICHE POUR L'HISTOIRE

© J.Paul Getty Museum, Los Angeles.Hippolyte Fizeau vers 1842 Tithonotype.

Dans les collections du musée Getty à Los Angeles elle est référencée comme une « vue campagnarde avec château ou palais au sommet d'une colline ».

Ce daguerréotype de 1842 est en réalité la plus vieille photo connue de Suresnes. Elle a été prise par Hippolyte Fizeau, le savant suresnois qui mesura le premier la vitesse de la lumière.

Passionné de photo, il avait fait de nombreuses expériences sur cette technique alors toute neuve. Le cliché a été identifié par Gregory Gaillard, un passionné autodidacte qui explorait les archives numérisées du musée américain.

En 2018 l'expertise de la Société d'histoire de Suresnes, s'appuyant sur les plans cadastraux de l'époque, a confirmé son intuition. Le bâtiment au premier plan est la maison familiale de Fizeau à Suresnes et la colline n'est autre que le Mont-Valérien. Quant au « château » c'est en réalité le bâtiment construit en 1812 pour les demoiselles de la légion d'honneur à la demande de Napoléon 1er. Car cette photo est non seulement la plus ancienne de Suresnes mais aussi la seule qui représente le Mont-Valérien avant la construction de la forteresse.

22 juillet 1928 : Henri Sellier, des membres de la SHS (dont Octave Seron et Xavier Granoux) et des habitants, lors de l'inauguration du premier musée de Suresnes.

LA GRANDE HISTOIRE des historiens de Suresnes

Suresnes ne manque pas d'histoire. La présente rubrique en est la preuve et la matière est loin d'être épuisée. Qui dit histoire dit historiens : il est temps de se pencher sur le puit d'où sort la vérité historique dans sa troublante nudité. Un petit tour d'horizon de ceux qu'Alain Decaux appelait « les passeurs de temps » s'impose.

TEXTE : **MATTHIEU FRACHON** PHOTOS : **SHS, MUS, ARCHIVES MUNICIPALES**

Chanoine Jean Lebœuf

Edgard Fournier

Octave Seron

La chronologie est maîtresse, bien évidemment. A quel moment une cité, un lieu devient un objet historique ? Vaste question qui agite les cercles pensants depuis les tréfonds des premières études. En ce qui concerne Suresnes, l'embryon d'une évocation historique est religieuse. Suresnes est rattachée à l'abbaye de Saint-Germain tenue par les Bénédictins.

Durs au labeur et opiniâtres, d'où l'expression « un travail de bénédictin », les moines-copistes recensent les premiers au XIVe siècle les événements marquants rattachés à Suresnes. Il s'agit d'authentifier les reliques de Saint Leufroy, mais aussi d'une approche cadastrale et administrative. L'Eglise est une puissance financière et politique. Les moines érudits travaillent depuis l'abbaye de Saint-Germain des Prés, ils rassemblent les textes, archivent, compilent.

En 1754 paraît la première « Histoire de Suresnes ». C'est un chapitre de l'œuvre de Jean Lebeuf, chanoine d'Auxerre et de Paris. Le religieux explore la région parisienne et note tout ce qu'il voit, ce qu'il peut lire. Il a comme ambition d'écrire une *« histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris et des environs. »* Lebeuf rassemble les connaissances du temps sur Paris et ses alentours. Suresnes y occupe huit pages, ce qui n'est pas rien pour un modeste village.

Le curé historien s'efface derrière l'instituteur

Les lourds événements historiques qui suivent relèguent la recherche historique au second plan. Entre 1789 et 1870, la France connaît trois révolutions, deux républiques, un directoire, un consulat, deux monarchies et deux empires.

Le curé historien va alors s'effacer derrière l'instituteur. Le livre de l'abbé Lebeuf est réédité et complété en 1890 par Bournon, mais c'est le maire de Puteaux, Roques de Filliol, qui publie l'histoire de la Presqu'île de Gennevilliers et du Mont Valérien en 1887.

Cette année-là, un jeune instituteur est nommé à Suresnes, il s'appelle Edgard Fournier. Les « hussards noirs de la République » ont fourni un contingent d'historiens plus ou moins éclairés, non négligeable. Fournier s'appuie sur les travaux de Narcisse Meunier, un industriel suresnois auteur d'un manuscrit très complet sur la ville de Suresnes… qui ne fut cependant

jamais diffusé (la SHS et le MUS en détiennent une impression).
En 1890, le livre de Fournier est publié : comme beaucoup d'ouvrages de ces instituteurs, il n'est pas toujours exact, il brode, ne vérifie pas. C'est l'époque du « roman national », de Michelet. Mais le ton est là, l'ouvrage fleure la pédagogie de la Troisième République et il est le fruit d'un authentique curieux.
En 1906, Henri Baillère publie *Autour d'une source*, un livre qui reflète l'importance des eaux à Suresnes. Il est le fruit d'un contentieux avec la ville autour de la source, mais il est le premier ouvrage à inclure des documents originaux.
Après la guerre de 14-18, l'étude historique suresnoise connaît un véritable boum. Le directeur du cours complémentaire, Octave Seron, réédite et enrichit le travail d'Edgar Fournier. *Suresnes d'autrefois et d'aujourd'hui* et bénéficie du soutien inconditionnel du maire Henri Sellier.

1926, année faste

Après trois ans de travail, l'ouvrage sort en 1926, l'année même de la fondation de la Société Historique de Suresnes. Année faste puisqu'une exposition « Le vieux Suresnes » est mise en place à la mairie. C'est le prélude du futur musée créé en 1928 et que la SHS administrera jusqu'en 1953 (lire ci-dessous). La SHS s'installe, publie ses travaux, et prospère jusqu'à aujourd'hui. Henri Sellier considère la SHS comme une commission municipale historique.
La guerre interrompt les travaux des historiens. Mais lorsque les hostilités cessent, la recherche reprend. C'est sous l'égide de René Sordes (voir ci-contre) que de nouvelles pages s'impriment. L'Histoire continue à s'écrire. En 1953, la gestion du musée revient donc à la municipalité. Le musée René Sordes prend une nouvelle direction en 2013 en investissant la gare de Suresnes-Longchamp. C'est la naissance du MUS, Musée d'Histoire Urbaine, plus contemporain. Avec les archives municipales et la SHS, l'histoire suresnoise possède de solides piliers qui balayent le vaste champ de la mémoire.

◗ Dossier nourri par les travaux de Michel Guillot et le soutien de la SHS et son président Jean-Marie Maroille.
◗ Pour contacter la SHS : 100 rue de la République, 01 75 54 78 67.
◗ La SHS a lancé une série de vidéos sur l'histoire de Suresnes. Une première est déjà disponible via leur page Facebook, societe.histoire.suresnes.

René Sordes, l'incontournable

Tournons le dos aux instituteurs : René Sordes (1884-1965) est un scientifique. Il va apporter toute sa rigueur à une œuvre qui fait date. Ingénieur chimiste, spécialiste des arômes de synthèse, il est un esprit curieux qui explore l'environnement suresnois et creuse son sillon. En 1926, il est l'un des membres premiers de la SHS et en devient le président en 1932. Très investi dans la vie locale, il se passionne pour la géologie et la préhistoire. René Sordes compile, cherche, agit en véritable historien. Il déniche des documents oubliés, s'attelle à la réouverture du musée municipal en 1945. C'est à cette époque qu'il commence à travailler à son ouvrage de référence *Histoire de Suresnes*. Aidé par des membres de la SHS, dont Jean Becker, l'historien Michel Guillot (auteur de nombreux articles sur l'histoire religieuse et celle du Mont Valérien), il traque les légendes, déniche la vérité, référence. En 1965 son livre paraît, mais il ne le verra pas imprimé car il est disparu deux ans plus tôt.
L'apport de René Sordes est majeur : avec sa démarche scientifique, il livre un opus sans reproches. Les notes de bas de pages sont précises, les index sont des aides précieuses et le style ne rebute pas. Peu de gens peuvent se targuer d'avoir livré une « bible », il a réussi son œuvre.

Le conseil de la SHS devant le musée, avenue Franklin Roosevelt, dans les années 1950.

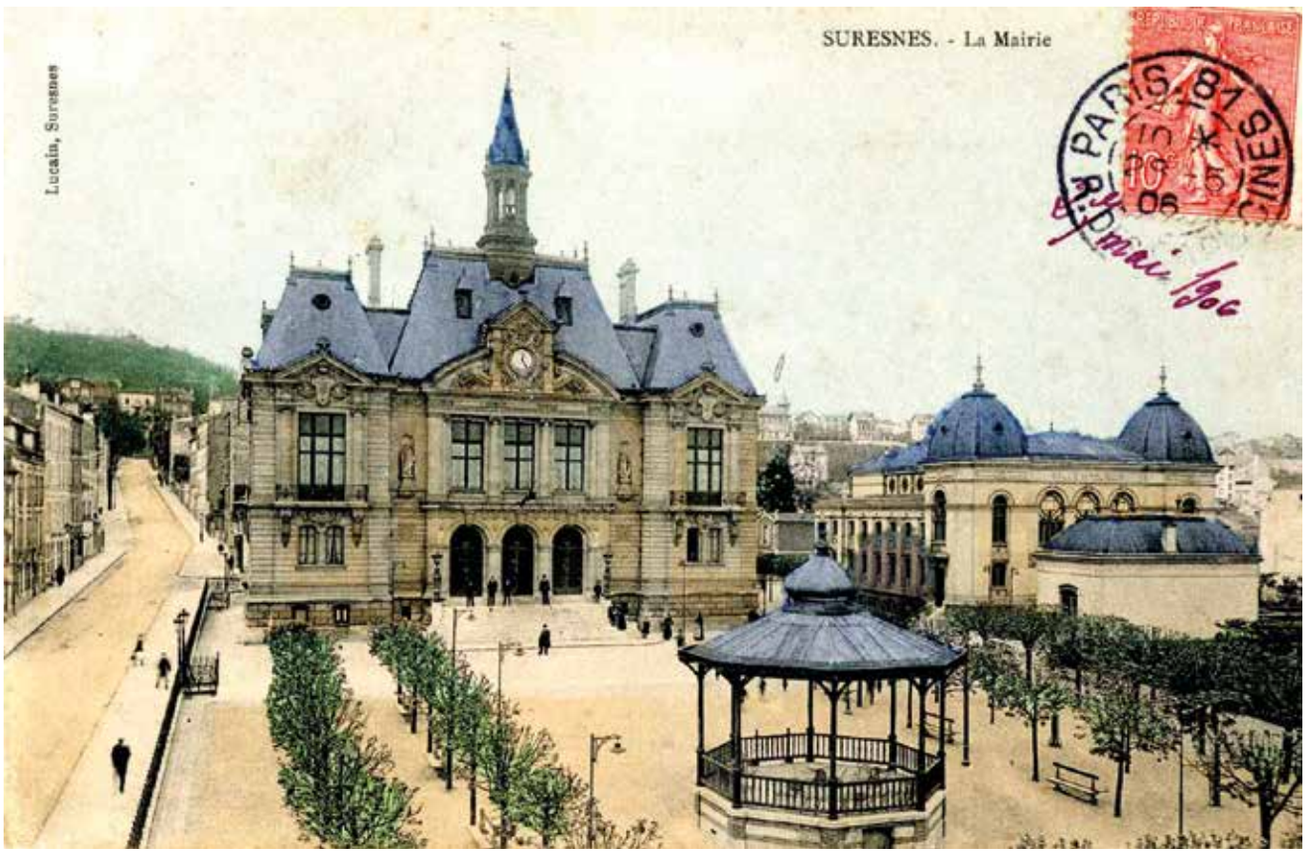
Le musée des érudits et des historiens

Le Musée de Suresnes est l'héritier des collections de plusieurs érudits locaux. Celles de Narcisse Meunier et Edgard Fournier (lire ci-dessus), sont à l'origine d'un premier musée en 1890. Le premier catalogue en dressant l'inventaire remonte à 1904.
En 1926, le collectionneur, Xavier Granoux et l'instituteur Octave Seron, rassemblent sur le stand d'une exposition communale les documents des vitrines municipales et des souvenirs conservés dans des familles suresnoises. C'est le succès de cette manifestation qui incite le maire, Henri Sellier, à créer un musée municipal permanent géré par la Société historique et artistique de Suresnes et inauguré en 1928.
Après-guerre, le président de la Société historique de Suresnes, René Sordes, le réorganise et lui donnera son nom. Installé dans la passerelle piétonnière de l'avenue du Général de Gaulle en 1978, il doit fermer en 1998, le site s'étant révélé inadapté au déploiement des collections. Le musée renaît avec le nouveau projet scientifique et culturel du MUS, qui documente l'Histoire de la ville et se pose en référence du Patrimoine urbain et architectural de l'entre-deux-guerres.
***« L'avenir de Suresnes (est) lié à son passé »* écrivait Herni Sellier en 1929, titre de son édito du bulletin de la Société d'histoire de Suresnes (SHS) faisant suite à l'ouverture du musée. La maxime est plus vraie que jamais.**

Réalisé avec le concours de la Société d'histoire de Suresnes.

LES 7 MAIRIES DE SURESNES

Elles sont le symbole de la démocratie locale et des libertés communales. Mais de la maison du premier maire de Suresnes à l'actuel bâtiment inauguré en 1889, en passant par un presbytère ou la maison Fizeau, les mairies de Suresnes ont connu une destinée itinérante, été parfois délocalisées au gré de l'histoire et ont très souvent manqué de place. Texte : **Matthieu Frachon.** Photos : **MUS/Archives municipales**



L'hôtel de ville à l'époque de son inauguration (1889) et, en dessous, les lieux avant et pendant les travaux.

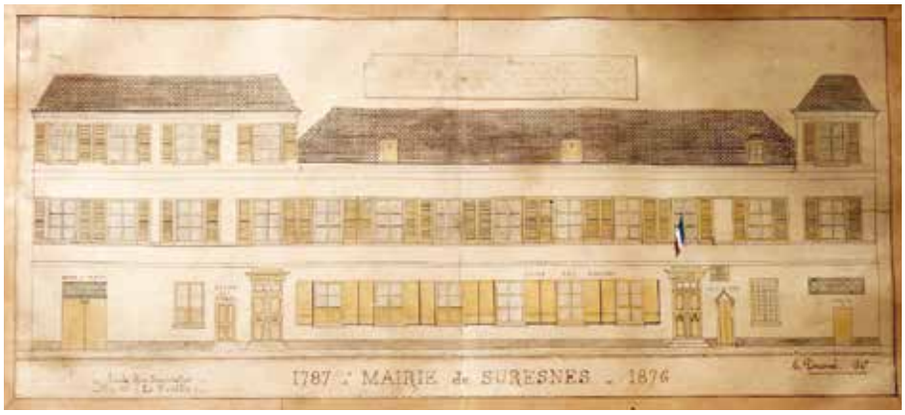
En cette année 2020, cela fait 230 ans que la première mairie de Suresnes a été pourvue d'un bâtiment. Une petite étude de l'histoire de cette institution de la Révolution jusqu'à aujourd'hui s'imposait tout naturellement (*). La Révolution n'a pas seulement bouleversé l'Histoire, elle a marqué de son empreinte notre PAF (Paysage administratif français). Si le Roi Louis XVI crée en juin 1787 les premières assemblées communales, la République les entérine et substitue à la fonction de « syndic communal », celle de « maire ». Le premier maire de Suresnes est François Bougault (1743-1809) élu syndic en 1787, réélu maire en 1790.

Cette année-là, un document fait mention de l'endroit où se réunit le conseil communal, la propre maison du maire au coin de la rue Émile Zola et de la place Henri IV. En 1792, Bougault se retire et il faut trouver un nouveau lieu.

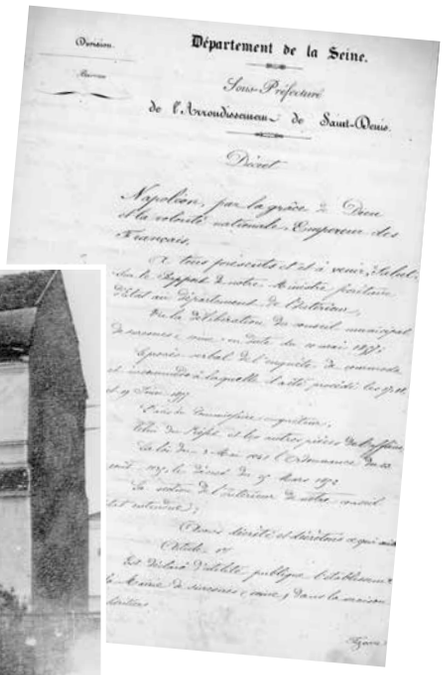
La mairie sert d'école

La localisation de cette mairie numéro 2 est assez vague, « flottante ». Les réunions du conseil changent de lieu au gré des circonstances. En 1794, un procès-verbal confirme le caractère « sans domicile fixe » de la municipalité qui « se trouvait obligée de changer de logement d'année en année » (sic). À la fin de cette année, la municipalité obtient enfin la jouissance du presbytère. Mais en 1795 le cycle de cette mairie 3 s'achève : le directoire supprime les municipalités qu'il remplace par des conseils cantonaux. La liberté du culte rétablie par le Consulat redonne au curé son presbytère.

Et se profile la quatrième mairie, qui sert aussi d'école. On en trouve trace dans une lettre de 1817. Elle est située au lieu-dit « La Fouillée » (un ancien cimetière). Très vite le bâtiment s'avère trop petit : les salles d'école sont au rez-de-chaussée, la salle du conseil au premier. Une pièce tout-en-un : on s'y réunit, on y célèbre les mariages et on y entasse les archives ! Il y a même un minuscule corps



La 4e mairie (1787-1876) sert aussi d'école et abrite un petit corps de garde. La suivante sera installée dans la maison Fizeau (où le physicien calcula la vitesse de la lumière). Ci-contre le bâtiment réaménagé et le décret préfectoral d'achat.


Département de la Seine.
Sous-Préfecture
de l'Arrondissement de Saint-Denis.
Décret

de garde et un placard qui sert de prison !
Tout cela nous amène pourtant en 1833 où il est décidé d'agrandir la petite mairie-école-prison-poste de garde. Mais ce n'est qu'un pis-aller et plus ça va, moins ça va ! Re-travaux en 1844, l'extension du domaine municipal reste limitée mais notons que Monsieur le Maire a enfin son propre bureau.

Odeur de vinasse

Cela ne peut plus durer et le 10 mars 1855 le conseil municipal vote l'achat d'une maison qui deviendra la cinquième mairie de Suresnes.
Ce n'est pas un édifice ordinaire qu'acquiert la municipalité. Il s'agit ni plus ni moins que de la « maison Fizeau », celle là-même où le physicien Hippolyte Fizeau calcula la vitesse de la lumière en mesurant un rayon lumineux envoyé vers Montmartre. L'affaire faillit capoter car la mairie rechigna à payer la famille Fizeau.
Mais l'Histoire est un éternel recommencement : moins de dix ans après, la mairie numéro cinq se révèle encore trop petite. Le bureau du maire ne permet pas de recevoir plus de deux personnes, il faut construire une annexe. La mairie sent parfois la vinasse car elle est adossée à un pressoir fort actif. Elle est toutefois à la pointe du progrès puisqu'elle abrite le premier télégraphe de la ville, bien avant que les militaires du fort du Mont-Valérien en soient équipés.
La guerre de 1870 survient et une « mairie de Suresnes » est installée provisoirement à Paris, 31 rue d'Anjou, à destination des citoyens réfugiés dans la capitale. Nous la nommerons la mairie « 5 bis ».

Concours d'architecte

Le 10 février 1885, le conseil décide d'acquérir la propriété d'un certain Grignon, pharmacien à Paris, de la démolir et d'ériger une nouvelle enceinte municipale. La mairie 6 est en marche. Après un concours d'architectes, la construction démarre en 1887 à l'angle de la rue Berthelot et de celle du Mont-Valérien. Le 5 décembre 1889 se tient le premier conseil municipal d'une nouvelle ère.
La mairie 6 tient la route : certes elle se révèle trop petite, elle est fragilisée par une bombe en mai 1940, et certains services l'abandonnent faute de place, mais elle résiste. Désertée durant l'occupation, la municipalité s'installant dans les locaux de l'école de la rue Jules Ferry, elle retrouve son lustre après la Libération et récupère son titre : mairie numéro sept !
Entre les anciens locaux plus ou moins loués, les mairies provisoires, les édifices abandonnés puis réhabilités, Suresnes peut se vanter d'établir une sorte de parcours de l'édile municipal historiquement agité !

(*) Cet article prend ses sources dans les écrits de René Sordes et de Jean-Claude Rousseau publiés par la Société d'histoire de Suresnes.

L'ŒUVRE DE BREASSON

Ils ne sont pas moins de 78 architectes admis à concourir pour emporter le marché de la conception de la mairie de Suresnes en cette année 1886. Plus de trois cents avaient exprimé leur intérêt et il fallut exposer les projets à Paris, Suresnes ne possédant pas de salle assez vaste. Le concours est arbitré par un jury présidé par Charles Garnier en personne, le concepteur de l'Opéra de Paris. C'est Jean Bréasson qui l'emporte. L'architecte est un récidiviste qui a déjà imaginé les hôtels de ville de Calais, Pantin, Château-Thiérry et Neuilly. Son style colle résolument aux désirs de la troisième République : il faut voir grand, frapper les citoyens par la grandeur de la représentation populaire, démontrer à la « réaction » la force de la République. La façade est imposante, l'entrée immense et la décoration choisie avec soin. Les statues représentent la Loi et la Justice, les peintures rappellent quelques faits suresnois. Tout cela vient embellir un bâtiment dont la première pierre est posé le 18 mai 1887. Une année à marquer justement d'une pierre : à dater de celle-ci, Suresnes ne fut plus considérée par l'administration comme un village mais devint une ville !

Projet pour la façade de la mairie en 1886.

Réalisé avec le concours de la Société d'histoire de Suresnes.

Grandeur et renaissance DU VIN DE SURESNES

Introduite par les Romains, rationnalisée par les moines, la vigne en Ile-de-France a fait les délices des rois et de Suresnes un village viticole, avant de décliner puis de disparaître. Alors que le vin de Suresnes a retrouvé le chemin de la qualité, on pourrait reprendre la boutade d'Antoine Blondin qui préférait « le vin d'ici à l'au-delà ». L'histoire des crus suresnois est riche et sans tomber dans le tonneau, il convient donc de s'y pencher. Texte : **Matthieu Frachon.** Photos : **MUS**

Aujourd'hui l'Île de France n'est plus une région viticole. Le folklorique vin de Montmartre n'offre qu'un intérêt festif et à Argenteuil, autre haut lieu de la vigne, les pavillons ont remplacé les ceps. Mais depuis quelques années, les initiatives pour faire revivre la vigne se multiplient.

C'est au monde gallo-romain que l'on doit l'extension de la vigne. Les légionnaires romains avaient déjà planté des ceps dans la « Provinciae » (notre Provence) avant d'essaimer de culture vinicole la région de Lutèce au IIIe siècle. À Suresnes, la tradition vinicole s'étend à partir du XIIe siècle grâce aux moines de l'abbaye de Saint-Germain des Prés. Les frères sont installés au mont Valérien, lieu béni pour la culture : des pentes, un ensoleillement constant et une bonne terre. Il n'est pas de bon vin sans un nom de domaine. Les grandes cuvées suresnoises se nommaient à partir du XVe siècle *« le clos des seigneurs »* et *« les trois arpents. »* C'est d'abord le vin blanc qui prédomine, le chardonnay bourguignon et le meslier, deux cépages robustes capables de résister aux rudes hivers franciliens. Quelques arpents de pinot noir sont dédiés au rouge, moins prisé jusqu'au XVIIIe siècle.

Le vin était considéré également comme un médicament et un certain Nicolas de Haqueville, professeur à l'Hôtel-Dieu au XVe siècle, fit planter des vignes à Suresnes pour fournir l'hôpital. Il estimait les vins de Suresnes supérieurs aux vins de Champagne. Il avait interdit ces derniers de présence dans la pharmacopée de l'Hôtel-Dieu car *« plusieurs des malades en ayant absorbés sont allés de vie à trépas. »*

Bains de raisins en fermentation

Le vin de Suresnes est en vogue auprès des rois de France : François 1er et Henri IV le goutèrent et l'apprécièrent. Mais c'est le roi Soleil, Louis XIV, qui, d'après les chroniqueurs, en était le plus fervent amateur. Au grand siècle, les écrivains ont célébré le breuvage royal, le poète Guillaume Colletet affirmait :

« Par le pied du vieux Silène
Bref, par tous les appas de ce vin de Suresnes »

En 1695 une comédie en vers de Dancourt fut représentée au Théâtre Français, elle s'intitulait *« Les vendanges de Suresnes »*. Des bains de vendange sont proposés contre les rhumatismes et on raconte que l'impératrice Joséphine de Beauharnais se baigne dans une cuve pleine de raisins de Suresnes en fermentation pour conserver la santé.

Mais le XVIIIe siècle sonna le glas de la qualité du vin suresnois. Le terrible hiver 1709 obligea les vignerons à replanter la vigne. Le vin blanc était passé de mode, le rouge avait la cote, alors on planta du Gamay, cépage résistant. Le Gamay peut donner le pire comme le meilleur des vins, un grand cru du Beaujolais, comme un breuvage ignoble. Le vignoble s'agrandit : en moins de cent ans on passe de 80 à 178 hectares

Les vendanges de 1931.

à la veille de la Révolution. Au début du XIXe siècle le vin de Suresnes est abondant, les rendements explosent, on fait « pisser la vigne ». Il est mauvais ! On le surnomme même *« chasse-cousin »*, on ne trouve guère au XIXe siècle que Victor Hugo pour en chanter le goût. Mais la vérité historique nous oblige à dire que le grand poète aimait la nourriture grasse et abondante et n'avait guère le palais délicat. Certes la révolution industrielle, l'avènement des guinguettes, l'afflux des ouvriers qui viennent au bord de l'eau, redonnent un peu d'élan au vin de Suresnes qui peut paraître à son apogée… mais cette ruée sonne déjà sa fin. L'ouvrier ayant *« palpé sa quinzaine* »* allait boire le « p'tit bleu » de Suresnes et :

J'avais mon pompom
En revenant de Suresnes
Tout le long d'la Seine
*J'sentais qu'j'étais rond***

Une vigne de la rue des Bons raisins en 1929.

Meilleur vin blanc d'Ile-de-France

L'expansion urbaine, l'industrialisation, la terrible épidémie de phylloxera, font reculer le vignoble francilien. À la fin du XVIIIe, il était vaste et comptait 42 000 hectares, soit plus que la Bourgogne ou la Champagne actuelle. Songez qu'au temps des canotiers et des danseurs, il y avait 55 marchands de vin-traiteurs à Suresnes. On buvait sec pour arroser la friture. Et puis, tout s'éroda : le chemin de fer et les voies navigables mettaient les bouteilles de Bordeaux et de Bourgogne à portée des gosiers parisiens, la fumée des usines remplaça l'odeur du moût de vin dans les rues, les pentes du mont Valérien se vidèrent de leur vignoble.

En 1913, le total de la récolte n'était plus que de 33 hectolitres contre 6 220 hectolitres de vin en 1860. Quelques vieux arpents de terre subsistèrent encore dans les années 1920.

Certains ne lâchent pas l'affaire. En 1926, Henri Sellier maire emblématique, rachète et aménage une ancienne carrière au lieu-dit « Le Pas Saint Maurice », et la plante pour perpétuer la tradition. Mais la guerre interrompt ce projet. Qui sera repris en 1965 par l'adjoint au maire et fils de maitre de chais bordelais, Étienne Lafourcade. La vigne est replantée, mais il reste encore du chemin. En 1983, c'est Jean-Louis Testud, adjoint au maire Christian Dupuy, qui reçoit la mission de relancer le vin de Suresnes considéré comme une part vivante de l'histoire de la ville dont il orne le blason. La qualité est visée, la vigne est restructurée, agrandie d'un tiers, plantée à 85 % de Chardonnay et 15 % de Sauvignon et cultivée dans les règles de l'art. Aujourd'hui, alors que plusieurs passionnés relancent la vigne en Île-de-France, le Chardonnay « Clos du Pas Saint Maurice » est selon le critique Périco Légasse *« friand et délicat »*, distingué il y a un an par un jury du Parisien et de la Revue du vin de France « meilleur vin blanc d'Île-de-France ». Avec un hectare, Suresnes représente le plus grand vignoble de la région et vise l'appellation IGP (Indication géographique protégée).

À boire avec modération… fermez le ban… des vendanges bien sûr.

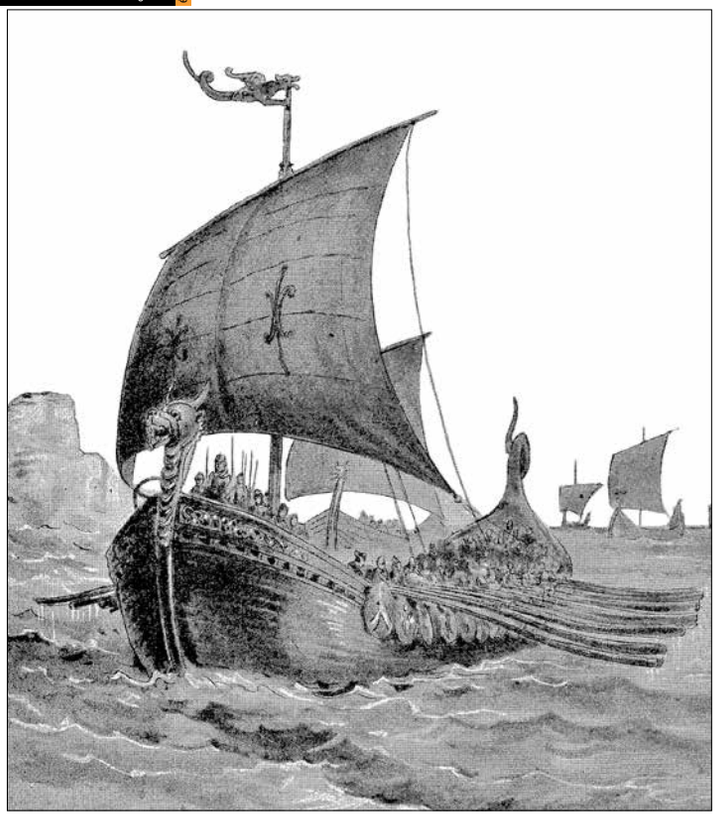
* Paroles extraites de la chanson de Bourges en 1880
** ibid

Le 15 avril 1968 : le jour où…

Les demoiselles de Suresnes passent à la postérité (et à la télévision)

Il y a 51 ans, la télévision française diffusait un feuilleton, une série, intitulée *« Les demoiselles de Suresnes »*. La première chaîne de ce qui était l'ORTF (Office de radio télévision française) diffuse le 15 avril 1968 le premier épisode des aventures de Sylvette (Catherine Lafond qui doublera Molly dans la série des Harry Potter) et Mireille (Jacqueline Holtz), deux jeunes orphelines qui vivent à Suresnes chez leur grand-mère. Durant 26 épisodes de chacun 13 minutes, les téléspectateurs purent suivre le destin de ces deux Suresnoises. La grand-mère était interprétée par Madeleine Barbulée, grande actrice de théâtre, au détour du générique on pouvait apercevoir Marion Game qui s'illustre aujourd'hui dans *« Scènes de ménages »*. À l'époque, la télévision n'avait que deux chaînes, mais cette série dont le format a inspiré *« Plus belle la vie »* n'a pas connu un énorme succès. Sa sortie au milieu des événements de Mai 68 n'y est sans doute pas pour rien. Il n'empêche que peu de villes de la banlieue parisienne peuvent se targuer d'avoir eu « leur » série télé !

Réalisé avec le concours de la Société d'histoire de Suresnes.



© Adobe Stock

LES INVASIONS VIKINGS à l'origine de la naissance de Suresnes ?

© DR

Karloman II, roi des Francs, avait inclus « Surisnas » dans le domaine donné à l'abbaye de la Croix-Saint-Leufroy.

Les redoutables guerriers nordiques n'ont probablement jamais mis les pieds à Suresnes. Mais l'on doit sa première mention à la charte de 884 par laquelle Karloman II, roi des Francs octroyait un vaste territoire à L'abbaye de la Croix-Saint-Leufroy. Or celle-ci ayant été ravagée par les vikings, c'est finalement à l'abbaye de Saint-Germain que fut attribuée « Surisnas ». TEXTE : **MATTHIEU FRACHON**

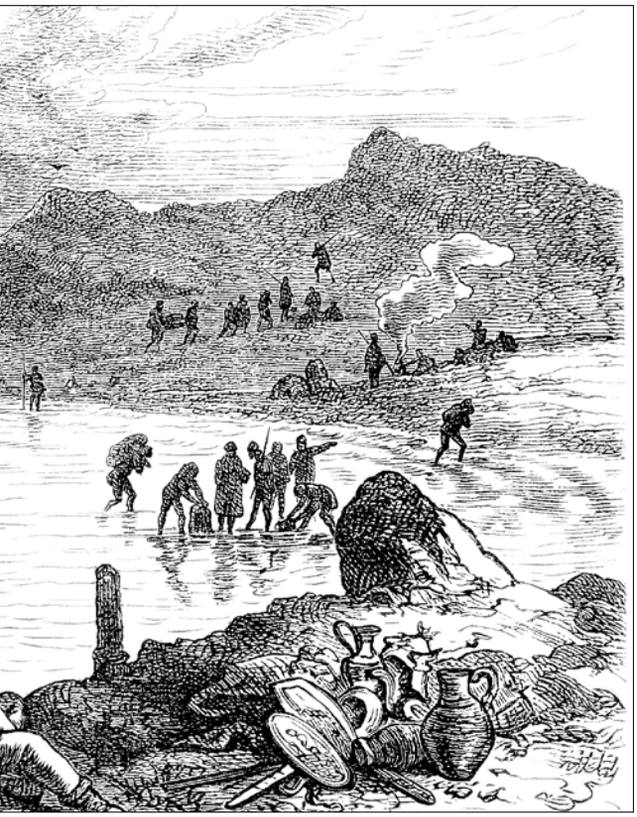
L'époque antique se termine, le royaume de France est en train de naître. Paris s'étend, et Suresnes entre dans l'Histoire. Les temps sont troublés, les envahisseurs viennent piller le pays, l'anarchie règne combattue tant bien que mal par l'Église et le pouvoir royal. Ainsi naquit Suresnes. L'archéologie, fut-elle accidentelle, permet parfois de résoudre certains mystères. Mais le plus souvent elle est une source d'interrogation. Ainsi les quelques découvertes faites sur le site de Suresnes ne permettent pas d'imaginer un passé gallo-romain à la cité. Quelques vestiges gaulois laissent à penser qu'une tribu a résidé au mont Valérien, lieu déjà stratégique. Ensuite une garnison romaine a sans doute occupé le mont, et quelques gallo-romains ont vécu sur le site actuel de la ville.

Mais le grand centre à l'extérieur de Lutèce est à cette époque Nanterre, plus importante place après la grande ville et lieu d'origine de la tribu gauloise des Parisii (ancêtres de nos Parisiens). Sous les Romains, Suresnes était trop à l'écart des voies de circulation et le site ne représentait rien commercialement même s'il était proche du fleuve.

En 1885 des terrassiers qui travaillaient à la construction du chemin de fer mirent à jour quinze cercueils de plâtre datant de l'époque des Francs, vers le Ve siècle. Les prémices de Suresnes ? Difficile à affirmer, c'est l'époque des invasions des armées franques, et le mont Valérien est un poste idéal pour surveiller la vallée de la Seine.

Un village de l'époque carolingienne

Pour autant, on ne peut considérer qu'un véritable village y fut bâti. En fait, il paraît quasi-certain, sous réserve qu'une fabuleuse découverte ne nous contredise, que Suresnes fut un village tardif et spontané qui naquit à l'époque carolingienne. D'ailleurs notre seule certitude date de la fin du IXe siècle. La première mention de Surisna (Suresnes) est faite dans la charte qu'édite Karloman II, roi des Francs en 884. Surisnae, Surisna ou Surisnas, est une partie du vaste domaine donné par le roi à l'abbaye de la Croix-Saint-Leufroy située au bord de l'Eure près d'Évreux, ainsi que l'édicte cette



charte. Donc, Suresnes est un peu normande, pourrait-on en conclure… Mais non, car la donation de Karloman II fut sans effet ! Primo car le roi meurt l'année même où il promulgue cette charte, et secundo parce que les guerriers vikings s'en sont mêlés. En cette fin du Xe siècle, les hommes du nord, les Nord-mens, avaient l'habitude de remonter la Seine avec leurs drakkars. Ils semaient la terreur et la désolation tout au long de leur périple, de l'embouchure du fleuve jusqu'à Paris. L'abbaye de la Croix-Saint-Leufroy était sur leur route. Les moines rassemblèrent leurs reliques, les trésors dont ils assuraient la garde, et abandonnèrent le terrain aux barbares.

Les moines se font germanopratins

Ils trouvèrent asile au sein d'une autre communauté monastique, l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés fondée en 542. Les moines de Saint Leufroy se firent germanopratins, leur abbaye ayant disparu dans le raid viking. Saint Leufroy n'est plus, vive Saint Germain ! Le roi Charles III le Simple édite le 14 mai 918 une nouvelle charte qui octroie à l'abbaye de Saint Germain la propriété du « domaine qui sis dans le Parisis est appelé Surisnas dans toute sa totalité ». Cette action est dictée par Robert , le frère du comte de Paris à qui Charles doit sa couronne. Robert est à cette époque l'abbé de l'abbaye de Saint-Germain, un personnage puissant à qui le roi ne pouvait rien refuser (et qui deviendra lui-même roi de Francie occidentale en 922).

Donc Suresnes naît !

Grâce aux Vikings qui devinrent Normands lorsque le roi leur donna la province pour qu'ils cessent leurs raids. Mais posons-nous la question linguistique : de quoi Suresnes est le nom ? Surisna est un mot celte, le suffixe na démontre qu'il s'agit d'un mot hydronyme, qui se rapporte à l'eau, comme Sequana (la Seine). Surisna, c'est la Source en référence à celles qui jaillissaient sur les flancs du mont Valérien. Suresnes va donc se développer à partir de ce domaine de 300 hectares à peine. En 1070 est fondée la paroisse de Suresnes, une petite chapelle consacrée au culte de Saint Leufroy reçut en 1222 une partie des reliques du saint. Elle fut détruite durant les guerres de religion en 1590. Quant aux terres, elles se développèrent autour de la vigne et de la réputation du bon vin de Suresnes. L'Histoire était en marche et elle ne s'arrête pas là !

Les tribulations des reliques de Saint Leufroy

Après avoir failli tomber aux mains des vikings lors de la destruction de l'Abbaye *(lire ci-contre)*, les restes du saint homme furent transférés d'abord à Saint-Germain puis ensuite, « petit à petit » à Suresnes. Côte et os d'une jambe, furent brûlés en 1590 durant les guerres de religion. On octroya de nouvelles reliques à Suresnes. Mais la Révolution arriva et tout fut dispersé. Un vigneron aurait construit une cage à lapin avec la châsse ayant contenu les restes du saint. Quelques fragments d'os furent récupérés et mis en lieu sûr, mais leur authenticité est douteuse et il semble que les Suresnois aient perdu les restes de leur saint patron !

L'église Saint-Leufroy aujourd'hui à Suresnes.

18 décembre 1882 : le jour où…

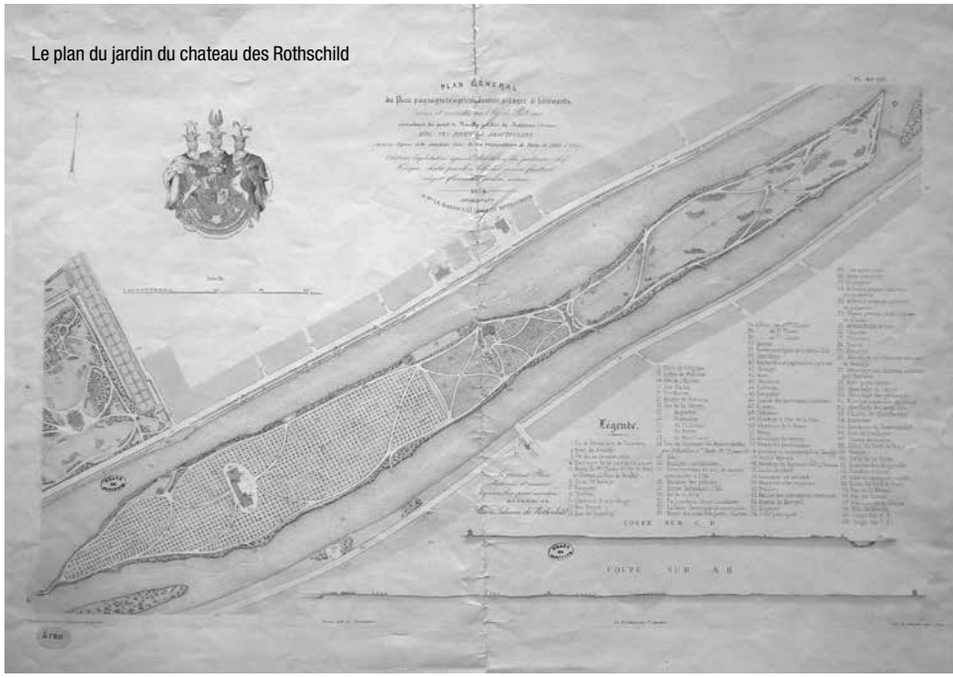
La cartoucherie explosa

Au sein de la forteresse du Mont-Valérien, une cartoucherie est implantée. Cet atelier recycle et détruit les munitions impropres au service. Deux accidents ont eu lieu en 1870 et 1873, poussant les autorités à recommander l'arrêt du recyclage des cartouches et leur destruction par noyade. Mais cette préconisation reste lettre morte. Le 18 décembre 1882, 23 ouvrières travaillent dans les bâtiments de la cartoucherie, des baraques de bois. Elles ont pour mission de « décartoucher » les munitions pour en récupérer le salpêtre. L'opération est délicate, dangereuse, si l'amorce est touchée elle peut enflammer le reste de poudre. À 14 h 45, le drame se produit. Une jeune ouvrière nommée Galette, 19 ans, déclenche l'inflammation d'une cartouche, elle la lance au loin dans un baquet qui devait contenir de l'eau. Hélas les ouvriers qui devaient approvisionner en eau l'atelier ne sont pas venus et les résidus de poudre s'embrasent. L'explosion est terrible et le drame total. Les vêtements des ouvrières imprégnés de poudre s'enflamment. De toutes parts les secours se précipitent. L'incendie est maîtrisé mais 25 victimes effroyablement brûlées sont dirigées vers les hôpitaux. Dix-sept ne survivront pas : 16 ouvrières à 2 francs par jour et un sous-officier. Le drame provoque une vive émotion et un élan de solidarité important envers les familles des malheureuses qui risquaient la misère !

© DR

Réalisé avec le concours de la Société d'histoire de Suresnes.

Le Baron
e Rothschild
©Wikimedia Commons


Le plan du jardin du chateau des Rothschild

Le jour où… LE CHATEAU DES ROTHSCHILD FUT DEVASTE

Aux cris de *« A mort Rothschild ! Il faut piller Rothschild ! »* un groupe d'émeutiers menés par le marchand de volailles Louis Frazier détruit le bâtiment que le baron Salomon de Rothschild avait fait ériger en 1826. Symbole à leurs yeux de la richesse et des privilèges honnis… mais qui abritait surtout une ferme modèle, avec des serres pour plantes exotiques et des animaux rares. Les pillards seront lourdement condamnés mais le château ne sera jamais reconstruit. TEXTE : **MATTHIEU FRACHON**

Les révolutionnaires aiment abattre les symboles, détruire les biens qu'ils estiment représentatifs d'un ordre à faire disparaître. En 1848, la France connaît sa troisième révolution en moins de cinquante ans. De Paris elle va gagner Suresnes, consumant dans les flammes la propriété des Rothschild.

Dix-huit ans après les trois glorieuses, ces journées d'émeutes qui avaient amené Le Roi Louis-Philippe au pouvoir, les Français remettent ça. Révolution, barricades, la liberté guidant le peuple, les Parisiens s'embrasent et veulent renverser la monarchie. En février, les troubles commencent à Paris et les troupes du Mont-Valérien sont envoyées renforcer la garde nationale dans la capitale. Les émeutiers visent les symboles des privilèges et de la richesse. Le château de Neuilly est pillé puis incendié. Paris se cravate du rouge des socialistes de Louis Blanc, la foule hurle et réclame des têtes.

« C'est 1793 qui recommence » lance le poète (et futur député) Lamartine. Le 25 février, Puteaux s'embrase. Sur la place principale, un rassemblement d'excités vocifère *« au Mont-Valérien ! Allons chercher les armes »*. Les émeutiers menés par un certain Louis Frazier se mettent en route vers Suresnes, ils passent devant le château de Salomon de Rothschild et vocifèrent *« A mort Rothschild ! Il faut piller Rothschild ! »* Mais ils poursuivent leur route, et se rassemblent devant la mairie de Suresnes.

Crainte d'un pillage de Suresnes

Les quelques gardes nationaux présents tentent de les calmer. Louis Frazier hurle et tempête. Ce Suresnois, marchand de volaille de la place Henri IV, veut monter au fort du Mont-Valérien. Les officiers de la garde les accompagnent, la crainte d'un pillage de Suresnes est réelle. Au fort, il ne reste qu'une poignée de gardes. Après négociation et menaces, le pont levis est abaissé, les *« révolutionnaires »* entrent et prennent de la poudre, des fusils, des uniformes, un tambour… Les gardes ne peuvent s'opposer à eux, ils ont bien des fusils, mais pas de cartouches.

Ivres de leur *« victoire »,* les agités repartent en direction de Puteaux, encadrés de quelques gardes nationaux. L'arrière-garde s'excite en repassant devant le château. Louis Frazier appelle au pillage, il découvre une petite porte, fait sauter la serrure à coup de fusil et entraîne ses compagnons dans le parc du château. Le reste de la mauvaise troupe entend les détonations et fait demi-tour pour participer à la destruction programmée.

Pique-nique aux lueurs de l'incendie

Le baron Salomon de Rothschild avait fait ériger le château en 1826, le parc était une ferme modèle, avec des animaux rares. L'architecte Joseph-Antoine Froelicher avait imaginé des serres pour abriter des plantes exotiques. Les bêtes sont abattues par les fringants révolutionnaires, les serres sont dévastées. Puis le bâtiment principal est investi, les philistins ivres de vin et de fureur, détruisent les meubles précieux, les tableaux, volent les alcools … Puis ils mettent le feu et se dispersent. Certains boivent les bonnes bouteilles du baron dans un pique-nique éclairé par les lueurs de l'incendie.

Le lendemain la garde nationale empêche enfin de nouvelles destructions. A la fin du mois de juin, la révolution s'achève, le roi est en fuite. Le président du gouvernement provisoire, Lamartine, rétablit l'ordre, calme les velléités de chaos de Louis Blanc et de Blanqui. Il élimine le drapeau rouge et impose le retour au tricolore.

Le calme revenu, 22 pillards sont arrêtés. Jugés, ils sont lourdement condamné, Louis Frazier écope de 20 ans de travaux forcés.

Salomon de Rothschild attaque la commune qu'il estime responsable de cette catastrophe. Le château n'est plus qu'une ruine fumante, les cadavres d'animaux gisent dans le parc. Il perd son procès, et le domaine restera jusqu'à la fin du siècle un terrain vague interdit aux enfants qui s'empressèrent d'y aller jouer. Puis l'industrie automobile y érigera une nouvelle page de l'histoire de Suresnes.

C'est arrivé en été à Suresnes

© MUS

L'Histoire ne fait pas de pause. Les étés suresnois furent riches d'actions plus ou moins grandes, anecdotiques, ou importantes. Petit panorama de ces divers faits d'été :

6 juillet 1594 **C'est la date portée sur l'acte de naissance de Marguerite Naseau. Appelée « première fille de la charité », elle fut la plus fidèle collaboratrice de Saint Vincent de Paul (lire dans le Suresnes Mag de mars 2019 « Une histoire au féminin »).**

29 juillet 1830 **Déjà une révolution, déjà des émeutiers et un pillage. Cette fois-ci c'est vers le calvaire du Mont-Valérien que se dirige la foule. Et c'est un château qui attire leur courroux. Celui de Monseigneur Charles de Corbin-Janson, évêque de Nancy et de Toul qui fut vicaire aux Amériques. L'homme, dont nous reparlerons, avait fondé le cimetière du Mont Valérien. Son château subit la révolution et lui-même fut chassé de sa propriété, tout comme les missionnaires du Mont-Valérien.**

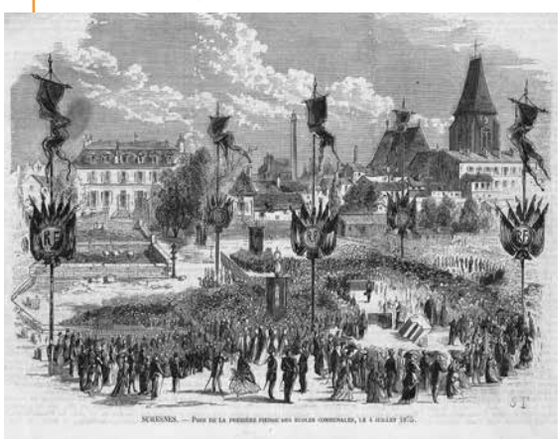
4 juillet 1875 **La première pierre de l'école Jules Ferry est posée. Jules Ferry ne deviendra ministre de l'Instruction Publique qu'en 1879 et l'école ne portera son nom que bien plus tard. Mais les bâtiments sont parés du titre de « plus ancien établissement scolaire de la ville ».**

25 juillet 1909 **Traversée de la Manche par Louis Blériot. L'événement se produisit loin de Suresnes, mais il eut un retentissement énorme dans la ville : Les établissements Blériot étaient un des fleurons de l'industrie aéronautique suresnoise.**

12 juillet 1926 **Création de la Société Historique et artistique de Suresnes. Si les premiers travaux d'historiens sur la ville datent du XIXe siècle, c'est entre les deux guerres qu'une association se propose d'étudier la riche histoire de la cité. La SHS perdure et poursuit son œuvre**

10 juillet 1964 **Création du département des Hauts-de-Seine. Suresnes quitte le giron du 75, département de la Seine, et intègre le futur 92. C'est la création administrative de la petite couronne parisienne.**

4 juillet 1875



© MUS

© Archives de la ville de Suresnes

Extrait du journal *L'Illustration* du 17 juillet 1875.

25 juillet 1909

© MUS

12 juillet 1926

Société Historique & Artistique de Suresnes

PREMIER BANQUET

DE LA SOCIÉTÉ

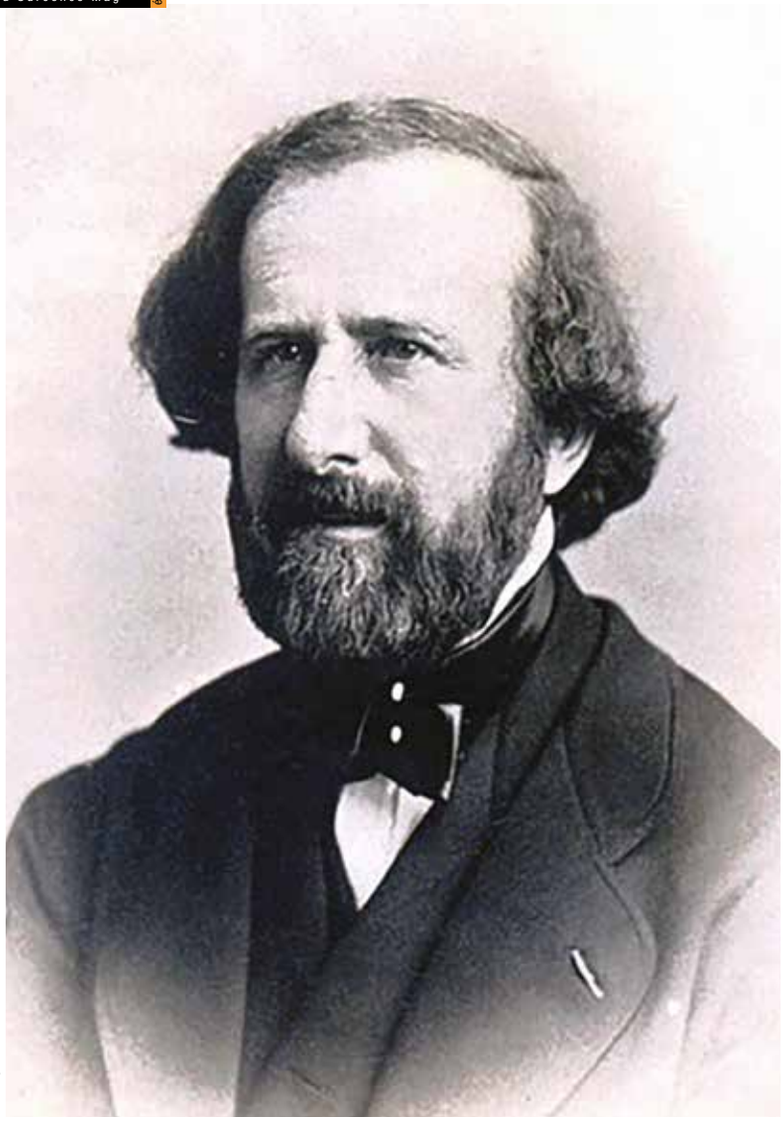
RESTAURANT VARNIER

© Archives de la ville de Suresnes

Histoire d'eau à Suresnes

Le 10 août 1853, un certain Laurencin Hilaire Cléry propose une révolution au maire de Suresnes. L'homme se dit prêt à fournir l'eau courante à tout le canton ! En ce milieu du XIXe siècle, c'est tout bonnement extraordinaire. Bien sûr, il ne s'agissait pas d'avoir l'eau sur l'évier pour tous, mais d'installer des bornes-fontaines partout en ville qui amèneraient le liquide filtré depuis la Seine. Jusque-là on allait au puit, ou à la Seine, ou encore le Suresnois dépendait des commerçants assurant un service de tonneaux ambulants. Mais malgré une étude poussée, prévoyant même l'évacuation des eaux sales par des bouches ouvertes sous les trottoirs, il n'y eu pas de suite.
La compagnie de Laurencin Hilaire Cléry, sis 28 rue Pigalle à Paris, ne décrocha pas le marché et Suresnes ne fut pas la première commune de la Seine à disposer de l'eau courante.

Réalisé avec le concours de la Société d'histoire de Suresnes.



© Wikipedia Commons

QUE LA LUMIERE SOIT…

Fils d'un professeur de médecine qui a sa villégiature à Suresnes, le savant Hippolyte Fizeau mène en 1849 à partir de la maison paternelle la première mesure terrestre de la lumière et passe à la postérité.

TEXTES : **MATTHIEU FRACHON**

Eurêka ! (J'ai trouvé) ! Tous les hellénistes et les assoiffés de science connaissent l'expression prêtée à Archimède dans son bain découvrant que *« tout corps plongé dans un liquide, etc »*… Suresnes fourmille de ces découvreurs et inventeurs qui ont fait avancer la science.
La plus retentissante de ces découvertes est réalisée par Hippolyte Fizeau, né en 1819 à Paris. C'est par son papa qui possède une maison à Suresnes qu'Hippolyte est donc du cru. Le père, Louis-Aimé, est un brillant médecin, professeur de pathologie interne à la faculté de Médecine de Paris. Il est ami avec le célèbre Laënnec, celui qui a inventé l'auscultation.
Louis-Aimé ne vit pas à Suresnes, mais il trouve dans ce petit coin de verdure au pied du mont Valérien, une villégiature bien agréable. Le savant invite à Suresnes ses amis, dont un certain Honoré de Balzac. La sœur du grand écrivain est mariée avec un Suresnois.

Passionné par la photographie

Revenons à Hippolyte : naturellement, il va marcher sur les traces de papa et entre en médecine. Hélas, des migraines chroniques ont raison de ses études. Il doit renoncer à la science d'Hippocrate et trouver un autre domaine. La physique l'intéresse, il reçoit l'enseignement du Collège de France et capte l'attention du grand François Arago (qui, avant de donner son nom à de nombreuses rues, fut un immense savant). L'Académie des sciences se penche sur son travail, sa carrière est bien engagée.
Dans le domaine de la physique, il se passionne pour l'optique. Ce qui tombe fort bien puisqu'en 1840 la photographie n'a que quelques années. En 1841, Hippolyte dépose son premier brevet : il a découvert un procédé pour graver une image à partir d'un daguerréotype (plaques métalliques qui fixaient la photo). En 1845, Hyppolite réussit la première photographie nette du soleil. Dès lors la lumière devient une évidence, il va l'étudier, en tant que phénomène physique quantifiable et mesurable.

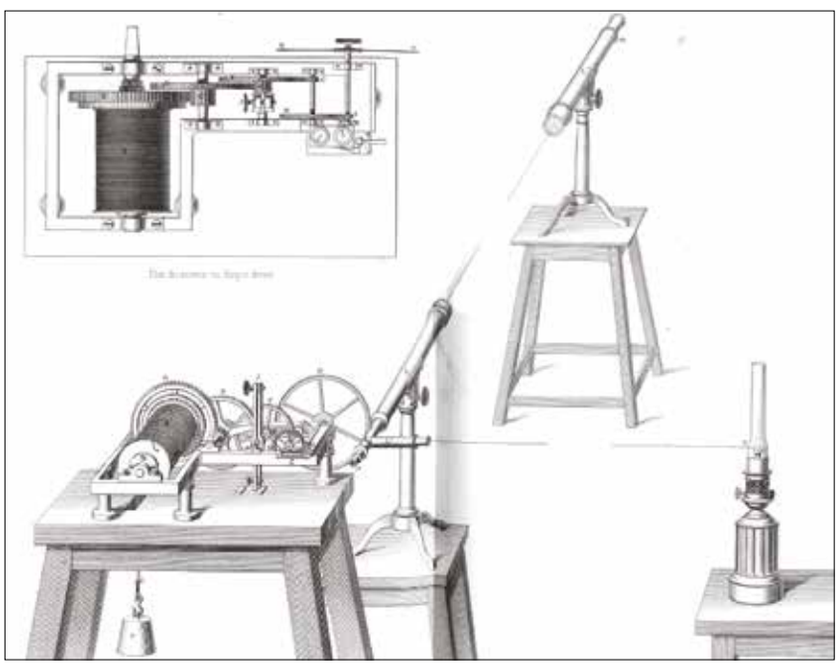
© MUS

En 1848, année troublée par la révolution qui chasse le roi Louis-Philippe, il prouve le décalage de fréquence d'une onde lorsque la source et le récepteur sont en mouvement. Cela n'a l'air de rien, mais tous les étudiants planchent depuis sur l'effet Doppler-Fizeau.
Comme tous les physiciens, Hippolyte raisonne en terme ondulatoire : tout est onde, le son, le mouvement, et, bien sûr, la lumière. Et une onde cela se mesure. Le savant s'est mis en tête de mesurer la vitesse de la lumière.
À l'époque, pour y parvenir on se fonde sur l'astronomie: la distance entre la terre et le soleil donne la vitesse de la lumière, soit environ 315 000 km/s. C'est très approximatif, le physicien entend être plus précis.
Pas question de réaliser une telle expérience confiné dans un laboratoire. Hippolyte Fizeau détermine les conditions favorables à sa quête. Il faut deux positions en hauteur, distantes de plus de 5 000 m. La maison paternelle de Suresnes est idéale.
C'est une classique demeure bourgeoise de trois étages, on y pénètre par une jolie grille en fer forgé. Mais surtout elle surplombe la vallée, n'a aucun vis à vis. De plus elle est surmontée d'une sorte de petit clocher qui permet d'apercevoir la colline de Montmartre à exactement 8 km et 633 m de là. Il serait donc possible de mesurer mécaniquement la vitesse de la lumière pour la première fois dans l'histoire de la science.

« La demeure est surplombée par un petit clocher qui permet d'apercevoir la colline de Montmartre »

En 1849, Hippolyte installe un appareil qui envoie un rayon lumineux en direction d'un miroir à Montmartre. La lumière revient et passe à travers une roue dentée qui tourne à une vitesse précise et permet de mesurer la vitesse. Nul ne sait si Fizeau fils s'est écrié « euréka !» ou «bon sang, mais c'est bien sûr !», mais il put depuis Suresnes affirmer à la face du monde : « La vitesse de la lumière est de 300 000 km/s », (en fait c'est 299 758 et des brouettes après affinage).
Hippolyte Fizeau affina son travail en 1850 avec un nouvel appareil conçu par Louis Bréguet (celui des montres) équipé d'un miroir tournant à grande vitesse. Il devint un savant reconnu, inventant le condensateur électrique en 1853, et Suresnes entra dans l'histoire des sciences. La maison familiale aurait pu devenir un lieu de pèlerinage scientifique, mais Fizeau père décida en 1854 de la vendre à la municipalité. L'ex-maison Fizeau devint la mairie de Suresnes, l'ancienne étant trop petite pour la commune qui s'étendait jour après jour.
Quant à Hippolyte Fizeau, il fut élu membre de l'académie des sciences en 1860, reçut la médaille Rumford en 1866 et disparut en 1896 à l'âge de 76 ans. Son nom est, parmi celui d'autres savants illustres, inscrit sur la Tour Eiffel.

© collections École Polytechnique Palaiseau



© Observatoire de Paris

La machine de Fizeau, à droite et une gravure de l'expérience de Fizeau.

2 octobre 1959 : le jour où…

Suresnes et Hann. Münden se jumellent...

Depuis le 2 octobre 1959, Suresnes et Hann. Münden sont donc jumelées. Deux villes, deux pays, deux ennemis d'hier que l'on aurait cru irréconciliables. Mais voilà, depuis deux ans et la signature du traité de Rome, l'Europe est en marche. Cette Europe coincée entre les blocs de l'Est et de l'Ouest, qui doit s'affirmer, repousser le spectre de la guerre. Mais que l'occupant d'hier devienne l'ami d'aujourd'hui, n'est pas si facile à accepter. Le maire de l'époque, Marcel Legras, hérite le dossier jumelage. Son prédécesseur, Raymond Cosson, avait entamé des relations culturelles et amicales avec Hann. Münden, une petite ville de Basse-Saxe, à 25 km de Göttingen la ville que chantera Barbara. Marcel Legras fut prisonnier en Allemagne, mais il sait l'inutilité de la haine. Le 18 septembre 1959, le conseil municipal approuve l'offre de jumelage venue de Hann. Münden, malgré les quelques manifestations de rejet qui ont lieu. Pour certains, l'Allemand c'est « le boche », et accepter la main tendue du jumelage c'est renier les souffrances de l'occupation. Mais l'intelligence triomphe et depuis cette année 1959, Suresnes va à Hann. Münden et Hann. Münden vient à Suresnes…

Réalisé avec le concours de la Société d'histoire de Suresnes.

Contestée notamment par les vignerons, la création, en 1839, d'une ligne de chemin de fer passant par Suresnes se fit dans la douleur et le conflit, opposant ruraux et urbains, exploitants agricoles et industriels. Mais elle changea à jamais le destin et l'identité de la ville en la faisant entrer dans la modernité.

TEXTE : **MATTHIEU FRACHON**
PHOTOS : **MUS ET SHS**

LE PARIS-VERSAILLES, une révolution à vapeur

Aller d'un point A à un point B nous paraît si évident que nous ne mesurons pas toujours la grande aventure que représenta longtemps le moindre voyage. Au 19e siècle encore, se rendre de Paris à Versailles en passant par Suresnes était tout sauf banal. Et puis vint le train !

Jusqu'alors on pouvait naître, vivre et mourir à Suresnes sans jamais avoir dépassé les limites du canton. Les 12 kilomètres qui séparent le petit bourg de Paris se font au début du 19e siècle en omnibus, une sorte de diligence en moins exotique.

Affirmons-le franchement, selon les chroniqueurs de l'époque c'était une patache épouvantable, inconfortable, mais pas chère. Mais voici le siècle de la vapeur ! Le chemin de fer est né et il va tout bouleverser. L'Ardéchois Marc Seguin a inventé la chaudière tubulaire qui multiplie par 6 la vitesse des poussives locomotives britanniques.

Une pétition adressée au roi

En 1836, les rails en sont jetés, il va y avoir une ligne Paris-Versailles et elle va passer par Suresnes. Comme à chaque bouleversement, on récolte un lot de sceptiques et de cassandres. Ainsi on s'alarme de cette nouvelle gare dénommée Saint-Lazare car au moins l'omnibus amène les Suresnois au centre de Paris, et non sur le site excentré d'une ancienne léproserie*.

A l'annonce du projet en 1835, une pétition est même adressée au roi Louis-Philippe, avec moult doléances. En première ligne, les vignerons

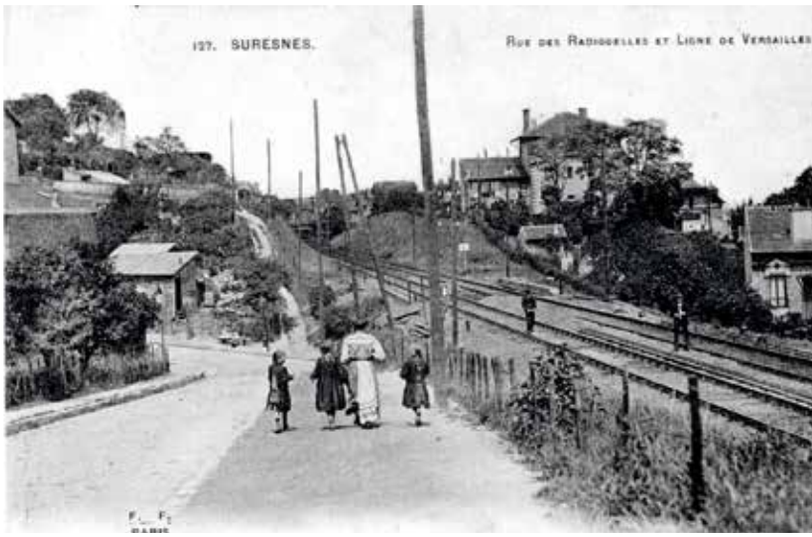
s'opposent au tracé : celui-ci coupe certains accès, démembre des parcelles, exproprie des exploitants...
Tout est discutable et discuté, la largeur des voies, le passage de la ligne, le drainage. La commune va être coupée en deux par le train, c'est la lutte entre la terre et la banque car la compagnie de chemin de fer est aux mains des banquiers. Rothschild en est un des actionnaires et Émile Pereire la dirige.
Ces capitaines d'une industrie en devenir remodèlent un coin rural, le font entrer dans la révolution industrielle, mais les exploitants ne veulent pas être spoliés. La construction d'un pont sur la Seine est aussi réclamée comme compensation, pour préserver l'économie locale.
Tout cela ne peut qu'aboutir au tribunal et après de multiples tractations la ligne Paris-Versailles se construit. Tout ne se passe pas pour le mieux dans le meilleur des mondes. Les ouvriers et les vignerons s'opposent, on est à la limite du coup de poing.
Mais, le 4 aout 1839, le premier train s'élance et relie la capitale à Suresnes.
L'affaire n'est pas réglée pour autant. Quelques *« sabotages »* se produisent : un charretier accroche une pile du pont et vole des pavés, la compagnie renâcle à effectuer certains travaux. Mais le progrès est en marche et rien ne semble pouvoir l'arrêter.

« Le 4 aout 1839, le premier train relie la capitale à Suresnes. Mais l'affaire n'est pas réglée pour autant et quelques « sabotages » *se produisent. »*

Car c'est bien là que le bât blesse. Les Suresnois ruraux se moquent bien du train. Il ne transporte que des bourgeois désireux d'aller prendre l'air de la campagne, le rural s'en moque. Et Suresnes est encore un village. Les voyageurs s'esbaudissent, se grisent de vitesse, le convoi atteint les 60 km/h.
Les sensations sont démultipliées par le fait que les voitures sont découvertes, on voyage au grand air, fumée et poussière de charbon au programme. Quelle aventure ! Mais le Suresnois se gausse, il est né ici, il vit ici, comme son père et son grand-père, peu lui importe l'irruption de cette invention bruyante qui coupe les cultures, démembre les vignes et n'apporte rien de bon.

Suresnes à moins de trente minutes de Paris

C'est pourtant une révolution, une vraie, celle qui met Suresnes à moins de trente minutes de Paris en 1865. Le Second Empire s'élance sur les rails de la modernité. La banlieue n'est plus cet endroit banni des lieux, elle devient attractive, endroit de villégiature, la campagne à deux pas de Paris. Les wagons découverts ont disparu, on ne respire plus la fumée, le train emmène les parieurs à Longchamp, les amateurs de canotages à Suresnes, les danseurs dans les guinguettes.
Le Parisien s'offre une maison à la campagne, un refuge avec jardin près de la gare de Suresnes. Les temps changent et Suresnes devient un lieu attractif. En ce temps-là, on ne parle pas de pression immobilière, mais déjà la ferme s'efface et la maison de campagne s'affirme.



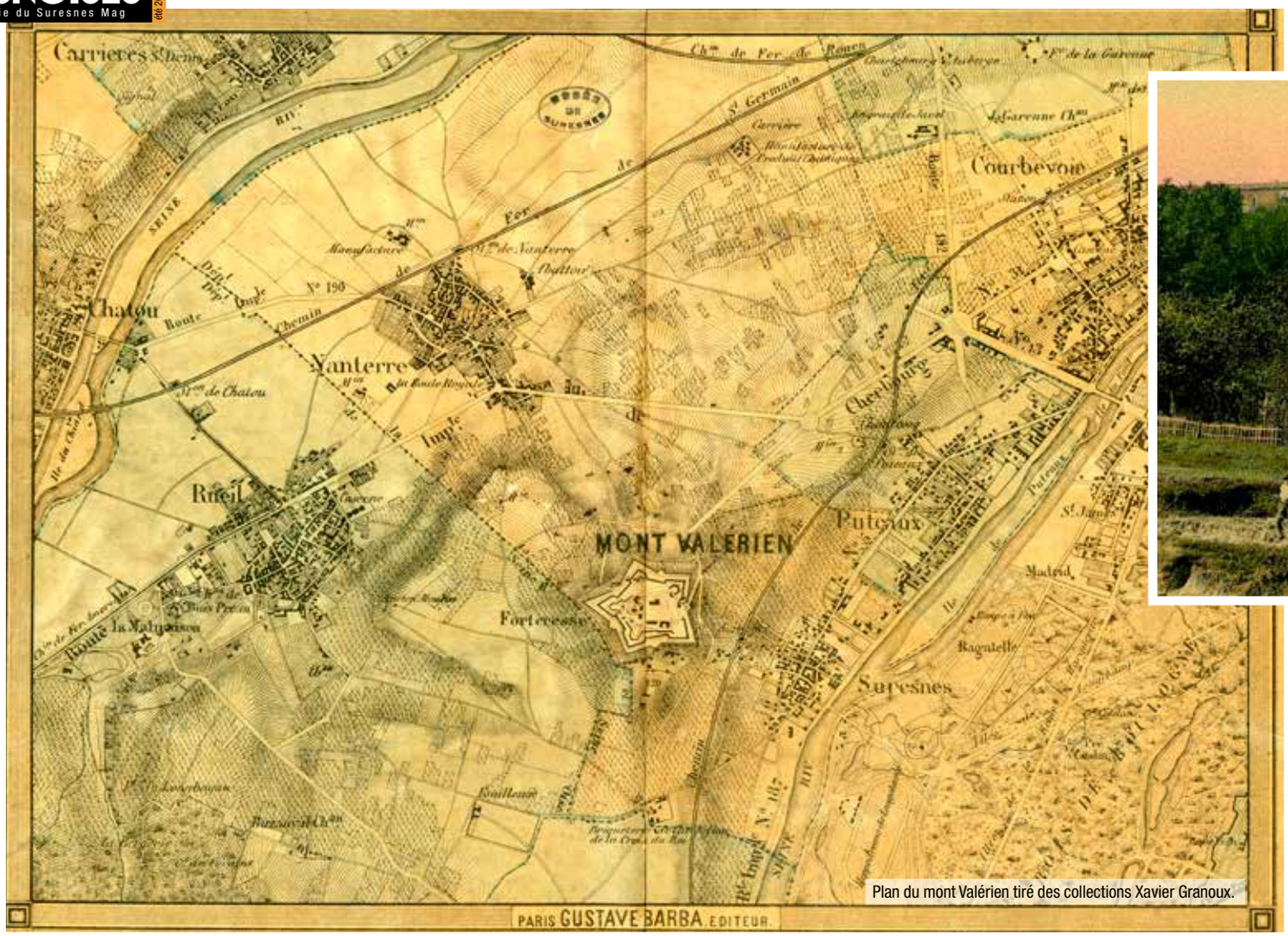
Le vigneron cède la place au commerçant, le bourgeois remplace l'agriculteur et toute la cité s'en trouve chamboulée. Le cadastre en est bouleversé. Dès 1840, il faut agrandir les voies, remodeler les accès, ouvrir de nouvelles artères. Ce n'est pas un hasard si en 1850 les terrains du mont Valérien sont attribués à Suresnes. La ville devient lumineuse en 1844 et voit naître un éclairage public que bien des quartiers de Paris ne connaissent pas encore.
La Paris-Versailles n'est pas seulement une aventure, un nouvel avatar, il signe l'entrée de Suresnes dans un monde nouveau. Le terrain à bâtir devient prédominant, le Suresnois « de souche » s'efface, le temps s'accélère. L'usine s'installe, le commerce local se développe, le 20e siècle arrive. Surenes n'est plus ce faubourg languissant de Paris, cet endroit où le temps est long et la ville si loin. Louis-Ferdinand Céline disait de la banlieue qu'elle est le lieu où *« l'on s'essuie les pieds avant d'entrer dans Paris »*. Suresnes est entrée dans Paris en train, elle vit sa mutation ferroviaire, grandit et devient une ville. Le Paris-Versailles ne la met plus « hors les murs », il la pousse à grandir.
Saint-Lazare, terminus, tout le monde descend !

*D'où son nom de Saint-Lazare, lépreux revenu des morts par la grâce du Christ

Le Paris-Versailles en six points

1. C'est la deuxième ligne de chemin de fer créée après le Paris-Saint-Germain-en-Laye.
2. En 1854, la ligne transporte 1 722 097 voyageurs, 13 152 194 en 1904, et 100 150 000 en 1914.
3. Aujourd'hui devenue Ligne L, elle transporte 311 000 voyageurs par jour.
4. Le temps du trajet est passé entre Paris et Suresnes de 35 minutes à 14 minutes entre 1840 et aujourd'hui.
5. La ligne a été électrifiée en 1928.
6. Les trains partaient de Saint-Lazare avec une fréquence d'un convoi par heure et demie, contre 15 minutes aujourd'hui en heures de pointe.

Réalisé avec le concours de la Société d'histoire de Suresnes.



Plan du mont Valérien tiré des collections Xavier Granoux.

ET LE MONT VALERIEN DEVINT SURESNOIS

Avec l'implantation d'un fort sur le mont Valérien, le rattachement administratif devint un enjeu politique et économique. Longtemps fluctuante l'attribution fut faite à Suresnes en 1850. TEXTE : **MATTHIEU FRACHON** PHOTOS : **MUS, ARCHIVES MUNICIPALES**

L'attribution administrative des territoires obéit à des lois parfois aussi étonnantes qu'obscures. Ainsi bien au sud de Suresnes, le voyageur se retrouve avec un pied dans la Drôme, un autre dans le Vaucluse et pourrait d'un simple élan kilométrique remettre ses pas dans la Drôme, depuis l'enclave des papes.

Le mont Valérien n'a pas échappé à cette attribution territoriale fluctuante. Jusqu'en 1850, le lieu dépend de trois communes : Rueil, Nanterre et Suresnes. Les missionnaires occupent le terrain, Suresnes tire du profit des visiteurs qui empruntent le bac pour s'y rendre et nul ne songe à revendiquer la globalité du mont.

Oui, mais… La révolution de 1830 chasse les religieux, le cimetière est délaissé et surtout en 1841, le gouvernement Thiers décide de bâtir un fort sur le mont Valérien. Voilà qui change tout. Un fort, c'est du mouvement, des soldats, un apport économique. En 1844, les autorités militaires prennent possession des lieux et la question de la possession administrative devient cruciale.

A qui allait-on attribuer le code postal du mont Valérien ? L'administration prit son temps, l'Histoire ayant un peu fait bouger les lignes avec la révolution de 1848 et la chute de Louis-Philippe. La loi du 9 aout 1850 décrètera finalement que le territoire du mont Valérien est attribué entièrement à la commune de Suresnes. Les parties autrefois dévolues à Rueil et à Nanterre deviennent suresnoises.

Il est vrai que Suresnes avance alors des arguments plus que solides pour revendiquer le rattachement total de ces terrains. L'entrée du fort est déjà sur le territoire de la commune, toutes les maisons des alentours sont suresnoises. Si l'on examine l'aspect routier, on constate que si « toutes les routes mènent à Rome », toutes les voies stratégiques qui vont au fort passent par Suresnes. Les terrains appartiennent à des habitants de Suresnes si l'on se penche sur le foncier. Et que dire du postal ? C'est l'administration des postes suresnoise qui dessert le fort ! Il y a aussi l'aspect moral : pour construire le bâtiment, les infrastructures et les routes, on a bien réduit la circonscription. Sans parler des recettes du bac qui ont bien baissé depuis le départ des religieux.

La logique administrative ne fut pas déroutante. Elle entendit les arguments de la commune et Suresnes y annexé le mont Valérien en toute logique, légalité et sans avoir fait couler autre chose que de l'encre !

Et de quatre !

Entre 1792 et 1929, sans tirer un coup de canon, Suresnes réalise quatre annexions :

- Le pas Saint-Maurice durant la Révolution,
- Le mont Valérien en 1850,
- Un bout de Rueil lors de l'édification de la Cité-jardins,
- Et enfin, en 1929, la chute des dernières enclaves de Nanterre sur le plateau Nord.

Ce dernier rattachement fut le fait des habitants de ces endroits. Quatre-vingt-quinze citoyens de Nanterre voulurent être Suresnois. L'aspect pratique là encore l'emporta : pour se rendre à Nanterre effectuer la moindre démarche, ces habitants parcouraient plus de route que s'ils dépendaient de Suresnes. De plus, ils devaient traverser une zone peu hospitalière tenue par les chiffonniers de Nanterre. La pétition ayant recueilli 155 signataires, dont 95 Nanterrois, l'affaire est entendue. De là à faire de Suresnes une puissance colonisatrice, voire prédatrice, il y a un pas que nous nous refusons à franchir.

La Cité-jardins vue du ciel en 1937.

Le 6 janvier 1937 : le jour où…

Les enfants de Guernica ont chanté à Suresnes

Les jeunes Basques de Guernica accueillis à Notre Dame de la Salette.

Guernica, blessure indélébile pour le Pays basque espagnol. Le 26 avril 1937, les pilotes allemands de la légion Condor bombardent la petite ville de Guernica (7 000 habitants). Ce lundi est jour de marché et par deux vagues les bombardiers allemands lâchent cinquante tonnes de bombes. Pour la première fois dans l'Histoire, un objectif purement civil est attaqué par les airs.

La ville est rasée, le retentissement mondial est énorme. La France se propose d'accueillir les réfugiés de Guernica, notamment les enfants, un comité d'aide est créé. Cinquante d'entre eux sont accueillis à Suresnes au sein de la paroisse Notre Dame de la paix. Le froid s'installant, ils sont logés à la salle paroissiale Notre Dame de la Salette. Ces enfants forment une chorale Elaï-Alaï, et c'est l'abbé espagnol Da Costa qui s'occupe d'eux. A Suresnes, on vient les écouter répéter leurs chants basques, un élan de générosité se forme pour les vêtir, les nourrir sous l'égide du père Lhande qui leur servit d'aumônier. Les petits Basques de Guernica quittent Suresnes à la fin de l'année 1937 pour être logés à Paris, plus confortablement. Mais le jeudi 6 janvier, ils reviennent dans la ville. Cet après-midi là, ils donnent un concert pour la paroisse de Suresnes à la salle de Notre Dame de la Salette. Le cardinal archevêque de Paris, Monseigneur Verdier s'est déplacé. A quelques jours de l'épiphanie, les voix d'enfants ont résonné, oubliant cette folie des hommes que Picasso a exprimé dans son célèbre tableau (*) exposé quelques semaines auparavant au pavillon espagnol de l'Exposition universelle de Paris.

Les enfants de Guernica ne sont pas les seuls à trouver refuge en France et à Suresnes. Depuis le déclenchement de la guerre civile en 1936, le gouvernement du Front populaire considère les réfugiés comme des « asilés », selon une étonnante terminologie administrative. Les hommes valides sont internés dans des camps surveillés, alors que femmes, enfants et vieillards sont répartis dans 77 communes en France. Les organisations syndicales avec la puissante CGT en fer de lance se mobilisent. Des comités d'accueil se constituent et organisent la vie des réfugiés. A Suresnes, la CGT a transformé une ancienne usine, refaisant la plomberie, l'installation de gaz, l'électricité et faisant de l'ancien hall une cantine. Le 29 juin 1937, les enfants commencent à affluer, ils viennent de Santander dans les Asturies. Les petits réfugiés sont examinés et vaccinés par les docteurs Stoffer et Rigaut. Ce centre de transit va recevoir 4000 enfants au total.

Cela ne se fait pas sans heurts et la politique vient s'en mêler : au centre du Val-d'or à Saint-Cloud un certain François Martinez, cégétiste de Suresnes d'origine espagnole provoque une fronde. Ce chômeur est employé au camp contre une rétribution de 20 francs par jour et la direction veut le renvoyer. Il mobilise les enfants et adolescents réfugiés qui vont jusqu'à jeter des pierres sur les gardes mobiles venus sur place. Martinez est réintégré et le calme revient. En 1938, la chute du gouvernement du Front populaire durcit l'accueil des réfugiés espagnols. Tous ne chantèrent pas…

(*) Lors de l'exposition, un Allemand en uniforme s'est adressé au peintre et lui a demandé en montrant le tableau :
« C'est vous qui avez fait ça ? » Picasso lui a répondu « non, c'est vous ! ».

Réalisé avec le concours de la Société d'histoire de Suresnes.

LA DEBACLE DE 1870 EST PASSÉE PAR SURESNES

Il y a 150 ans, un conflit dévastateur entre la Prusse et la France se déclenchait. Suresnes fut touchée de plein fouet par cette guerre, matrice du conflit mondial de 1914. Après le recul des armées françaises, l'humiliation est complète lorsque les Prussiens assiègent Paris et rentrent dans Suresnes.

TEXTE : **MATTHIEU FRACHON** PHOTOS : **MUS, ARCHIVES MUNICIPALES, SOCIETE D'HISTOIRE DE SURESNES**

Aquarelle de Dupendaine : *Le Mont Valérien détruisant les ouvrages des Prussiens.*

Guillaume 1er.

©Wikipedia Commons

Le 19 juillet 1870 la France de Napoléon III déclare la guerre à la Prusse de Guillaume Ier. La guerre des deux empires couvait depuis des mois. A Suresnes comme dans le reste du pays, nul ne doute de la victoire : les armées françaises ont triomphé en Italie, vaincu la Russie en Crimée. Le 22 juillet, le maire Jacques Lecourt ouvre la séance du conseil municipal par une harangue aussi guerrière qu'optimiste : « *Nos soldats se rendent à la frontière pour défendre l'honneur outragé de la Nation. La Patrie n'est pas en danger !* »

Une cagnotte de « dons patriotiques » destinée aux enfants de Suresnes, aux jeunes adultes qui partent au front, est décrétée. La petite commune de 5000 habitants voit sa physionomie modifiée par cette guerre, la première aux frontières depuis l'autre Napoléon. Suresnes est une ville de garnison, puisque l'imposant Mont-Valérien est occupé par des voltigeurs, des hussards et des chasseurs à cheval. Ceux-ci partent pour le front et sont remplacés par la garde mobile. La loi de 1868 a institué cette garde mobile nationale, elle fait obligation à tous les exemptés de service de la rejoindre et de suppléer les troupes d'active.

La ville se militarise

Ces soldats, parfois gueulards et débraillés, se réunissent dans un des cafés de la Place Henri IV qui gardera le surnom de « Café de la Mobile ». La ville se militarise, ceux qui ne sont pas appelables même au sein de la mobile, rejoignent la Garde Nationale, le dernier rempart. Mais bon, « *on les aura !* » et chacun reste confiant.

Mais les mauvaises nouvelles s'enchaînent. L'armée française recule et cède partout sous le feu ennemi. Lors de la bataille de Gravelotte, la mitraille s'abat à une telle cadence que l'on forge l'expression « ça tombe comme à Gravelotte ! » La cavalerie est hachée par les mitrailleuses, le 2 septembre Sedan tombe et l'empereur se rend à l'ennemi.

Mais, symptôme d'une guerre moderne, il ne suffit plus de quelques batailles gagnées pour emporter la guerre. La République proclamée à Paris le 4 septembre entend bien continuer le combat. A Suresnes, sur ordre du gouverneur militaire de Paris, les bordures en granit des voies de chemin de fer sont enlevées pour que les convois blindés puissent circuler. Les troupes du Morbihan, formant le 31e régiment de mobiles, arrivent à Suresnes en chantant :

« Marchons en guerre
Ne craignons rien,
Nous ferons la guerre
A ces Prussiens.

Marchons contents,
Marchons gaiement,
Vive la Bretagne !
Marchons contents,
Gaiement, marchons,
Vivent les Bretons ! »

Ces jeunes gens, dont beaucoup ne parlaient qu'imparfaitement le français, quitteront Suresnes le 27 novembre et traverseront Paris pour tenter une sortie et rompre le siège.

Suresnes connaît depuis la débâcle de septembre des scènes d'exode. Des familles entières traversent la ville sur des voitures à cheval ou à bras surchargées. On signale l'ennemi à quelques kilomètres, les récits des exactions des terribles cavaliers uhlans font frémir. La presse relaie les crimes de la soldatesque prussienne qui réagit avec férocité à la guérilla des

francs-tireurs. Le 10 septembre, le tambour résonne dans Suresnes et annonce l'arrivée des troupes de Guillaume 1er, de nombreux Suresnois quittent la ville pour se réfugier à Paris, à l'abri des fortifications.

Suresnes connaît depuis la débâcle de septembre des scènes d'exode. Des familles entières traversent la ville sur des voitures à cheval ou à bras surchargées. On signale l'ennemi à quelques kilomètres, les récits des exactions des terribles cavaliers uhlans font frémir.

Le 1er mars, le Kaiser traverse la Seine à Suresnes

La mairie loue un appartement au 31 de la rue d'Anjou. Il sert de « mairie parisienne de Suresnes » pour les réfugiés. Le Mont-Valérien renforcé et lourdement équipé en artillerie, donne de la voix et le bruit des départs d'obus donne une réalité tangible à la guerre.

Les effets du siège se font sentir, la nourriture se met à manquer, l'épicier vend de la graisse de cheval. Un bateau de guerre, une canonnière, est amarrée au pont de Suresnes et effectue quelques bombardements, mais les seuls Prussiens qu'aperçoivent les rares habitants restés sur place sont ceux capturés par les mobiles et les francs-tireurs.

Le 18 janvier, la bataille de Buzenval fait renaître l'espoir, mais il est trop tard. Le 25 c'est le cessez-le-feu et le 27 la capitulation. Le fort du Mont-Valérien dépose les armes, les Prussiens sont là, ils occupent la citadelle.

Le 1er mars, l'humiliation suprême a lieu. L'empereur de Prusse traverse la Seine à Suresnes. Il emprunte un pont fait de bateaux, œuvre du Génie qui remplace le pont suspendu incendié. Le Kaiser est allé se faire proclamer Empereur d'Allemagne dans la galerie des glaces de Versailles le 18 janvier, il ne reste plus à Guillaume le conquérant et l'unificateur qu'à entrer dans Paris ! A Suresnes, les troupes allemandes s'installent pour quelques semaines. Le 7 mars, elles quittent le Mont-Valérien et Suresnes tandis que la guerre civile, la Commune, gronde à Paris.

De retour d'exil, le poète national Victor Hugo plaide pour que les plaies soient pansées et affirme *« Ma vengeance, c'est la fraternité »*. Il ne sera pas entendu, et la revanche se mettra en marche en 1914…

Portrait

Ernest-Antoine de Boulogne, évêque frondeur

Parmi les personnages qui furent enterrés dans l'ancien cimetière du Mont Valérien, il en est un des plus singuliers. Né en Avignon en 1747, Ernest-Antoine de Boulogne est remarqué pour sa maîtrise du verbe. Jeune prêtre, il remporte le premier prix du concours d'éloquence de Montauban en 1773. Il monte alors à Paris, et se fait remarquer par ses prêches en chaire de Saint-Germain l'Auxerrois.

Mais il ne se prive pas de glisser quelques piques et l'archevêque le censure avant de le faire enfermer pour trois mois à la prison de Saint-Lazare. Il en sort, est élu député du clergé pour Saint Sulpice et est apprécié de la cour. La Révolution vient et le caractère réfractaire du curé s'accentue. Il refuse les décrets de l'Assemblée constituante, refuse de prêter serment et combat les divers courants théocratiques que la Révolution entend substituer au catholicisme. Arrêté trois fois sous la Terreur, il s'évade et publie moult écris anti révolutionnaires.

Emprisonné

Lorsque Bonaparte paraît, Ernest-Antoine applaudit. Il est nommé chapelain de l'Empereur, évêque de Troyes, et fait baron. Le bouillant évêque se serait assagi. Que nenni ! Lorsque Napoléon emprisonne la Pape Pie VII en 1809, l'enragé Boulogne exige la libération du pontife et traite Napoléon de tous les noms. De nouveau, il est emprisonné après avoir présidé le concile des évêques en 1811.

Le prélat éliminé, le concile dit « amen » à l'Empereur. Mis en forteresse à Vincennes, puis assigné à résidence à Falaise, il vitupère contre le souverain durant quatre ans, jusqu'à ce que le retour des Bourbon sur le trône de France vienne le remettre en selle.

Serait-il calmé ? Non, on veut le nommer archevêque mais certains royalistes sont contre, rappelant qu'il a soutenu Napoléon avant de s'y opposer. On le nomme Archevêque « à titre personnel », ce qui est une échappatoire amusante. En 1825, il meurt d'une crise d'apoplexie et on l'enterre au Mont-Valérien. Mais le clergé de Troyes réclame sa dépouille. Louis XVIII refuse son transfert, son successeur Charles X aussi. Ce n'est qu'en 1842 que le corps de l'évêque qui disait non fut transféré à Troyes.

Histoire contée par François Sureau dans son livre L'or du temps, un voyage au long de la Seine qui passe par Suresnes (éditions Gallimard)

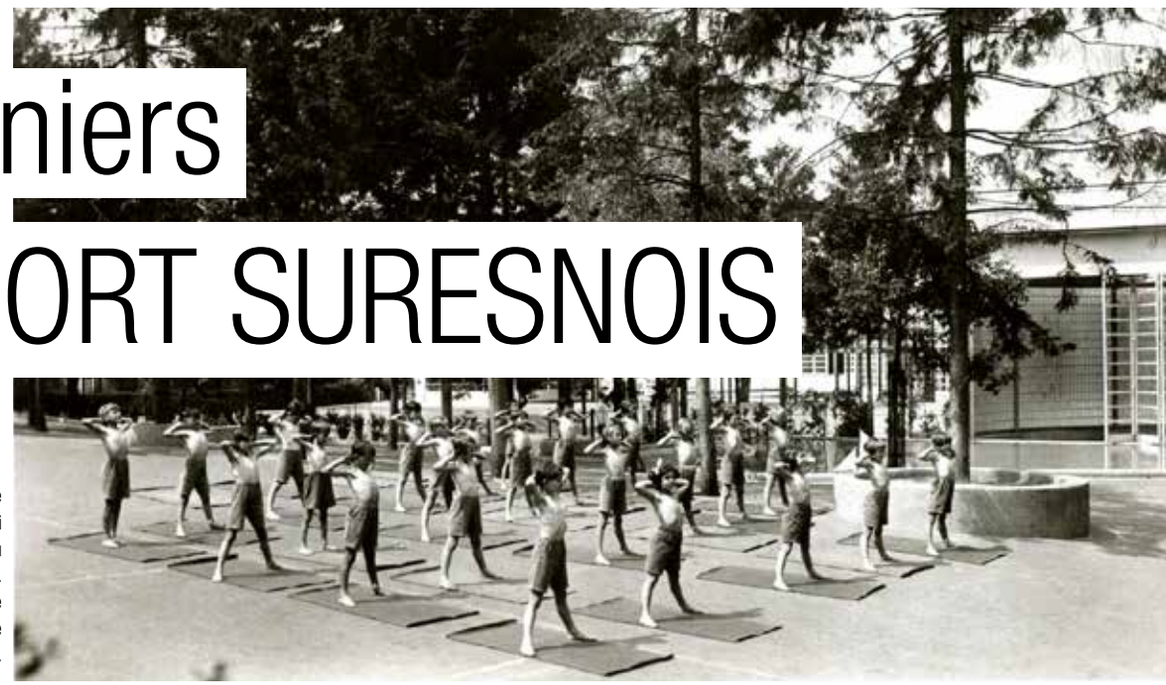
Ernest-Antoine de Boulogne.

Réalisé avec le concours de la Société d'histoire de Suresnes.

L'Espérance de Suresnes, les Touristes de Suresnes et les White Harriers furent les premiers clubs sportifs de la ville au début du XXe siècle quand la pratique née en Angleterre gagnait les sociétés occidentales. Dans l'entre-deux-guerres, le sport se démocratisa, devenant un élément de culture et de santé populaire.

TEXTES : **MATTHIEU FRACHON**
PHOTOS : **MUS / ARCHIVES MUNICIPALES DE SURESNES**

Les pionniers DU SPORT SURESNOIS



En haut : les Touristes de Suresnes avec Henri Sellier (en haut au centre) en 1927. Ci-contre : leçon de gymnastique à l'école de plein air.

Dessin humoristique de 1933 montrant Henri Sellier avec un maillot frappé d'un improbable « Zanzibar Arhletic Club » Suresnois.

On peut reprocher beaucoup de choses aux Grands-Bretons, mais force est de constater que leur œuvre dans le domaine du sport est incontestable. Parti de leurs collèges, le fait de suer pour le plaisir fit rapidement école sur le continent. À partir de la fin du XIXe siècle, le sport étend son empire et Suresnes est touchée. Le sport y fut logiquement d'abord nautique. Comme dans toutes les communes au bord de l'eau, le jeu de joute était très populaire. Il permettait aux villages voisins de s'affronter. Juchés sur le ponton d'une grande barque, les combattants cherchaient à flanquer à l'eau l'adversaire en plantant une lance dans le bouclier d'en face. La compétition était rythmée par les sonneries de trompe et les cris de la foule. Cela tenait plus de la kermesse que du sport. En 1888 naît l'Espérance de Suresnes, la plus ancienne société sportive à notre connaissance. Son nom sonne comme un défi, car l'espérance est tournée vers l'Alsace et la Lorraine, ces provinces volées par l'Allemagne lors de la guerre de 1870. C'est avec l'espoir de reprendre ces terres que se créent des sociétés sportives désireuses de former à la revanche les Français. Exercices et discipline militaires, sous couvert de sport on prépare le soldat de demain. L'Espérance, société omnisports, devient un club de tir sportif et reste aujourd'hui un fleuron du sport suresnois.

Maillot, flottant et béret basque

Et la sacro-sainte gymnastique ? Elle est l'apanage des « Touristes de Suresnes ». Fondée en 1902 par un Monsieur Hacquin, elle renoue avec la tradition gréco-romaine du « mens sana in corpore sano » (un esprit sain dans un corps sain). Ses membres posent chaque année fièrement sur le perron de la mairie en maillot de corps, flottant de sport (on ne disait pas jogging) et béret basque. En 1933,

un étonnant dessin humoristique nous montre le maire Henri Sellier avec un maillot frappé du sigle du « Zanzibar Athletic Club » Suresnois aussi mystérieux qu'improbable.
On ne jogge pas encore, mais on court, on saute en hauteur et en longueur… C'est un club au nom étonnant qui se crée en 1908 : Les White Harriers (les lévriers blancs). L'Anglais est à la mode, un an auparavant la visite du roi à Paris et la célébration de l'Entente cordiale ont fait passer la Grande-Bretagne du statut de perfide Albion à celui d'alliée à la vie à la mort.
Deux britanniques, Paul Finch et William Herring créent ce club omnisports tourné vers l'athlétisme qui envahit les terrains vagues et tente de concurrencer les voisins du Stade Français et du Racing Club de France. à partir des années 1920, les WH se fixent à Suresnes et courent toujours. Ces lévriers sont d'ailleurs à l'origine de la section rugby : d'abord scolaire dans les années 40, le rugby fut repris par les WH avant que la section ne vole de ses propres ailes en 1973. C'est le Rugby club suresnois où l'on passe de l'école de rugby à la Fédérale 1. Son président d'honneur est un certain commissaire Robert Broussard qui plaquait les voyous et savait courir après les balles. Le RCS a hérité des couleurs des Lévriers blancs, le vert et le blanc.

Le sport se démocratise

Et le foot ? Bien qu'imparfait puisque rond, le ballon de cuir s'est implanté à Suresnes avec les White Harriers qui avaient une section football. Mais c'est en 1936 que se crée la JSS : la Jeunesse sportive suresnoise. Lassés d'être une section mineure des WH où l'athlétisme est roi, des transfuges du club créent une véritable entité footbalistique qui s'obstine à ne frapper le ballon qu'avec le pied. Le sport s'est démocratisé et développé durant l'entre-deux-guerres. Le maire emblématique Henri Sellier y voyait un élément de culture, populaire, accessible à tous et de renforcement de la santé. Dès son premier mandat, il fait construire un gymnase, il développe la pratique du sport dans les écoles, imagine une piscine, un grand complexe sportif au sein de la Cité-jardins. En fait de piscine, dans les années 30 on se baigne dans la Seine et le bassin est matérialisé par des bouées. A moins qu'une péniche ne fasse office de bassin plus ou moins olympique. En point d'orgue de ces années là figure bien évidemment la course Oxford-Cambridge en aviron qui délaissa les eaux anglaises pour venir à Suresnes en 1937. Il faut regarder l'air altier, la moustache fière et les sobres tenues de ces pionniers du sport, ils sont les ancêtres de nos athlètes en tenues moulantes aux couleurs éclatantes.

Affiche et billet pour la course Oxford-Cambridge en 1937.

Perfide morsure

En 1924, aux jeux Olympiques de Paris, le favori de la catégorie des poids-moyens est Roger Brousse. Ce boxeur est Suresnois, licencié au sein du club omnisports les Touristes de Suresnes. En quart de finale, au Vélodrome d'Hiver de Paris, il affronte Harry Mallin, un Anglais.
À l'issue du combat, Brousse est déclaré vainqueur. Mais l'Anglais appelle l'arbitre, soulève son maillot et lui montre une belle trace de morsure ! Les juges autant impartiaux que Britanniques s'empressent de qualifier le constat de « shocking » et disqualifient Roger Brousse. Le boxeur jure qu'il n'a jamais mordu personne, et surtout pas son adversaire. Dans un Vel d'Hiv en feu, il est porté en triomphe par ses soigneurs et les autres boxeurs de l'équipe de France. La police doit intervenir sous les huées de la foule et frappe le clan français à coups de bâtons blancs.
En 1948, un journaliste français croise Mallin alors entraîneur. Celui-ci évoque la rue Blondel et une folle nuit passée avec une prostituée à la veille du match contre Brousse. Pour le journaliste pas de doute : la trace de morsure était due aux dents de la dame et non à celle de Roger Brousse. Mallin avait triché. La preuve de l'ignominie anglaise éclate une fois de plus, mais que pouvait-on attendre d'un boxeur nommé Mallin hormis qu'il fasse le mal ?
Honni soit qui mal y pense !

19 juillet 1924 : le jour où…

La savate de Suresnes en démonstration.

Cent ans avant les JO qu'accueillera Paris en 2024, une première olympiade eu lieu dans la capitale.
Si la boxe anglaise était déjà discipline olympique, il n'en fut pas de même de la boxe française dite également « la savate ». Or, depuis le début du siècle la savate est très populaire et supplante l'Anglaise dans les clubs de boxe. Il est alors décidé de faire une démonstration de boxe française durant ces JO. Et le grand maître de ce sport, Charles Charlemont décide que les boxeurs qui participeront à cette épreuve sans médailles seront issus de Belgique, de l'académie Charlemont de Paris (évidemment), et de la salle Haquin à Suresnes. Le 19 juillet, le Vélodrome d'Hiver vit donc l'unique démonstration en dix assauts de l'histoire des JO opposant Suresnes, Paris et la Belgique ! Un assaut de cannes de combat a même clôt la séance.

Réalisé avec le concours de la Société d'histoire de Suresnes.

Pionnier de l'aviation, Louis Blériot était un industriel dur et exigeant avec les collaborateurs.

Le développement fulgurant de l'aviation militaire permit l'essor des ateliers de Suresnes.

L'EPOPEE BLERIOT A DECOLLE A SURESNES

Aviateur et avionneur de légende, Louis Blériot a marqué l'histoire avec sa traversée de la Manche. Mais c'est à Suresnes que s'est construite sa réussite industrielle.

TEXTE : **MATTHIEU FRACHON.** PHOTOS : **MUS, SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SURESNES, ARCHIVES MUNICIPALES**

S'il est un aviateur qui marque le début de l'épopée du plus lourd que l'air, selon l'expression du photographe Nadar pour désigner certaines machines volantes, c'est sans contexte Louis Blériot. L'Histoire retient de lui la traversée de la Manche qu'il fut le premier à accomplir, le 25 juillet 1909. Mais il ne se contenta pas de cet exploit de 37 minutes, il inscrit son nom au fronton des grands entrepreneurs, et cet envol là se fait à Suresnes.

A partir de 1910, Louis Blériot entreprend de vendre son savoir-faire. Avant d'être aviateur, il est avionneur ! Ingénieur diplômé de l'école Centrale, il entend bien faire de son entreprise de construction aéronautique une réussite technique et commerciale. Le Blériot XI qui a fait la Manche doit lui remplir les poches. En août 1914, Louis Blériot rachète avec un groupe d'industriels la Société pour les appareils Deperdussin en grande difficulté. Elle est rebaptisée Société pour l'aéronautique et ses dérivés (SPAD). L'aventure peut commencer.

Le développement fulgurant de l'aviation militaire remplit les carnets de commande, mais la place manque au sein des petites usines SPAD. L'Etat propose aux établissements SPAD un vaste quadrilatère en bord

12 juillet 1917 : le jour où …

La légion d'honneur à l'usine !

C'est dans le hall principal de l'usine SPAD que s'avance ce 12 juillet 1917 un homme qui fait murmurer les quelques personnes qui ont été conviées à la cérémonie. L'homme est un pilote, sans doute le plus populaire, il se nomme Charles Guynemer. Il vient remettre en présence du ministre de la Guerre, Paul Painlevé, la Légion d'honneur au directeur technique de la firme, Louis Béchereau. L'aviateur adresse ces quelques mots à l'ingénieur : *« Vous avez donné la suprématie aérienne à votre pays, et vous aurez une grande part dans la victoire. C'est un splendide titre de gloire. C'est avec le sentiment de l'admiration et de la grande reconnaissance que nous vous devons tous, que je vous donne l'accolade. »*
A la fin de l'année, Béchereau quitte l'usine pour aller voler sous d'autres cieux, le capitaine Guynemer a définitivement replié ses ailes le 11 septembre 1917 au-dessus de la Belgique, il avait 22 ans.

de Seine à Suresnes. La mairie accorde l'autorisation d'implanter *« une usine avec bureaux, remises, annexes, logement de concierge, sur la propriété bordée par le quai de Suresnes, la rue du Val d'Or et la rue de Chardin »*. En 1915, l'architecte Henri Martin dirige la construction de l'ensemble qui sort de terre à une vitesse stupéfiante. 40 000 m² de terrain, 28 000 m² de superficie d'ateliers.

Ateliers en ébullition

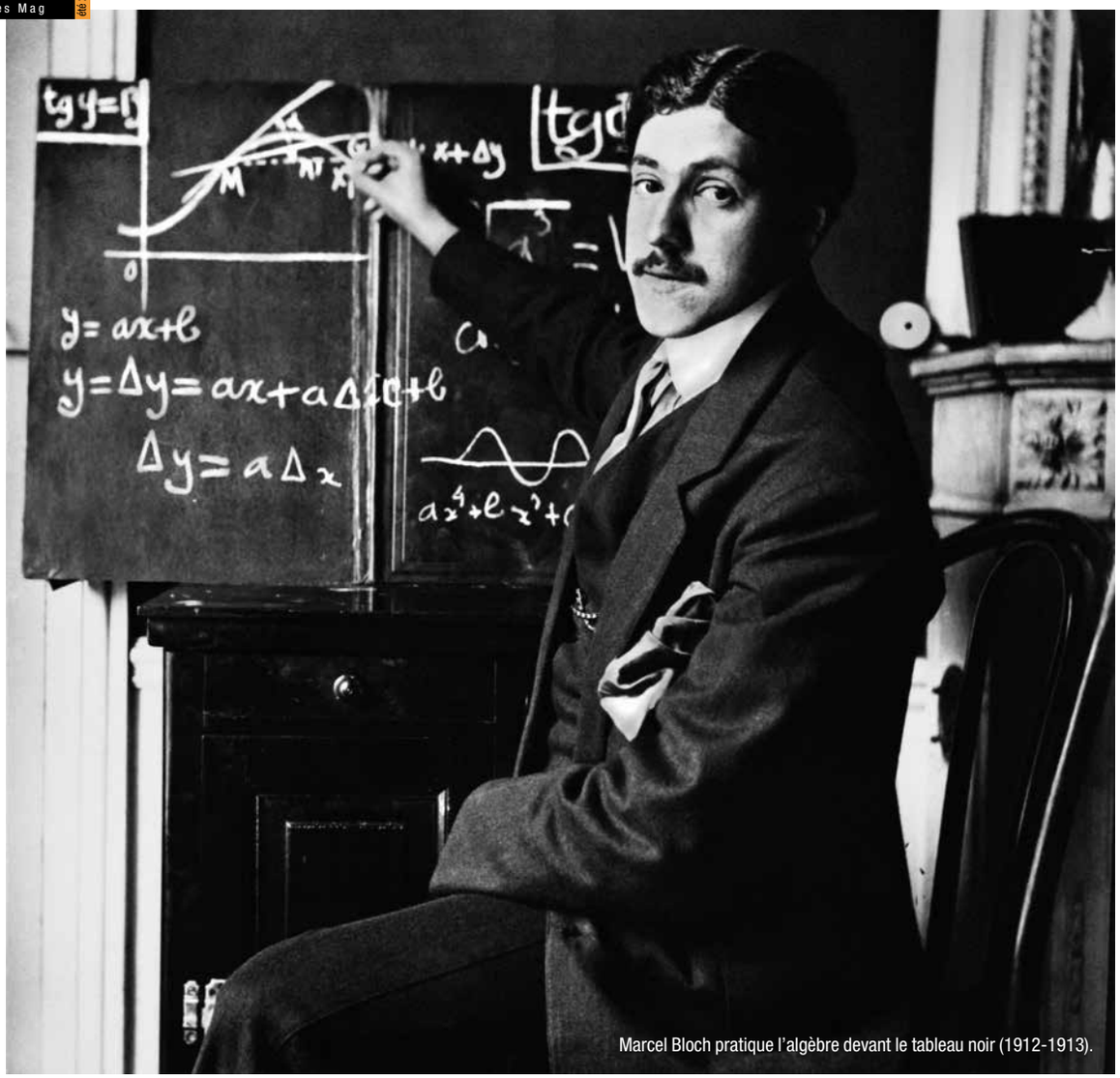
A la fin du premier conflit mondial, Blériot aéronautique et SPAD auront fourni 10% des avions construits en France, construisant près de 10 000 appareils. Les SPAD s'illustrent aux mains des plus grands pilotes : René Fonck, l'as aux 75 victoires, Georges Guynemer la légende, abattu aux commandes du phénoménal SPAD S.XIII (220 km/h, considéré comme le maître du ciel), ou encore Charles Nungesser qui disparaîtra en 1927 en essayant de vaincre l'Atlantique.
A Suresnes, durant le conflit, les ateliers sont en pleine ébullition, les 2500 ouvriers travaillent jour et nuit. Il sort 23 appareils par jour qui passent des hangars au quai de la Seine pour être chargés par les navires qui les emmènent vers les aérodromes puis vers les combats. Le grand ingénieur artisan de la supériorité des SPAD est Louis Béchereau que Guynemer nommait « l'as des constructeurs ». L'ingénieur quitte pourtant la SPAD fin 1917, ses relations avec le patron Louis Blériot s'étant dégradées.
Il faut dire que le patron avec ses grosses moustaches noires en crocs de boucher et ses yeux perçants, n'est pas doté du meilleur caractère qui soit. Dur, exigeant, il veut le meilleur et exige toujours plus de ses collaborateurs. D'autant plus que la fin de la guerre signifie l'annulation des commandes d'appareils militaires et la nécessité de réussir dans l'aviation civile. Les temps sont durs et de nombreux constructeurs déposent le bilan. En 1921, Louis Blériot fusionne Blériot aéronautique et la SPAD, il rapatrie le bureau d'étude de Paris à Suresnes.

Record du monde de vitesse

C'est un jeune ingénieur de 24 ans, André Herbemont qui a la lourde tâche de succéder à Béchereau et de porter la transition civile de l'entreprise. Né un Vendredi saint, il affirme être pourvu d'une « patience angélique » ce qui provoque immanquablement un grognement de Louis Blériot. Son premier avion, le SPAD XX bat le record du monde de vitesse. André Herbemont crée 123 prototypes qui vont battre des records.
Cela ne suffit pas à Louis Blériot qui se lance dans une politique de diversification très risquée. Le patron a réalisé quelques beaux investissements après la guerre, notamment sur la Côte d'Azur, il a les reins solides.
Mais les beaux jours de l'usine sont passés et la motocyclette Blériot ne rencontre pas le succès, tout comme les hydroglisseurs et les chars à voile. Pour utiliser les importants stocks de bois, Blériot fabrique des meubles et se lance même dans la construction maritime en produisant des thoniers. L'entreprise n'a plus le rythme de production qu'elle avait auparavant, son activité subit les aléas des carnets de commande. Blériot aéronautique SPAD n'est plus qu'un réalisateur talentueux de prototypes et d'inventions qui sont réalisés en série par d'autres, comme ce Marcel Bloch qui deviendra Dassault.
Le 1er août 1936, Louis Blériot s'éteint à l'âge de 64 ans. Comme un symbole alors que son entreprise est nationalisée le 11 août par le gouvernement du Front populaire. Blériot aéronautique devient la Société nationale de constructions aéronautiques du Sud-Ouest (SNCASO), ce qui est – avouons-le - nettement moins romantique.
Mais malgré tout, de nombreux ouvriers suresnois diront encore *« je bosse chez Blériot »* bien des années après. Aujourd'hui les bâtiments d'EADS ont succédé aux établissements Blériot, mais cela est une toute autre histoire.

Le 25 juillet 1909, Blériot est le premier à traverser la Manche en avion. Cet exploit lui vaut la célébrité : ses ateliers suresnois écrivirent ensuite une page illustre de l'histoire industrielle de la ville.

Réalisé avec le concours de la Société d'histoire de Suresnes.



Marcel Bloch pratique l'algèbre devant le tableau noir (1912-1913).

© Dassault Aviation - Droits Réservés

MARCEL DASSAULT LA GENESE DU GEANT

Début 1917, le jeune ingénieur installe avec Henry Potez son usine au 1 rue Curie à Suresnes. C'est ici que naîtra le SEA IV, première œuvre de celui qui allait ensuite conquérir le monde de l'air. TEXTES : **MATTHIEU FRACHON.**

C'est un jeune homme de son temps, avec une moustache bien ordonnée, un costume sombre, une cravate. Il se nomme Marcel Bloch, il est brillant, ambitieux et va révolutionner l'industrie de l'aviation française. En 1917, c'est à Suresnes que l'avionneur se pose.

Un grand homme est le produit de ses rêves. Marcel Dassault est né Marcel Bloch le 22 janvier 1892 dans le 9e arrondissement de Paris. Fils d'un médecin, il est le produit de cette classe républicaine qui érige le mérite en suprême valeur. C'est un élève brillant, le dernier d'une fratrie de quatre enfants.

C'est l'époque des pionniers de l'air et du moteur à explosion, les journaux sont remplis des exploits de ceux qui volent de plus en plus vite, de plus en plus haut, de plus en plus loin. Le 18 octobre 1909, depuis la cour du lycée Condorcet, il voit passer l'avion du comte Charles de Lambert qui va survoler la tour Eiffel. Sans doute se rêve-t-il aviateur, comme Louis Renault se voit pilote de course : à 17 ans quoi de plus normal. C'est de ce jour-là, écrira-t-il plus tard, que son désir d'avion ne le quittera plus.

Guerre des airs

Au début du 20e siècle, la France possède la première industrie aéronautique du monde. La banlieue ouest de Paris concentre un nombre d'usines important, Suresnes en est le bastion. Mais Marcel n'a pas encore rendez-vous avec la ville, il doit suivre sa voie. En ce temps-là, l'aviateur est souvent un concepteur : Blériot, Farman, sont autant des ingénieurs que des pilotes.

L'étudiant Bloch va intégrer la toute jeune Ecole supérieure aéronautique et de constructions mécaniques,

fondée en 1909. Surnommée Supaéro, l'établissement forme les ingénieurs de cette discipline en gestation, l'aviation. Il en sort diplômé en 1913.
Les usines de Suresnes devraient accueillir le jeune ingénieur, mais il lui faut effectuer son service militaire. Il est incorporé le 9 octobre 1913 au deuxième groupe aéronautique. Le service est de 18 mois, la guerre le maintient sous les drapeaux. Sur les bancs de Supaéro, il s'est lié d'amitié avec Henry Potez. Lors de ces années militaires, Marcel Bloch fréquente les grands constructeurs basés à Suresnes, comme Louis Blériot. Il est attaché au « service des fabrications d'avions », les usines tournent à plein régime, la guerre des airs bat son plein.

Avec Henry Potez, Marcel Bloch comprend que la standardisation doit être la norme.

Avec Henry Potez, Marcel comprend que la standardisation doit être la norme. Trop de manufactures produisent trop de produits différents. Le ministère de l'Air l'a bien compris et fait travailler ses ingénieurs pour concevoir des éléments de série.

Hélice standard

C'est grâce à une hélice que Marcel Bloch et Henry Potez vont se faire connaître. En 1917, les deux ingénieurs conçoivent une hélice standard, il n'y a alors pas moins de 40 constructeurs qui proposent de nombreux modèles. La production des avions souffre de ce quasi-artisanat. Le modèle Potez-Bloch est retenu. Les deux ambitieux veulent passer à la vitesse supérieure et réaliser leur rêve : construire des avions.
Au début de 1917, ils s'installent dans les anciens locaux de la firme Antoinette, 1 rue Curie à Suresnes. Les bâtiments étaient le fleuron de « Suresnes sur air », le génial ingénieur-motoriste Léon Levavasseur y avait conçu des appareils futuristes, mais il a été victime de la concurrence. Dans cette « maison des courants d'air », la Société d'études aéronautiques (SEA) entend bien réussir. Potez et Bloch ont trouvé un financier, René Lévy-Finger. Le 9 juillet, la société dépose officiellement ses statuts au greffe du tribunal de commerce de Paris. L'aventure commence !

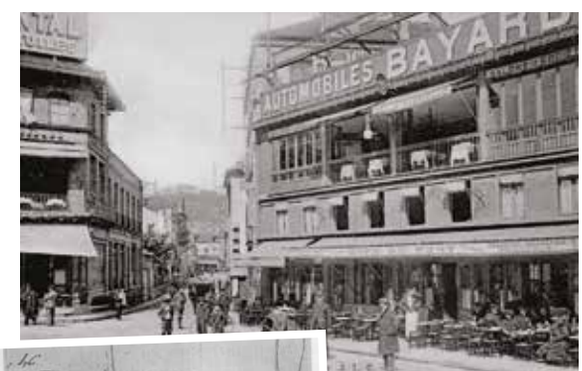
L'armée commande 1000 appareils

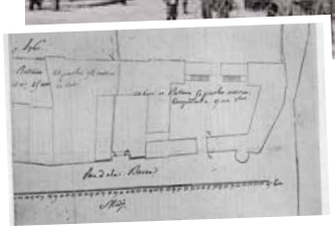
Les débuts sont chaotiques, la jeune SEA se contente d'améliorer les avions des autres, le Sopwith anglais et le SPAD de chez Blériot. Mais l'avion est trop lent, il est recalé par l'armée. La production est lente, avec 17 avions par mois au début de 1918.
Enfin le SEA IV se montre bien né, l'appareil passe avec brio les tests militaires, les pilotes sont enthousiastes. L'usine de Suresnes se révèle trop petite pour une production en série de l'appareil et Marcel Bloch voit plus grand. Il cherche des locaux du côté d'Angers.
Le jeune ingénieur est aussi accaparé par ses fonctions au ministère de l'Armement, il a en charge le département moteur et doit gérer un éventuel déménagement des usines dont on craint le bombardement par les Allemands. Ajoutons à cela la pénurie de moteurs et la difficulté à recruter de la main d'œuvre : la SEA est en crise. Mais il faut produire, l'armée attend les cent premiers SEA IV. L'armée ordonne de prendre cinquante ouvriers chez Blériot et commande mille appareils.
Le 28 octobre 1918, le lancement de la fabrication en série est effectif. Le premier appareil sort de l'usine… le 11 novembre.
Il est trop tard, l'armistice est signé. L'Etat indemnise la jeune société des frais engagés, mais il annule sa commande. Comme de nombreux constructeurs, la firme ne survivra pas à la paix.
Marcel Bloch (qui changera son patronyme au retour de déportation) a pris son élan aéronautique à Suresnes. Le SEA IV fut la première œuvre de celui qui conquerra le monde de l'air sous le nom de Dassault.

SEA IV, chasseur biplace, au sol avec hélice Eclair.

L'ETRANGE « BRASSERIE » DE SURESNES

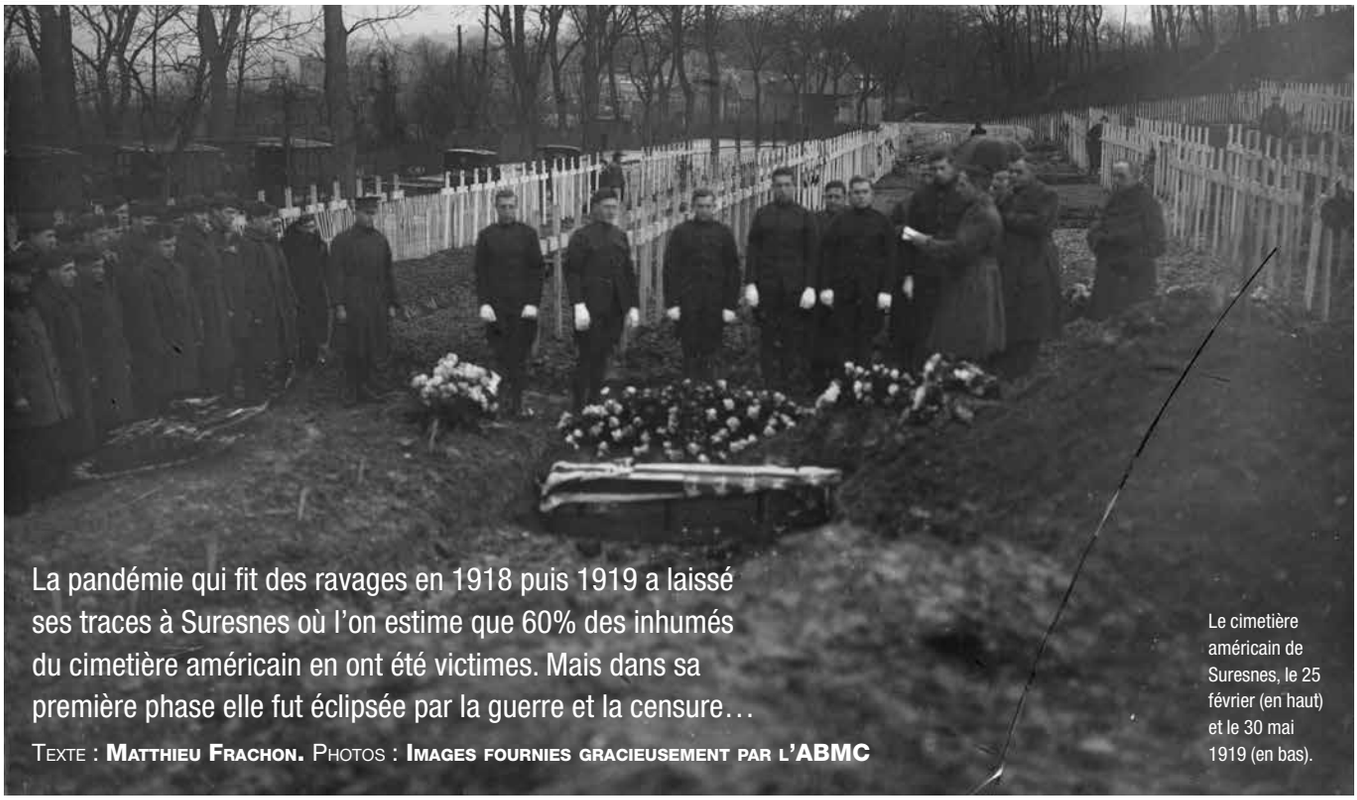
Ah, le vin de Suresnes, sa renommée, son histoire… Mais un autre breuvage aurait pu étancher la soif des consommateurs : la bière ! La brasserie est une industrie qui remonte aux Gaulois, la fameuse cervoise, et Suresnes ne manque pas d'atouts pour ce breuvage : il y a du blé et de l'eau.
En 1793, cinq hommes se disant brasseurs acquièrent de vastes bâtiments situés rue de la Barre (devenue rue du Pont et aujourd'hui incluse dans la résidence des Jardins de Bagatelle), en face de l'ancien pont de Suresnes. Ils se nomment Huvelle, Fallois, Bourgeois, Villardi et Egrée. Aussitôt la vente signée, ils viennent s'installer à Suresnes. Ces cinq personnages sont « compromis » au sens de 1793 : ils sont issus des milieux de l'ancienne classe aristocratique, il y a un ancien aumônier, Fallois a laissé tomber la particule, un autre a défendu les Tuileries contre la foule des révolutionnaires…
L'air parisien devient trop sanglant et à Suresnes on est plus en paix. La bière commence à couler durant l'été, mais en septembre un ouvrier nommé Girard dénonce les cinq propriétaires comme anti-patriotes. Ils sont arrêtés et la brasserie est confisquée par la nation ! Des cinq, seul Egrée connaîtra un sort funeste en étant guillotiné en 1794.
Le mystère plane sur cette fameuse brasserie. Selon certains, elle servait de couverture à un complot royaliste, ce qui était courant dans les établissements de ce type. Elle aurait aussi servi à écouler de la fausse monnaie et des faux-assignats. La perquisition n'avait en tous cas rien donné. En décembre 1794, la brasserie est rendue à ses propriétaires, elle fonctionne jusqu'en 1797 et distribue bière rouge ou blanche. Mais l'affaire est chaotique, émaillée de nombreux procès, le dénommé Fallois se querelle avec tout le monde. La brasserie périclite et devient une teinturerie en 1811. La bière de Suresnes a vécu ! Prédestination urbaine ? Une partie du site deviendra une ginguette emblématique de Suresnes, La Belle Gabrielle, où toutefois le vin avait la préférence de la clientèle.





Ci-dessus la rue du Pont.
Ci-contre le plan de la maison des brasseurs en 1811.

Réalisé avec le concours de la Société d'histoire de Suresnes.

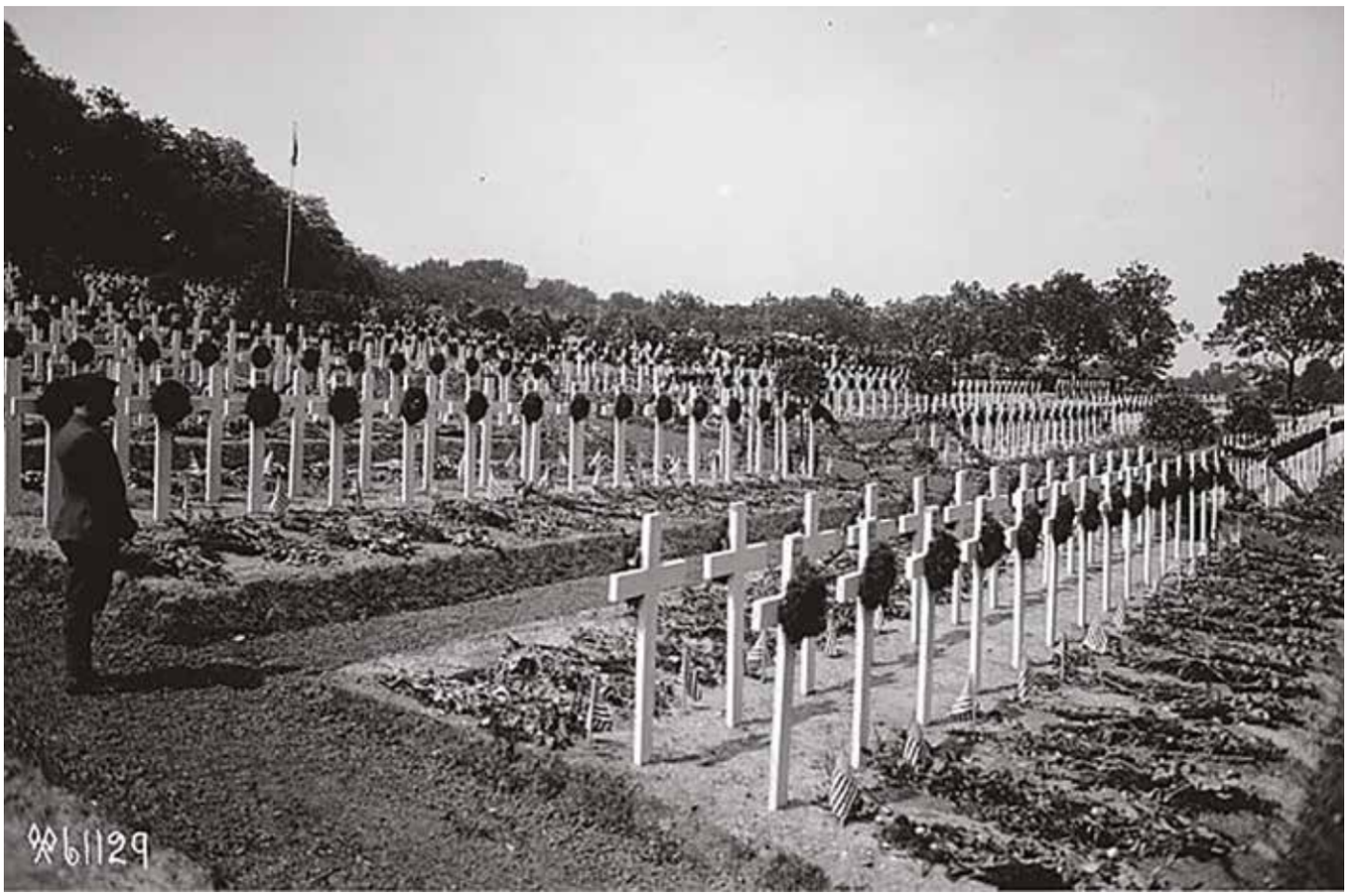


La pandémie qui fit des ravages en 1918 puis 1919 a laissé ses traces à Suresnes où l'on estime que 60% des inhumés du cimetière américain en ont été victimes. Mais dans sa première phase elle fut éclipsée par la guerre et la censure…

TEXTE : **MATTHIEU FRACHON.** PHOTOS : **IMAGES FOURNIES GRACIEUSEMENT PAR L'ABMC**

Le cimetière américain de Suresnes, le 25 février (en haut) et le 30 mai 1919 (en bas).

GRIPPE ESPAGNOLE
L'EPIDEMIE CACHEE



La guerre de 14-18 a bouleversé la France. Elle a créé une nation de veuves et d'anciens combattants, de femmes en noir et de jeunes déjà vieux. Dans sa dernière année, ce ne furent pas les armes qui se révélèrent les plus mortelles, mais un virus. Au cimetière américain de Suresnes, la grippe espagnole côtoie les traces du conflit mondial. Et pourtant la presse de l'époque observait un silence de plomb. Cette pandémie causa en moins d'un an 2,3 millions de morts en Europe ! Pour mémoire, les tués militaires et civils en France se chiffrent à 1,7 million pour l'ensemble du conflit.
En avril 1918, les premiers cas de grippe se déclarent. Ils affectent au premier chef les troupes venues d'Indochine et les premières unités américaines qui ont débarqué. Mais l'heure est grave, les Allemands ont lancé une grande offensive, les « Ferngeschütz » (que la mémoire française a assimilé à la célèbre pièce d'artillerie « La grosse Bertha ») lâchent leurs obus monstrueux sur Paris et la capitale subit les attaques des « Gothas » (bombardiers).

Le campement de Fontainebleau touché

La grippe passe au second plan, même si les premiers cas atteignent la région parisienne via le campement des Sammies (surnom des soldats américains) à Fontainebleau.
Au mois de mai, cette grippe reçoit son nom de baptême, elle grandira car elle est « espagnole ». À Madrid 30% de la population est touchée, le roi Alphonse XIII est alité, les cafés et les salles de concerts sont fermés, les rues sont vides. Pourtant la vérité est ailleurs (*voir ci-dessous*). En France la région parisienne est touchée de plus en plus durement. Les porteurs du virus sont les soldats américains qui transitent par les camps. Mais, affirme la presse entre deux communiqués martiaux, « *Nos troupes, en particulier, y résistent merveilleusement. Mais de l'autre côté du front, les Boches semblent très touchés* » (*Le Matin* 6 juillet 1918). La pandémie devient mondiale, mais elle est bien peu présente dans une presse française obnubilée par la guerre.
À Suresnes, la grippe espagnole laisse des traces encore visibles aujourd'hui. C'est au sein du plus emblématique lieu de mémoire franco-américain qu'il convient de se rendre : le cimetière américain. Créé en 1917, il est le seul lieu de sépulture « loin des lignes » du premier conflit mondial. Sur les tombes des 1541 victimes de cette guerre*, certaines dates surprennent. Elles sont postérieures à la fin des combats.
L'ABMC (American Battle Monuments Commission), qui gère le cimetière depuis 1923, effectue des études sur les causes des décès. En l'état actuel de leurs estimations, 60% des inhumés de Suresnes sont des victimes de cette terrible grippe espagnole. Au total, 20 000 militaires américains sont tombés sous l'action de cette pandémie, aussi mortelle que les balles allemandes.

Aux États-Unis, des autorités partagées

Pour ceux qui reposent à Suresnes, la guerre s'est achevée tragiquement dans un hôpital de la région parisienne, l'Hôpital américain le plus souvent. Comme leurs camarades tombés au front, ils eurent droit aux honneurs militaires lors de leurs funérailles dans ce petit coin d'Amérique en France.
Aux États-Unis, les autorités sont partagées entre la nécessité d'envoyer le corps expéditionnaire en Europe et les obligations d'une quarantaine pour ceux qui ont été infectés. À Paris, l'Hôpital américain et le Val-de-Grâce sont en pointe dans les tentatives pour juguler cette grippe mortelle, qui va disparaître aussi brutalement qu'elle est apparue.
La grippe espagnole fut aussi l'objet de tentatives commerciales plus ou moins honnêtes. Dès le mois de mai 1918, des officines proposent toutes sortes de remèdes. Le gouvernement se contente de recommander « *d'éviter les rassemblements et les attroupements* », tandis qu'un certain Monsieur Grenier propose par voie de publicité « *un traitement souverain contre la* « grippe de guerre » *: il suffit de lui adresser 25 francs à une boite postale à Suresnes afin de recevoir un remède* « qui fera rougir de honte le médecin » (annonce parue dans le Matin en mars 1919).
Le 13 novembre 1918, le Journal titre « *les Boches sont en déroute et la grippe aussi* ». Mais elle aura un rebond meurtrier en février 1919. À Suresnes, sous la terre, gisent aussi ses victimes, tombées bien loin de leur Amérique.

*24 autres personnes ont été inhumées, 24 soldats inconnus tombés lors de la Seconde Guerre mondiale.
Le cimetière américain de Suresnes est le seul qui rassemble les corps des victimes des deux conflits.
Merci à l'ABMC (American Battle Monuments Commission) en France qui a fourni de précieuses informations.

ICI GÎT « HELLO GIRL »

Inhumée à Suresnes, Inez Ann Murphy Crittenden, volontaire de l'Us Army Signal Corps succomba à la grippe le jour de la Victoire…

Parmi les croix blanches du Cimetière américain de Suresnes on trouve le nom d'Inez Ann Murphy Crittenden (1867-1918). Fille d'un ménage franco-américain, parfaitement bilingue, elle travaille à San Francisco comme assistante dans une usine d'emballage. En décembre 1917, elle se porte volontaire au sein de l'Us Army Signal Corps, le corps des transmissions de l'armée américaine. Elle réussit le test et rejoint la 2e unité téléphonique en tant qu'opératrice en chef. Ces opératrices sont surnommées les « Hello Girls ». Après sa formation, Inez part pour l'Europe en avril 1918 à bord du Carmania, un paquebot reconverti en transport de troupes. Basée à Paris, elle a pour mission d'installer un central téléphonique destiné à soutenir les opérations de l'American Expeditionary Force (AEF). Selon son dossier elle est bien notée, elle « *exige des normes élevées* » dans son travail. Ce qui la fait remarquer de l'Ambassade américaine qui demande son détachement à la commission de l'information. Hélas, la grippe espagnole frappe et elle meurt le jour même de la victoire, le 11 novembre 1918. Ayant rang de Cadet de West Point (école des officiers), Inez reçoit les honneurs militaires et est inhumée au Cimetière américain de Suresnes.

LA GRIPPE ESPAGNOLE NE L'ETAIT PAS

La controverse médicale sur l'origine de cette grippe perdure. Venue des États-Unis où les travailleurs chinois l'auraient répandue ? Ou directement arrivée en Europe par la voie des soldats indochinois ? Sa souche est asiatique et aviaire, c'est la seule certitude. Mais, on écrivait à l'époque qu'elle avait été délibérément propagée par les Allemands via des boîtes de conserves intoxiquées, ou que les premiers cas s'étaient déclarés parmi les prisonniers du pénitencier de Sing-Sing aux États-Unis… Une chose est certaine, elle n'est pas espagnole ! Elle a été baptisée ainsi parce que l'Espagne fut le pays neutre le plus touché en Europe et que la presse française relaya abondamment la crise sanitaire de ses voisins.

Réalisé avec le concours de la Société d'histoire de Suresnes.

Ce n'est pas faire injure aux divers édiles qui se sont succédé à la tête de l'administration suresnoise, d'affirmer qu'Henri Sellier occupe une place à part dans l'Histoire. C'est la rencontre d'un homme et de son époque, d'un visionnaire entreprenant et d'une ville qu'il façonna. Cette aventure démarre en 1919.

TEXTE : **MATTHIEU FRACHON**

© MUS

Décembre 1919
HENRI SELLIER, ACTE UN

© MUS

Henri Sellier en 1906.

Rien ne destinait Henri Sellier, né à Bourges en 1883, à devenir un élu de premier plan. Fils d'un contremaître, nourri aux mamelles de l'école de la République, il est diplômé de la prestigieuse école de commerce HEC (Hautes études commerciales), licencié en Droit et fervent militant socialiste. Il monte à Paris, ainsi que l'on disait en ce temps-là, pour ses études et entre dans une banque, puis au ministère du Commerce avant d'intégrer celui du Travail. En 1905, il assiste à la fondation du socialisme en France, à son unification sous la bannière d'un nouveau parti la Section française de l'internationale ouvrière, la SFIO. Ce jeune homme est syndicaliste, délégué au sein de son ministère de la Fédération des employés. Mais du militantisme à la politique, le pas est grand. Surtout à Paris où les places sont chères quand on n'a qu'une vingtaine d'années.

Le destin frappe cependant une première fois en la personne d'un certain Lucien Voilin. C'est un « pays », un Berrichon, un ami. Voilin est aussi « monté », mais pas à Paris, à Puteaux où il travaille à l'Arsenal. Il est également membre du Conseil municipal et convainc Henri Sellier de le rejoindre pour l'aider.

Voilà les premiers pas en politique du jeune homme. Il s'installe à Puteaux et fait son apprentissage, se forge des convictions. D'abord celle que ces communes de ce que l'on nomme la Seine-Banlieue, sont porteuses d'avenir. Un grand nombre d'entre elles ont élu des maires socialistes qui viennent de la classe ouvrière. Ces hommes se parlent, tentent de bâtir des relations, jettent les bases des premières intercommunalités, forment un réseau. Ensuite, il constate que l'action municipale est souvent ligotée par le centralisme de l'administration. Puis il mesure le terrain social, le travail à effectuer dans une commune en pleine explosion démographique.

Habitat social

Devenu administrateur de la coopérative « La Revendication », Henri Sellier va se retrouver propulsé au Conseil général. Son ami Voilin est élu député et il doit lui succéder comme représentant du canton de Puteaux en 1910. Le jeune Sellier démissionne de son ministère et se lance dans la vie publique, il ne la quittera jamais. Dès 1912, il va se pencher sur un dossier qui comptera plus que tout dans sa carrière, celui de l'habitat social. Cette année-là, la loi du 21 décembre prévoit la création des Offices publics d'habitation à bon marché. En 1914, il présente son projet : la création d'un Office départemental des habitations à bon marché, l'ODHBM. Mais la guerre arrive, et tout ce qui n'est pas guerrier passe au second plan. En 1915, Henri Sellier s'installe à Suresnes. Il a 32 ans, le journal *L'Humanité* le considère comme une *« étoile montante »* du socialisme dans le département de

la Seine. Le paysage de ce département change à vue d'œil. En moins de trente ans, la banlieue n'est plus l'endroit où l'on retrouvait les « bannis des lieux », mais des villes qui attirent de nouveaux habitants. Ces communes ne sont plus rurales, mais ouvrières, industrieuses, leur population double, triple. Henri Sellier en est conscient puisqu'il publie en 1917 un livre intitulé *Les Banlieues urbaines et la réorganisation administrative du département de la Seine*. Durant la guerre, le conseiller général ne perd pas de vue ses projets. Il fait acquérir par son tout jeune office départemental des terrains. C'est sur ces terres que vont s'ériger les premières cités jardins. Mais il lui faut s'armer de patience, attendre la fin du meurtrier conflit. Lorsque celui-ci s'achève, que les hommes reviennent du front, il faut rebâtir, mais aussi transformer. En 1919 Suresnes est une ville au double visage. Les usines bordent les rives de la Seine, l'activité est florissante. Les villas poussent et repoussent les terres agricoles, mais l'urbanisme ne suit pas. Suresnes est encore un village aux maisons ouvrières délabrées, l'insalubrité est présente. Les élections municipales approchent et Henri Sellier décide de se présenter.

© MUS

Documents de campagne d'Henri Sellier lors des élections au Conseil général de novembre 1919 (en haut) et à l'élection municipale de Suresnes de décembre 1919.

Tissu social

Le 21 novembre 1919, le maire sortant Victor Diederich préside son dernier conseil municipal. Le contexte est tendu, le pays aspire à une nouvelle classe politique, l'union sacrée a volé en éclats en 1917. Le bilan du maire sortant n'est pas mauvais, mais Diederich menait des combats qui étaient dépassés, notamment contre le clergé. Le tissu social de la ville a changé, les notables ne représentent plus les nouveaux Suresnois.
La bataille des municipales à Suresnes va opposer deux listes. L'une de droite, dite d'Union républicaine, comprend six ouvriers, trois employés, un artisan, neuf cadres et une flopée de notables et de professions libérales. La liste Sellier, sous l'étiquette SFIO, est composée de quatorze ouvriers, six employés, deux horticulteurs, un artisan, un comptable et un ancien employé municipal.

« L'apôtre de la réforme »

Il faudra deux tours à ce scrutin pour acter la victoire de la liste de gauche. Elle est écrasante : le 17 décembre 1919, sur 28 sièges, la SFIO obtient 20 élus. Le mouvement n'est d'ailleurs pas uniquement suresnois, la gauche gagne 24 communes de la Seine sur 78. Sa victoire, il la doit à un programme de 16 pages, face à une opposition qui ne présente qu'un tract d'une page recto-verso. Urbanisme, éducation, santé, protection, solidarité, mais aussi vision départementale et régionale. Nous ne sommes pas encore à l'ère du Grand Paris, mais Henri Sellier se montre clairvoyant et moderne. Celui qui est surnommé « l'apôtre de la réforme » par *L'Humanité* dans son édition du 9 décembre 1919 va pouvoir entamer son action pour sa ville, marquée plus encore par l'humanisme et le pragmatisme que par l'engagement idéologique.
Dans sa dernière adresse aux électeurs avant le scrutin final il assurait que *« toutes les connaissances que m'ont pu assurer 15 années d'études et de pratiques administratives, sont acquises à la mairie de Suresnes, quelle que soit la nuance politique de ses membres »*.

LE PROGRAMME QUI GAGNE

Avec sa fière adresse « Vive Suresnes, vive la République sociale », le programme de la liste Sellier est tranché. Il commence par constater *« le vieux Suresnes viticole dont le « petit bleu » a excité tant de fois la verve des poètes, la ville des plaisirs et des villégiatures qui tirait toute sa prospérité du luxe parisien, a définitivement disparu. »* **En 16 pages, Henri Sellier dresse un constat implacable et se projette vers l'avenir.** *« Suresnes n'a même pas tiré du point de vue économique tous les bénéfices de son industrialisation. »* **L'aménagement et l'assainissement est son credo, alors qu'à Suresnes** *« 416 habitants sur 1000 occupent des locaux insuffisants (moins d'une pièce par personne) »* **et que la mortalité du fait de la tuberculose a doublé depuis l'avant-guerre.**
Allant de la réorganisation administrative, à la stabilité financière en passant par la création d'un bureau municipal d'hygiène et le projet d'aménagement d'une Cité-jardins, le programme est ambitieux. Mais il se veut aussi rassurant en assénant *« les socialistes ont administré Puteaux à la satisfaction de la population »* **et se terminant par un vibrant** *« électeurs, jugez ! »*

Réalisé avec le concours de la Société d'histoire de Suresnes.

LETTRE DE NOEL IMAGINAIRE

Pour terminer cette année particulière* avec une note d'espoir et un brin de survol historique, nous sommes partis cent ans en arrière. Un Suresnois de 1920 aurait pu écrire cette lettre sortie de notre imagination, mais à la toile de fond bien exacte.

Texte : **Matthieu Frachon** Photos : **SHS, MUS**

Suresnes, le 28 décembre 1920

Mon cher ami,

Il y a bien longtemps que je ne t'ai écrit, mais le tourbillon du quotidien s'est bien accéléré ces derniers temps. Je m'en vais donc te donner des nouvelles de notre petite ville de Suresnes.

J'ai eu 50 ans cette année : eh oui, je suis né lors de la guerre de 70. Ma mère me racontait que le canon du Mont Valérien avait tonné le jour de ma naissance !

Elle a bien changé notre ville de Suresnes. Le gros village que tu avais quitté il y a plus de trente ans est devenu une cité qui s'agrandit d'année en année. Depuis l'an dernier, le 10 décembre 1919 pour être exact, nous avons élu un nouveau maire. Il se nomme Henri Sellier et s'il réalise ne serait-ce que la moitié de ses projets, Suresnes sera un exemple pour toute la région.

Tu sais que ma douce Louise travaille à la mairie et du coup je suis bien au courant. Figure-toi qu'il veut construire une cité avec des jardins pour les familles modestes ! C'est un positiviste, un homme qui croit en l'avenir. En juillet dernier il a lancé le projet d'une école sur le plateau. Mais au rythme où la population s'agrandit il va falloir prévoir grand ou en construire d'autres ! Pendant ces vacances de Noël, j'ai vu dans les rues un nombre impressionnant d'enfants, de landaus, de poussettes. Il faut dire que la ville, ses usines, son cadre agréable, offre de plus en plus d'attraits.

Les choses bougent. Par exemple, notre vin de Suresnes, le « petit bleu » que nous buvions lorsque nous avions 20 ans, et bien il s'éteint petit à petit. Les vignerons disparaissent et on n'en trouve plus que dans quelques cafés en bord de Seine. Ceux-là aussi disparaissent : le bateau est de moins en moins utilisé et les guinguettes ferment. Enfin, il y a toujours « La Belle Gabrielle » et autant de cafés dans la Rue du Pont.

Mais j'ai une grande nouvelle à t'annoncer, nous allons avoir une salle de cinéma ! Louise m'a dit que la mairie avait accepté le projet des frères Schwob, ceux qui possèdent les terrains de l'ancienne usine Meunier. Ils vont construire un cinéma, ils ont même déjà le nom : Le Capitole. En attendant, la mairie donne des séances dans la salle des fêtes depuis ce mois-ci. Ha oui, le petit village qui s'endormait le soir appartient au passé, depuis janvier dernier on a même un « comité des fêtes » !

Pour les loisirs, on commence à être presque « Parisiens ». J'exagère un peu, mais en 1914 la grande course cycliste Paris-Roubaix s'est élancée depuis Suresnes ! Les courses d'aviron sur la Seine attirent du monde et nos commerces nous offrent tout ce dont nous avons besoin.

En tous cas à Noël, pour la messe de minuit, l'église était bien pleine. C'est vrai que tu n'as pas connu la nouvelle maison de Dieu, l'église « Chœur immaculé de Marie » a supplanté la vénérable église « Saint Leufroy ». Et, tiens-toi bien, depuis l'an dernier il est question de bâtir une autre église qui s'appellera « Notre Dame de la Salette ».

Les fêtes se passent bien dans notre bonne ville, on a du mal à croire que ce n'est que le troisième Noël depuis la fin de la guerre. Les visages sont joyeux, et Suresnes change à vue d'œil.

Je te donne aussi quelques nouvelles du travail. Je suis toujours chez Monsieur Blériot, Catherine mon aînée va rentrer chez Worth à Paris, les Worth de Suresnes que l'on croisait en voiture à cheval autrefois. D'ailleurs j'ai acheté une auto et elle est même fabriquée à Suresnes. Oh, c'est une occasion, une petite Zèbre, mais c'est ma première voiture ! Et nous avons quitté le centre-ville pour acheter un petit pavillon sur les hauteurs, Suresnes s'agrandit. On y croise aujourd'hui plus d'ouvriers et d'employés que de paysans. Ce qui n'a pas changé, ce sont les Parisiens qui viennent le dimanche pour goûter les joies de la campagne et du bon air.

J'arrête là cette lettre, mon vieil ami. Je songe que dans cent ans, dans notre bonne ville, les gens vivront le même Noël, avec sa magie, les gosses qui ouvriront les cadeaux.

J'espère que mes arrières petits-enfants seront heureux dans un monde en paix et qu'ils pourront se promener dans notre cité encore plus belle. Tu te souviens de notre devise : *« Nul ne sort de Suresnes qui souvent n'y revienne ! »*

Bien à toi, mon ami.

*Article publié en décembre 2020

D'UN SURESNOIS DE 1920

Le cœur de ville de Suresnes en carte postale dans les années 1920, la place Trarieux (aujourd'hui du Général Leclerc) et le marché.

Suresnes en carte postale : la place de la Liberté, l'usine Darracq et le café-restaurant La Belle Gabrielle.

Carte postale (1922) et photo de Notre Dame de la Salette (pose de la première pierre).

Notre-Dame de la Salette : sacrée chapelle !

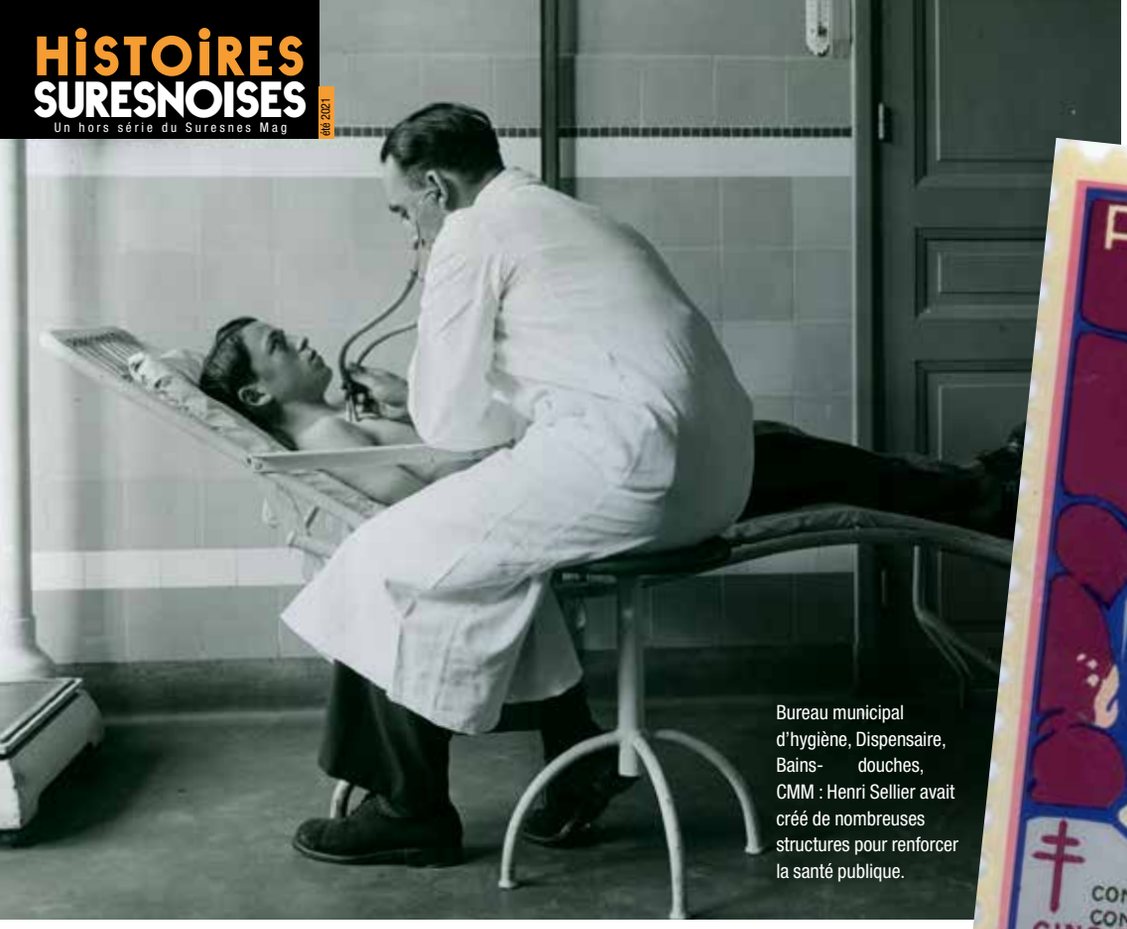
En 1919 un projet de lieu de pèlerinage consacré à la Vierge Marie est mis sur les rails. C'est le Père Patrice Flynn, curé de Suresnes et ancien aumônier-capitaine à Verdun durant la guerre, qui en est l'initiateur.

Il prévoit de bâtir une église sur un terrain qu'il fait acquérir par l'archevêché, grâce à la générosité de la famille Philippon, sur un coteau au sud-ouest de la ville. L'édifice est imaginé par l'architecte Pierre Sardou : une grande nef surmontée d'un clocher qui fait face au Sacré Chœur de Montmartre. Le nom de baptême de l'église est « Notre Dame de la Salette ». L'abbé Flynn est ambitieux et voudrait bâtir un « deuxième Montmartre » avec un grand pèlerinage annuel. Il entend renouer avec les grandes heures du Mont Valérien et les processions au calvaire.

Le 14 septembre 1922, le cardinal de Paris procède à la bénédiction de la première pierre. Mais trop excentrée, puis devenue obsolète lorsque Henri Sellier offre à l'archevêché un terrain au cœur de la Cité-Jardins, Notre Dame de la Salette change de dimension. La crypte est achevée, mais il ne sera érigé qu'une simple chapelle qui deviendra une cité paroissiale parfois surnommée « la chapelle de secours ». L'abbé Flynn*, né d'une famille irlandaise, va poursuivre une brillante carrière puisqu'il deviendra directeur de l'enseignement libre puis évêque de Nevers en 1932.

*pour en savoir plus https://www.irishtimes.com/opinionwan-irishman-s-diary-on-patrice-flynn-a-franco-irish-catholic-bishop-who-never-forgot-his-roots-1.2925622

Réalisé avec le concours de la Société d'histoire de Suresnes.



Bureau municipal d'hygiène, Dispensaire, Bains- douches, CMM : Henri Sellier avait créé de nombreuses structures pour renforcer la santé publique.

© MUS

SURESNES PIONNIÈRE DE L'HYGIÈNE

La figure tutélaire d'Henri Sellier surgit avec une évidente modernité en ces temps de crise sanitaire. L'emblématique maire de Suresnes avait fait de l'hygiène, au sens le plus large, son credo, son combat. La lutte contre la propagation des maladies, qu'il entame dès son premier mandat en 1919, a radicalement transformé la ville. TEXTE : **MATTHIEU FRACHON**

Au lendemain du premier conflit mondial, le temps est non seulement à la reconstruction, mais aussi à une ère plus sociale. Certains élus se préoccupent du cadre de vie et de la santé de leurs concitoyens. En 1919, lorsque Henri Sellier accède pour la première fois à la mairie de Suresnes, la société française reste profondément inégale. Habitat, hygiène, accès aux soins, sont des problèmes pour de nombreux Français. Suresnes n'est plus un petit village depuis la veille de la Première Guerre, la ville a épousé le développement industriel et commercial des faubourgs de Paris. Les Suresnois ne sont plus majoritairement des agriculteurs ou des commerçants qui vivent des produits de la terre. De nouveaux citoyens s'installent à Suresnes. Lors de la campagne des élections municipales de 1919, le programme d'Henri Sellier est pétri d'idées sociales et fait la part belle à un courant venu du siècle précédent, l'hygiénisme.

La grippe espagnole a durement frappé l'Europe, et pourtant il n'est pas question de cette épidémie durant la campagne électorale. Nulle part, pas plus à Suresnes qu'ailleurs, on ne mentionne la pandémie (lire l'article sur la grippe espagnole p.36-37). Chassée de la une de la presse en 1918 par la guerre, puis délaissée dans l'euphorie de la victoire, c'est le virus le plus méprisé de l'Histoire.

© MUS/Archivees municipales

Salubrité publique

Cela n'empêche pas Henri Sellier de brandir l'étendard de l'hygiène et de la salubrité publique. Le futur maire entend lutter contre ce que l'on nomme les « maladies de l'ombre » : tuberculose, rachitisme, crétinisme, alcoolisme, syphilis. Son credo est *« l'hygiène, c'est la prévention des maladies du corps et de l'esprit »*. Ce n'est pas pour autant un grand thème de campagne. La notion d'épidémie est tabou en cette année d'après-guerre. En fait, le monde politique évite le sujet, il effraye les électeurs et certains le jugent « rétrograde ».

Car si l'on évoque volontiers le social, la maladie est bannie : pour les positivistes, ce courant issu du XIXe siècle, les grandes épidémies ont été vaincues par la science. Adieu choléra, typhus et autres calamités,

et il n'est pas utile de rappeler à l'électeur que des virus sont tapis dans l'ombre. Cela n'empêche pas Henri Sellier, élu départemental depuis 1910, d'agir. Son programme est social, quasi-scientifique, dense, il repose sur l'habitat mais ne méprise pas l'hygiène, bien au contraire. Le maire Sellier s'attaque donc aux microbes. Pour cela, il lui faut maîtriser la question, en acquérir une connaissance pleine et entière. Il crée un bureau municipal d'Hygiène et adopte un outil : le casier sanitaire public. Ce répertoire existe à Paris depuis 1902, il est crucial. C'est un outil statistique qui photographie Suresnes : chaque maison est analysée. On répertorie les logements selon leur degré de salubrité : eau courante, fenêtres, pollution industrielle, nombre de pièces/nombre d'habitants, accès à l'eau… La situation sanitaire suresnoise est mise à nu, les mesures à prendre deviennent limpides.

« Sellier comprend qu'il faut assainir l'eau, l'air, l'habitat mais aussi prévenir la propagation par l'hygiène, ce que l'on nomme aujourd'hui les « gestes barrières ».

En adjoignant à ce casier sanitaire un bureau d'hygiène municipal, un dispensaire moderne (rue Carnot) et un établissement de bains-douches (rue Darracq), la nouvelle municipalité se veut en pointe du combat contre l'insalubrité.
Face à un ennemi invisible, l'infection, Henri Sellier se montre très novateur. La tuberculose fait des ravages. Le « tubard », selon l'expression argotique est promis au mieux au sanatorium lorsqu'il a les moyens. Au pire, ce sera le cimetière. Et la mortalité infantile liée à cette maladie est importante. La notion de prévention, d'information, est négligée. Sellier va relayer puis lancer d'importantes campagnes de prévention, d'affichage et de vaccination.
L'assainissement l'intéresse depuis longtemps. En 1913, dans le quotidien *L'Humanité* du 24 août, il signe un article sur la volonté parisienne de transformer le réseau des égouts. Henri Sellier est souvent présenté comme un homme qui voit en l'urbanisme social la solution à tous les problèmes. Il fera d'ailleurs de la Cité-jardins de Suresnes son laboratoire. Mais il ne mésestime pas l'aspect médical des fléaux de cet entre-deux guerres. Au contraire : directement liées au développement de maladies au début du XIXe siècle, ces théories hygiénistes ont modifié tout à la fois l'espace urbain et les pratiques d'hygiène.
En 1928, il rédige un épais rapport sur la lutte contre la tuberculose dans la région parisienne, il est invité au Congrès d'hygiène de la Société de Médecine publique. Il s'entoure de praticiens, comprend qu'il faut assainir l'eau, l'air, l'habitat mais aussi prévenir la propagation par l'hygiène, ce que l'on nomme aujourd'hui les « gestes barrières ».
En juin 1936, le sénateur-maire de Suresnes devient ministre de la Santé du gouvernement du Front Populaire. Dès lors, il impose de véritables campagnes nationales sur l'hygiène et la lutte contre les maladies comme la tuberculose.

Il assène : *« la maladie cause 18% de la perte du revenu national »,* le Ministre plaide pour des normes d'hygiène strictes et le renforcement de l'éducation. Dans sa ville-laboratoire de Suresnes, il crée un règlement municipal d'hygiène, établit des normes, expérimente avec l'école de plein air (lire l'article sur l'école de plein air dans le Suresnes Mag de février).
En 1939, la Revue d'Hygiène et de Médecine Préventive estime que *« le règlement sanitaire de Suresnes est le plus sévère qui existe en France. »*
En vingt ans, Henri Sellier a donc profondément modelé sa ville et imprimé une trace durable. Le faubourg de Paris est un être vivant et Sellier estimait que *« ses administrateurs en sont les médecins. »*

Promotion de l'hygiène, du dépistage, des gestes barrières : le XXe siècle combattait ses fléaux sanitaires comme la tuberculose et la communication hygiéniste avait déjà tous les codes de celle sur la Covid-19…

Le timbre antituberculeux

Certains d'entre vous se souviennent d'avoir vendu jusque dans les années 1970 les carnets de ces fameux timbres contre la tuberculose. Aux enfants naïfs on faisait croire que c'était en les léchant que l'on se protégeait de la tuberculose. C'était bien le produit de leur vente qui finançait les campagnes de vaccination, mais la « période du timbre » était aussi celle de l'éducation et de la diffusion des règles d'hygiène dans les écoles.
Le timbre a été inventé au Danemark en 1904. C'est en 1925 qu'il est testé en France grâce à l'appui de la fondation Rockfeller. En 1927 il acquiert un statut national. En 1930, le premier congrès des nations « timbrées » réunit quinze pays. La campagne éducative du timbre, accompagnée de tracts et de conférences, est un rendez-vous annuel qu'Henri Sellier estime « primordial ». Il est alors ministre de la Santé et rappelle dans *Le Suresnois* du 19 décembre 1936 que le premier dispensaire médical de Suresnes est né grâce aux recettes du timbre antituberculeux.

Réalisé avec le concours de la Société d'histoire de Suresnes.

© MUS

L'ECOLE DE PLEIN AIR UNE REVOLUTION

Se pencher sur le sort des enfants, leur apporter éducation et soins, c'est l'ambition du courant social né à la fin du XIXe siècle. À Suresnes, une réalisation va éclipser tout ce qui a été entrepris en France auparavant : l'école de plein air.

TEXTE : **MATTHIEU FRACHON**

Figure incontournable de l'histoire contemporaine de Suresnes, Henri Sellier est l'initiateur de cette école. Le maire de la ville, élu pour la première fois en 1919, est un adepte du mouvement hygiéniste. Ce courant reprend à son compte le *« mens sana in corpore sano »* (un esprit sain dans un corps sain) des Romains. La révolution industrielle et le développement urbain se font dans des conditions d'hygiène déplorables. La tuberculose et le rachitisme font des ravages surtout chez les enfants. Pour enrayer ce fléau, la pensée hygiéniste préconise un habitat et un environnement de travail plus sains, où le soleil et l'air libre sont privilégiés.

Mortalité infantile

Rien de neuf sous le soleil, justement, puisque le principe de la cure et du sanatorium existe déjà. Oui, mais là il s'agit de lieux de vie, d'habitat, de travail et non de villégiatures. La mortalité infantile pousse les hygiénistes à réfléchir à des écoles qui permettraient à la fois de scolariser les enfants malades, de leur inculquer les notions d'hygiène et de leur assurer un suivi médical, le tout avec un enseignement tourné vers l'extérieur. Le concept de l'école de plein air (EPA) naît en 1904 en Allemagne avec la Waldschule (école de la forêt). En France, la première EPA est installée à Lyon en 1906. Qu'Henri Sellier, gagné aux idées sociales depuis toujours, soit un partisan de cette approche de l'urbanisme, est évident. Il est fondateur et administrateur délégué de l'Office public d'habitations à bon marché (OPHBM) du département de la Seine. L'habitat, l'insalubrité, la nécessité de mieux loger une population de plus en plus nombreuse, sont ses grands combats.

Beaudouin et Lods

Dès 1921, la municipalité organise des stages de plein air à l'intention des enfants malades. Mais les locaux situés dans le haras de la Fouilleuse sont provisoires. Lorsque le haras est rasé pour l'édification de la Cité-jardins, l'expérience est interrompue. Qu'importe, l'idée perdure. Il faut rendre pérenne cette initiative, la transformer en un établissement scolaire. Une rencontre va s'avérer déterminante pour impulser cette école de plein air à Suresnes, celle entre le maire et les deux architectes Eugène Beaudouin et Marcel Lods. Les deux hommes sont de fervents partisans d'une construction sociale, d'une architecture aérée, pratique, claire. L'architecture connaît une véritable révolution à cette époque, de nouveaux matériaux comme le bêton sont employés. Le cabinet Beaudouin et Lods adresse un premier projet d'EPA en 1931 : *« Obtenir en toute saison un maximum d'ensoleillement des locaux abrités. Pour permettre la classe pendant les journées pluvieuses mais chaudes, le vitrage peut s'effacer intégralement. Une terrasse située devant les classes permettra le travail à l'extérieur les jours doux. »* Cette

© MUS

© Cité de l'architecture

Eugène Beaudouin et Marcel Lods.

L'école de plein air.

déclaration liminaire va rester le credo du projet. Le maire n'hésite pas à modifier la copie des deux architectes, avec l'aide d'un ancien instituteur, Louis Boulonnais. Avec Beaudouin et Lods, il visite l'école de plein air Cliostaat à Amsterdam, qui va devenir la principale source d'inspiration du projet. Le terrain situé sur la pente sud du mont Valérien, en surplomb de Suresnes, est idéal : il est vaste, à la périphérie de la ville, loin des cheminées d'usines, orienté au sud, il dispose d'un ensoleillement maximum. Les plans et ébauches se succèdent, même après le début de la construction en 1932.

Citée en exemple

Enfin, en 1935 l'école de plein air de Suresnes ouvre ses portes, même si elle ne sera officiellement inaugurée que l'année suivante. Huit pavillons salles de classes sont érigés, tout a été pensé, étudié : pas d'escaliers mais des rampes pour garder le rythme et éviter de solliciter les articulations, chauffage par le sol, une terrasse qui fait office de solarium, la possibilité de faire classe aussi bien dedans que dehors… L'EPA de Suresnes est citée en exemple, aussi bien pour son architecture que pour son rôle éducatif en direction des enfants malades : contrôle médical, douches-bains, études, observations, rythment les journées des patients-élèves. Durant plus de 60 ans, entre 1935 et 1996, l'école évolue et se transforme, mais ne renie jamais sa vocation sociale et humaniste.

Dans la presse

En 1935, lors de l'ouverture de l'école de plein air, la presse française s'enthousiasme à l'unisson et la présente comme *« la plus moderne au monde »*. *« Cette réalisation est un grand bonheur et un grand honneur pour notre pays qui, de ce fait, grimpe de plusieurs rangs l'échelle internationale »*, se félicite ainsi le quotidien Le Jour, tandis que la prestigieuse revue Comoedia note que *« Suresnes va posséder la plus grosse mappemonde in the world »*. Le résultat est-il à la hauteur des espoirs ? En 1938, le journal conservateur Le Matin évoque rien moins qu'un *« paradis pour les petits malheureux »*, où *« les enfants chétifs forment leur esprit en cultivant leurs muscles »*.

La presse de gauche n'est pas moins séduite. Le journal socialiste de Léon Blum, Le Populaire, détaille ainsi les bénéfices de cette pédagogie nouvelle : *« Une augmentation de poids moyenne de presque 2 kilos pour 10 mois de présence scolaire a été enregistrée. Les enfants respirent mieux. Ils sont plus calmes, plus disciplinés. Les résultats scolaires ont été aussi heureux, le pourcentage des réussites aux examens étant supérieur à celui des autres écoles. Les récupérations intellectuelles ont été plus que satisfaisantes et permettent de penser que l'expérience tentée a donné toute satisfaction. »*

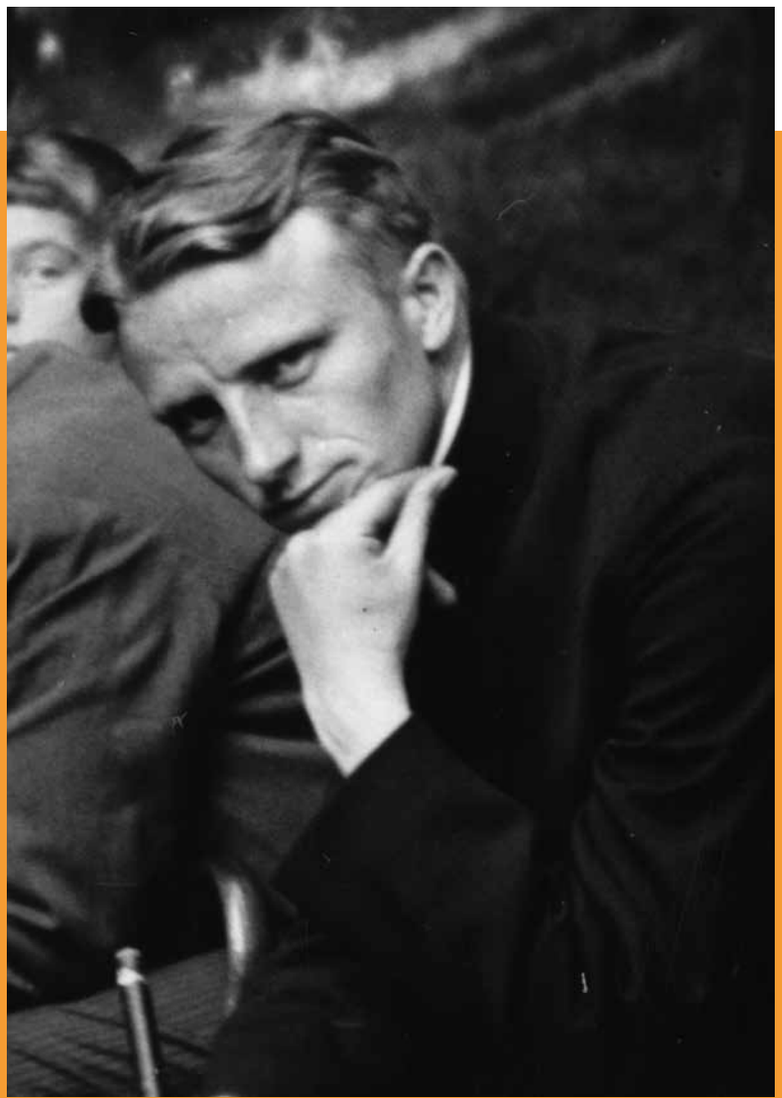
Marina Bellot

Références : Le Jour, 4 mars 1935 / Comoedia, 12 août 1935 / Le Populaire, 31 janvier 1938 / Le Matin, 22 avril 1938

PARADIS pour les petits malheureux

Le Matin, 1938.

Réalisé avec le concours de la Société d'histoire de Suresnes.



FRANZ STOCK, LE PASSEUR D'AMES DU MONT-VALERIEN

Pour les supliciés du mont Valérien, la voix de ce prêtre allemand était celle de l'esprit et de sa foi. Franz Stock, *« l'aumônier de l'enfer »,* a assisté les prisonniers parisiens condamnés à mort par l'occupant nazi de 1941 jusqu'à la libération en 1944. Après sa mort, il devint une figure de la réconciliation franco-allemande. Texte : **Matthieu Frachon** Photos : **Les amis de Franz Stock, ONACVG**

Sur le chemin qui mène au lieu de l'exécution, un homme en noir marche auprès des condamnés. Il les connaît, les a souvent visités en prison, il ne se pose pas de questions inutiles : juifs, croyants, athées ? Peu importe, il accomplit sa mission. Franz Stock est *« l'aumônier de l'enfer »*, il a sous son ministère les prisons parisiennes, celles d'où partent des camions pleins qui reviennent vides. De 1941 à la libération de Paris en 1944, l'abbé visite les détenus, les réconforte, leur apporte ses paroles, les accompagne jusqu'à la mort. Le même horrible rituel à chaque fois se répète, les portes qui s'ouvrent, les cris en allemand, la route jusqu'au mont Valérien, la descente jusqu'à la clairière, la salve mortelle.

La révélation de son destin de serviteur de Dieu s'est imposée à lui lorsqu'il avait douze ans, dans sa ville natale de Neheim (aujourd'hui Arnsberg en Bavière). Né le 21 septembre 1904, au sein d'un ménage ouvrier, Franz est l'aîné de neuf enfants. C'est un adepte du scoutisme, un chrétien convaincu doté d'une santé délicate.

Ces mouvements scouts allemands sont les premiers jalons d'un fragile rapprochement avec la France dans les années 1920. Franz Stock participe à un camp réunissant les jeunes des deux pays puis en 1928 il part étudier à Paris, à l'Institut Catholique. En 1932, il est ordonné prêtre et officie dans la région de Dortmund.

Proche des milieux pacifistes

Mais en 1933, Adolf Hitler accède au pouvoir et met les religions en coupe réglée. Stock est envoyé à Paris comme recteur de la paroisse allemande. Ce proche des milieux pacifistes serait menacé en restant en Allemagne. A Paris, il aide les réfugiés anti-nazis, les exilés. Mais en 1939, comme l'ensemble du personnel de l'ambassade, il est rapatrié dans son pays natal.

Il revient à Paris dans les bagages de l'armée d'occupation, aumônier attaché à l'ambassade, il va demander à l'ambassadeur Otto Abetz de s'occuper des prisonniers. Lorsque la répression s'intensifie à la fin de 1941, il est officiellement attaché aux prisons parisiennes, antichambres des poteaux d'exécution.
Le rituel macabre se multiplie : un coup de téléphone à son domicile rue Lhomond, le tribunal vient de condamner les accusés à être fusillés, la sentence sera exécutée dans quelques heures. L'abbé se rend à la prison, il les assiste. Ils sont croyants, ou pas, communistes, anciens des camelots du roi, socialistes, juifs… Certains le rejettent, la plupart l'écoutent. Ces hommes et femmes voient passer la silhouette vêtue de noir, le dernier homme miséricordieux qui leur soit présenté avant la tuerie. Un homme en tenue de Dieu, qui les écoute, qui ne crie pas d'ordre, la seule humanité avant la mort. L'abbé Stock recueille leurs paroles, certains lui remettent des objets à donner à leurs familles : *« Mon père, vous leur direz…»* Et puis il fallait assister au supplice, voir les hommes tomber, les accompagner par-delà la mort jusqu'au tombeau. Vivre avec cela, garder la foi, se confier à ses cahiers, décrire ses tourments. Son visage se creuse, ses traits deviennent ceux d'un tableau de Giotto, le visage creux de l'ascète en proie aux douleurs du monde en guerre. La route maudite qui mène au mont Valérien le laisse anéanti devant les morts en sursis qu'il accompagne. Gabriel Péri, D'Estienne d'Orves seront parmi ceux qu'il verra tomber, comme les moins connus, ceux qui arrosent de leur sang la terre de France pour avoir résisté. Mais aussi ces morts allemands, déserteurs, droits communs.Il les assiste tous.

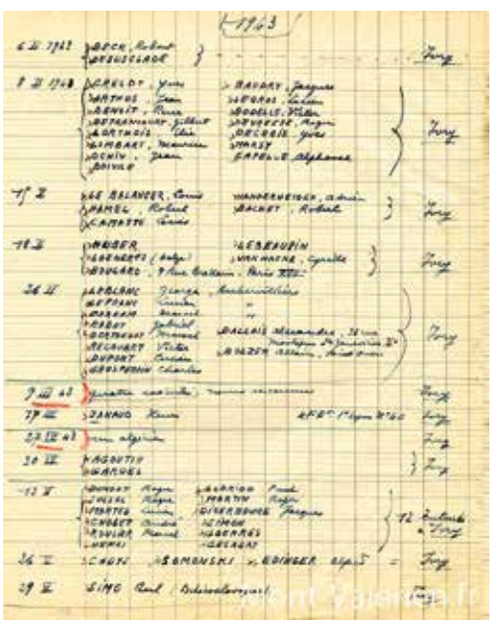
Liste de fusillés

La folie des hommes, ces meurtres couverts du voile de la légalité lui sont insupportables, il ne dort plus, ses nuits sont hantées par les visages de ces suppliciés. Ceux qui pleurent, ceux qui crient *« Vive la France ! »*, ceux qui tremblent, ceux qui prient et vont à leur dernière messe. Parfois, très rarement, il obtient la grâce d'un condamné, ses seules victoires sur la barbarie.
Pendant toute la guerre, l'abbé consigne dans un journal de brèves notes sur les prisonniers, les dates et les heures des exécutions, ainsi que les coordonnées des familles auxquelles il rend compte des derniers instants de leurs proches et transmet parfois les ultimes lettres ou objets personnels. C'est en partie grâce à ces carnets que les listes de fusillés du mont Valérien seront reconstituées.
Le rythme effrayant des mises à mort s'accélère, l'occupant est aux abois et le Franz Stock est seul. Son aide, le père Loevenich a été envoyé en Russie. La France entre dans la libération et il pourrait fuir en Allemagne avec les autres membres de l'ambassade. Mais il reste, exerce son ministère dans les hôpitaux, réconforte les blessés de toutes origines. Il assiste aux deux dernières exécutions le 19 août 1944.
La libération le trouve à l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière. Stock ne veut pas de traitement de faveur, il demande à partager le sort des prisonniers de guerre. Il reste quelque mois emprisonné à Cherbourg, revient à Paris, puis est affecté à Chartres, au « séminaire des barbelés ». Son cœur malade cède le 24 février 1948 à l'hôpital Cochin.

En 1944 il pourrait fuir mais il reste, exerce son ministère dans les hôpitaux, réconforte les blessés de toutes origines et assiste aux deux dernières exécutions le 19 août 1944.

Enterré à Thiais

Le père Stock est enterré à Thiais, le cimetière qui reçoit les corps des suppliciés de la guillotine. En 1963, alors que la France et l'Allemagne s'apprêtent à signer un traité d'amitié, son corps est exhumé pour être transféré à Chartres dans l'église Saint-Jean-Baptiste de Rechèvre.
En 1998, le Chancelier Helmut Kohl écrit ses mots dans une tribune du *Monde* consacré à l'abbé : *« A mes yeux, Franz Stock compte parmi ceux qui ont joué un rôle essentiel de trait d'union entre Allemands et Français car il a été un exemple vivant, montrant comment la générosité de cœur peut aider à surmonter la haine et l'inimitié. Allemands et Français ont tout lieu d'honorer sa mémoire et d'être reconnaissants. »*
La ville de Suresnes l'avait honoré en donnant en septembre 1990 le nom de place de l'Abbé Franz Stock à l'esplanade devant le Mémorial de la France combattante. Son nom à était attribué cette année à une salle de réunion et d'accueil du public de l'hôtel de ville.



L'abbé consigne dans un journal de brèves notes sur les prisonniers, les dates et les heures des exécutions, ainsi que les coordonnées des familles.

Le séminaire des barbelés

En 1945, après la libération, les théologiens allemands prisonniers sont retenus et regroupés. Les autorités religieuses françaises proposent à l'abbé Stock de former ces futurs prêtres au sein d'un séminaire destiné au renouveau du catholicisme de l'Allemagne vaincue. Le « séminaire des barbelés » est installé à Chartres.
De 1945 jusqu'à 1947, ce camp de prisonniers hors norme accueille presque 1000 séminaristes sous la direction du père Stock. Il reçoit même la visite du nonce apostolique Roncalli, futur pape Jean XXIII.

Réalisé avec le concours de la Société d'histoire de Suresnes.

SPÉCIAL FAITS-DIVERS

3 crimes en 15 jours

Fils de famille et élèves de la Gestapo...

LES TUEURS DE SURESNES *plastronnent* devant les Assises

AUX ASSISES, LES SURVIVANTS DE LA BANDE DAMIANI, les tueurs de la villa de Suresnes ACCUSENT LES MORTS...

C'EST un sinistre trio d'anciens agents de la Gestapo devenus, la paix rétablie, les affiliés d'une bande d'assassins dont le rappel des forfaits est propre à donner le frisson. De cette bande, il manque deux des membres les plus redoutables : Menessola, qui comparait aujourd'hui devant les Assises de la Seine, et Paul Damiani. Tous deux ont trouvé une mort tragique, Menessola, sur le point d'être arrêté, a tiré sur les agents, les a manqués et s'est suicidé; Paul Damiani, capturé, emprisonné, parvint à s'évader et fut abattu au cours d'une explication entre gens du milieu dans un bar de Nice, le 17 juin 1947.

Les criminels que les jurés ont devant eux sont : Joseph Damiani, digne frère de Paul, Georges Accad et la maîtresse de celui-ci, Jacqueline Beauserjant, une dactylographe de 25 ans. Elle avait eu un précédent amant tristement célèbre, Léoni, agent, lui aussi dévoué jusqu'à la frénésie de la Gestapo.

Trois assassinats commis en l'espace de quinze jours, tel est le bilan dont sont comptables les accusés d'aujourd'hui.

A la manière de...

Cohen qui avait eu, pendant l'occupation, des tractations douteuses avec un bureau d'échange allemand. Il fut un jour arrêté à son bureau de la rue de Gramont, par la bande Damiani, dont un de ses acolytes (il incombe aux débats de déterminer lequel) était revêtu d'un uniforme de lieutenant. On fit monter Haïm Cohen dans une auto sous prétexte de le conduire à la sécurité militaire pour y fournir des explications sur ses agissements.

En réalité, il fut amené à la villa de Suresnes. Là, après l'avoir séquestré, on lui fit remettre la clé

on lui fit écrire un mot sur une de ses cartes de visite pour prier un de ses amis, M. Bérash, qui détenait, pour son compte, une somme de 300.000 francs, de la remettre au porteur, le comte de Montreuil. Le noble messager était en réalité l'un des frères Damiani. Le coup manqua, car Mme Cohen était venue entre temps encaisser la somme.

Sur la route sanglante

Le malheureux Cohen fut ensuite descendu à la cave où il fut chloroformé puis abattu à coups de revolver, son corps jeté à la Seine, près du pont de Sèvres, devait être retrouvé le 21 mai à proximité du pont de Saint-Cloud.

C'est une opération analogue qui fut tentée quelques jours plus tard contre les trois frères Jules, Roger et Marcel Peugeot, propriétaires d'une fabrique de radiateurs électriques à Maisons-Alfort. Deux de ces malheureux allaient être tués. Roger, kidnappé le premier à Suresnes, fut contraint d'envoyer un mot à son frère Jules l'enjoignant de remettre à l'un des acolytes de la bande l'or caché dans l'usine, soit 125 pièces.

Roger Peugeot fut abattu dans des conditions horribles par Damiani. Quant à son frère, il subira le même sort sur la route de Manin.

Aux débats, les misérables s'appliqueront, naturellement, à rejeter le principal de leurs fautes sur leurs deux complices morts, mais le président Leser

LE TRIPLE MEURTRE de la villa « Bon repos »

Certains faits divers marquent les territoires autant que l'actualité. Dans le Suresnes de l'après-guerre, une affaire criminelle a défrayé la chronique sur fond de banditisme et de collaboration. Elle connut même un rebondissement des années plus tard… TEXTES : **MATTHIEU FRACHON** PHOTOS : **MUS / ARCHIVES MUNICIPALES**

Le fait-divers, miroir d'une époque et d'une société, a toujours passionné le public. Landru, le sire de Gambais, Marcel Barbeault le tueur de l'Oise, ou les amants tragiques de Louveciennes, laissent une trace sanglante sur les lieux de leurs « exploits ». A Suresnes, en 1945, deux pièges ignobles font trois victimes.

Le 18 mai, quatre hommes, dont l'un revêtu d'un uniforme de l'armée française, se présentent rue de Gramont à Paris chez un représentant en vin, Haïm Cohen. Ils affirment être membres de la Sureté militaire et arrêtent Cohen sous l'accusation de marché noir. Au prétexte de le confronter à celui qui l'aurait dénoncé, ils l'emmènent à Suresnes dans une villa qu'ils ont louée et qui répond au doux nom de « Bon repos ». Mais là, Haïm Cohen comprend qu'il est tombé dans un piège.

Fausses interpellations

C'est l'arnaque aux faux policiers, classique de ces années troubles de l'occupation puis de la Libération. On le torture, il doit signer un chèque au porteur de 105 000 francs, on lui vole les clefs de son coffre après lui avoir extorqué la combinaison. Puis il est abattu froidement et son corps est jeté dans la Seine.

Le 31, mai à Maison-Alfort le même mode opératoire est appliqué. Deux frères, Jules et Roger Peugeot, sont « arrêtés » et emmenés à Suresnes « aux fins de confrontation ». Torturés, les frères révèlent avoir caché 125 pièces d'or dans leur fabrique d'appareils électriques. Ils sont ensuite abattus et leurs corps sont enterrés dans une forêt près du Chesnay.

La police judiciaire (PJ) mène l'enquête sur les trois meurtres. Elle identifie les membres de la bande : Georges Accade, Jacques Menassolle et les deux frères Damiani, Paul et Joseph. La PJ se fie aux descriptions des témoins qui ont assisté aux fausses interpellations et au mode opératoire déjà utilisé à Lyon et à Marseille, mais sans meurtres à la clef. De plus la villa de Suresnes a été louée par les Damiani sous leur propre nom. Joseph Damiani est interpellé chez lui, sur son lit.

Lors de la dernière opération, il s'est accidentellement tiré une balle dans la jambe. Jacques Menassolle se suicide sur le quai du métro Montmartre (aujourd'hui station Grands Boulevards) alors que la police l'interpelle. Paul Damiani est arrêté puis s'évade, il est abattu à Nice le 17 avril 1946 lors d'un règlement de compte.

Peine de mort commuée en travaux forcés

Aux assises de Paris le 9 juillet 1948, comparaissent Joseph Damiani, Georges Accade et Jacqueline Bonsergent la maîtresse et complice de ce dernier (celle-ci, précisons-le, n'a aucun lien avec Jacques Bonsergent premier civil parisien fusillé durant l'occupation allemande). Damiani a déjà

été condamné pour *« avoir en temps de guerre, entretenu des intelligences avec l'Allemagne ou ses agents »*. En clair c'est un « collabo », membre du Parti populaire français de Jacques Doriot. Ce petit truand de 25 ans a suivi l'exemple de son frère qui appartenait à la Milice. Menaces, tortures, chantages, escroqueries étaient le fond de commerce de sa bande qui n'avait comme drapeau que celui de l'argent. Les deux frères ont fréquenté le politicien et homme d'affaires marseillais Simon Sabiani, collaborateur de la première heure et servi de gardes du corps à des personnalités allemandes.
Joseph Damiani ne cesse de clamer son innocence durant le procès. Il rejette les trois meurtres sur les autres membres de la bande, les deux morts. Sans complaisance, le procureur fait le portrait d'un jeune homme dévoyé, fils de bonne famille, avide d'argent et violent.
Le 10 juillet, Joseph Damiani est condamné à mort ainsi que Georges Accade. Leurs peines seront commuées en travaux forcés à perpétuité par le président de la République Vincent Auriol. En 1949 Damiani est aussi condamné à Lyon à 10 ans de prison pour avoir extorqué de l'argent à des juifs durant l'occupation, en se présentant comme membre de la Police allemande.

Et Joseph Damiani devient José Giovanni

Il est libéré en décembre 1956 après amnistie du président Coty. L'histoire pourrait s'arrêter là et l'un des « tueurs de Suresnes » serait resté le simple acteur d'un fait divers aussi sordide qu'ignoble. Mais Joseph Damiani écrit un livre en 1957 qui raconte la tentative d'évasion de la prison de la Santé qu'il effectua avant son procès avec quatre autres détenus.
« Le Trou », titre du livre devient un film de Jacques Becker. Et Joseph Damiani devient écrivain, scénariste et réalisateur sous le nom de José Giovanni. Dans ses mémoires, il réécrit son passé, s'inventant une guerre dans la Résistance. Mais en 1995, la presse suisse révèle ses années de collaboration et ses crimes. *« J'ai payé. J'ai droit au pardon et à l'oubli »,* sont les seuls mots qu'il consent à écrire. José Giovanni disparaît en 2004, dernier survivant des tueurs de Suresnes.

Bal tragique à Suresnes

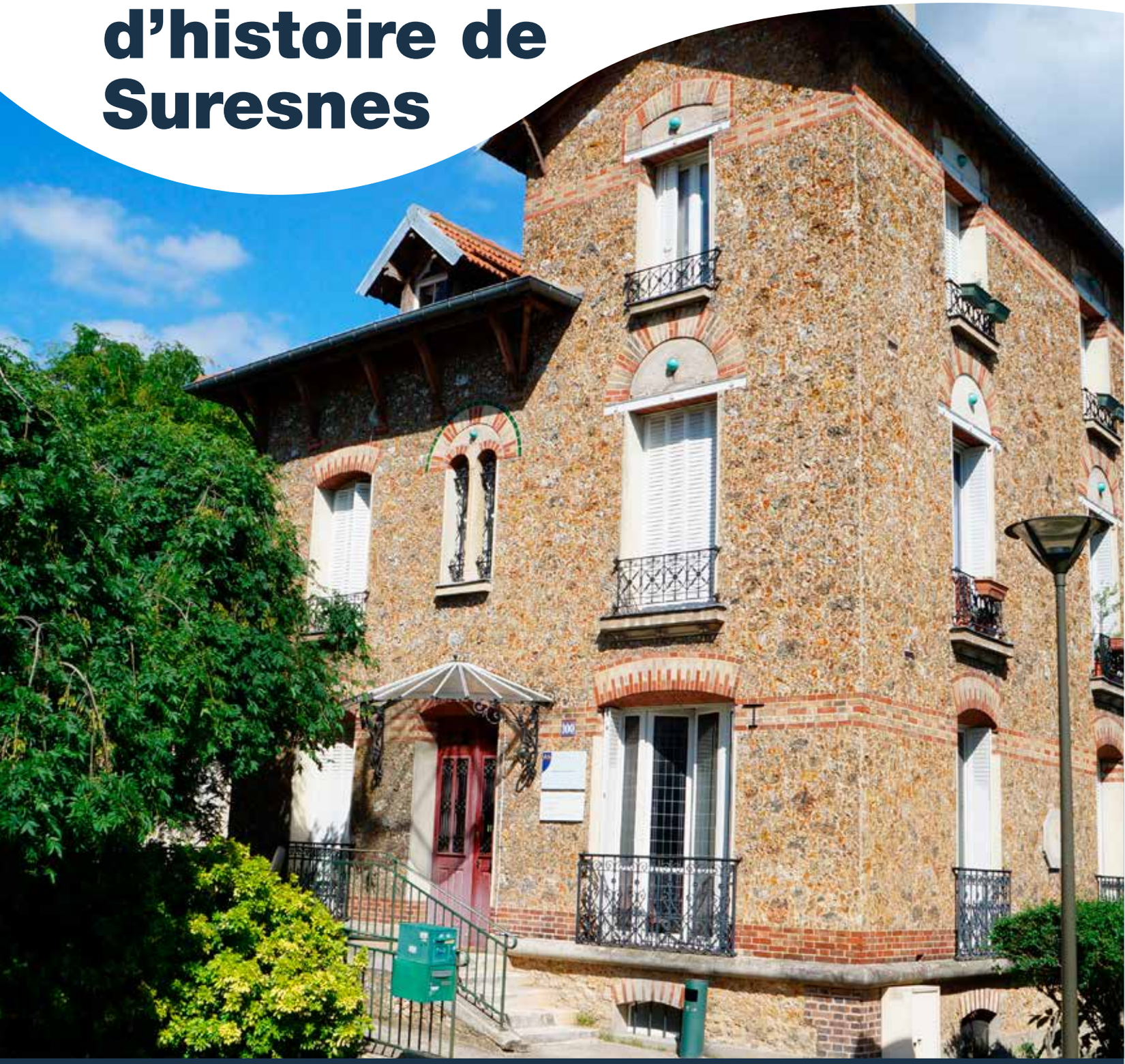
Au lendemain de la Première Guerre mondiale, une vague de criminalité s'est abattue sur la France.
A tel point que les cafés et les bals furent soumis dans la région parisienne à de sévères restrictions.
D'anciens « Apaches », voyous d'avant-guerre, reprenaient leurs activités, les militaires démobilisés provoquaient des troubles.
L'embargo provoqua bien évidemment la naissance de bars clandestins, de salles de jeux et plus largement l'instauration dans la région d'un milieu corse qui fit main basse sur les tripots, la prostitution et les bars louches.
Le 27 janvier 1919, au cours d'un bal clandestin quai Gallieni à Suresnes, dans un établissement propriété d'un certain Sonbeille, un drame se noua.
Le bal illicite recevait des militaires récemment démobilisés, certains de retour des troupes d'occupation en Allemagne.
A propos d'une jeune femme, le ton est monté entre deux groupes. Un garçon de 20 ans, Jules Déneville dit « bébé » de Puteaux, était particulièrement remonté.
Il se disputa avec Victor Gissé, un vétéran suresnois de 34 ans. Gissé traita Déneville de *« planqué »* avant de sortir son révolver et de lui tirer dans le ventre. Déneville mourut en arrivant à l'hôpital et Gissé fut arrêté dès le lendemain.

L'insécurité routière…**déja en 1914**

Le 30 avril 1914, un certain Paul Mazuel, chauffeur de taxi à Neuilly-sur-Seine, veut faire le malin. Après un repas bien arrosé, il embarque dans sa voiture ses deux convives et s'élance sur la route afin de démontrer ses qualités de chauffeur professionnel. Hélas, de chauffeur à chauffard, il n'y a que quelques tours de roues de différence. Après avoir traversé Puteaux à vive allure, le taxi s'engage dans Suresnes au même train d'enfer. En haut de la rue de la Tuilerie, un charretier ayant engagé son rustique véhicule sur la chaussée, Paul Mazuel le heurte à vive allure. Le Suresnois Charles Cornion, 37 ans, a la poitrine broyée par le chauffard, il meurt en arrivant à l'hôpital Laennec. Le conducteur meurtrier de Neuilly est arrêté et emmené au dépôt de la Préfecture de police.

Réalisé avec le concours de la Société d'histoire de Suresnes.

Société d'histoire de Suresnes

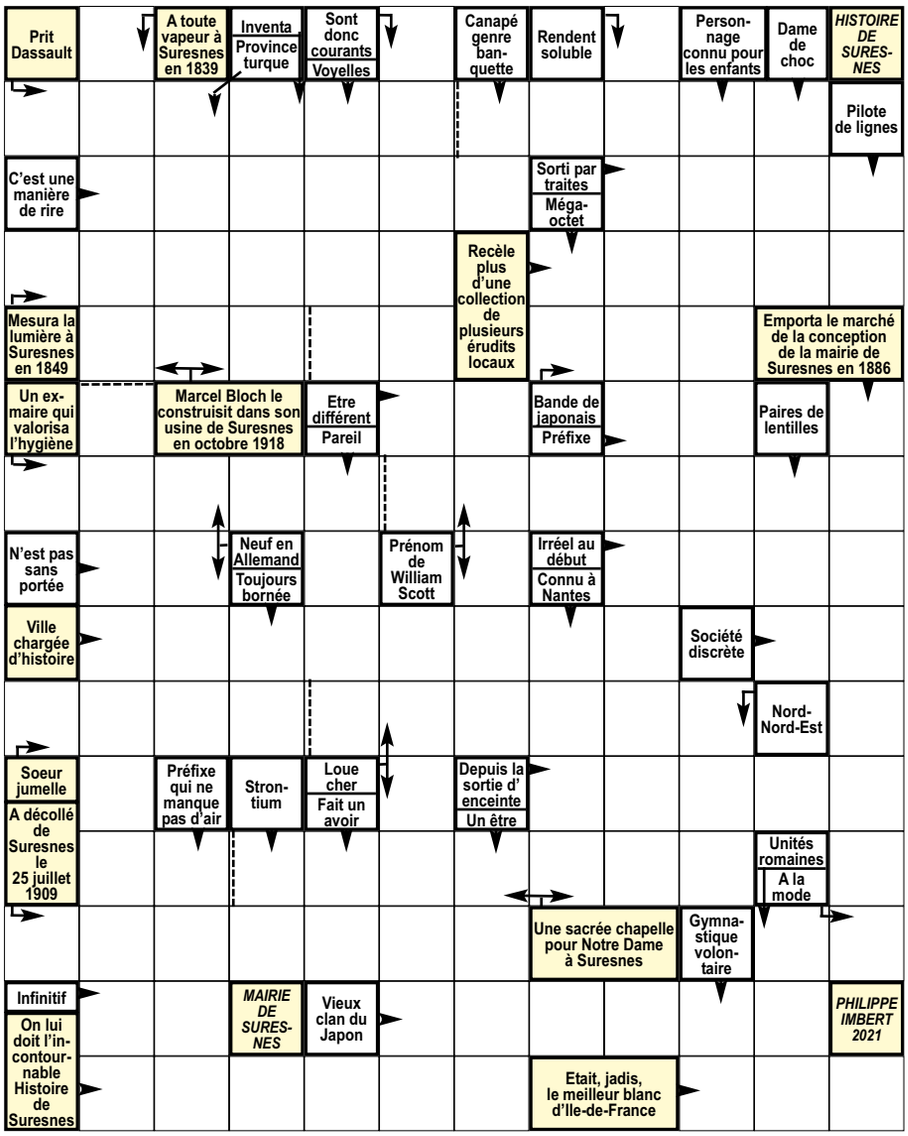


Chers Suresnois, notre ville a un riche passé qui a forgé notre présent.
Nouveaux venus, venez le découvrir, anciens venez l'enrichir de vos souvenirs et de vos archives pour partager entre nous, une histoire commune, grâce à la Société d'histoire de Suresnes et des adhérents passionnés.

Contact : SHS 100 rue de la République 92150 Suresnes
Permanence : le jeudi après midi / Tél. : 01 75 54 78 67 / Mail : contact@histoire-suresnes.fr
Site : http : // www.histoire-suresnes.fr

Les jeux DE PHILIPPE IMBERT

Mots fléchés - L'histoire de Suresnes



Les mots mêlés - L'histoire de Suresnes

Rayez dans la grille les mots de la liste pour découvrir le MOT MYSTÈRE défini ainsi : «Avaient, jadis, leur bouche au Mont-Valérien»

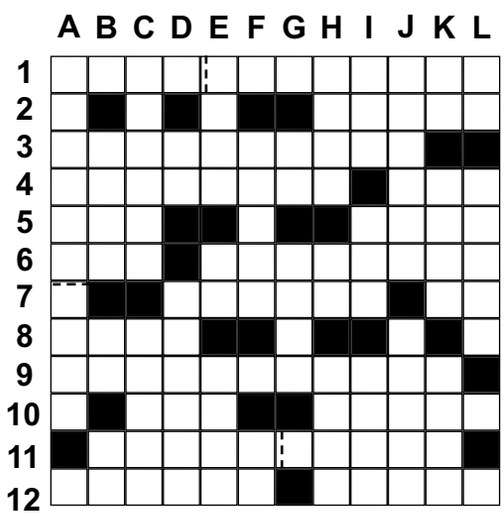
Les mots peuvent être lus horizontalement, verticalement ou diagonalement, de droite à gauche, de gauche à droite, de haut en bas et de bas en haut. Un conseil, démarrez avec les mots les plus longs ! Tous les mots en gras ont un rapport **avec l'histoire de Suresnes !**

R	E	T	U	A	H	N	T	L	J	A	S
E	R	S	E	T	N	L	O	A	E	E	K
D	S	U	R	R	U	A	R	S	T	O	M
I	E	O	E	A	I	D	S	T	I	A	N
V	W	S	G	S	I	O	E	E	R	A	S
E	A	U	U	N	S	U	T	G	A	E	M
S	O	L	S	R	G	A	U	S	R	U	M
B	N	A	E	N	E	E	V	U	I	A	X
C	X	O	I	R	R	S	T	A	I	H	M
E	I	U	N	I	I	U	N	R	V	O	L
N	G	T	T	A	O	E	E	E	N	E	I
T	U	E	E	C	C	R	N	T	S	Q	L

L'HISTOIRE - DE SURESNES - MONT -VALÉRIEN - GUINGUETTES - BOUGAULT - (1er) MAIRE - WORTH - MAISON -HAUTE - COUTURE - CITÉ - JARDINS -LÉON - LEVAVASSEUR - MARGUERITE -NASEAU - ÉVIDER - TÂTAS - CENT -EAUX - ISSU - SAXE - SUER - TUÉE - KA - Q.I.

Le mot à trouver est : .....

Les mots croisés - L'histoire de Suresnes



HORIZONTALEMENT :

1- Devient suresnois en 1850 -2- Font la roue -**3- Le château de ce baron fut dévasté le 25 février 1848 -4- Du nom de Jean Lebeuf, il écrit plusieurs pages sur Suresnes, à son époque -** Demande donc du repos **-5-** Unité allemande - Mérite une image **-6-**On peut le tirer gros - **Est, avec Narcisse Meunier, à l'origine d'un premier musée à Suresnes en 1890 -7- ... de Suresnes et en démonstration le 19 juillet 1924 -** Quart de France **-8-** Tournoi de tennis **-9- Celles de Suresnes passent à la postérité dès le 15 avril 1968 -10-** Retirées à Ebon - Ancienne courtisane du Japon **-11- Il était de 1941 à 1944 «l'aumônier de l'enfer» -12- Traversa la Seine à Suresnes le 1er mars 1871 -** Ouest-Nord-Est-Est-Sud

VERTICALEMENT :

A- Est, avec Eugène Beaudouin, à l'origine de l'école de plein-air à Suresnes qui ouvrit ses portes en 1935 -B- Reste en Etat aux U.S.A. - Cul de lampe - En sous sol **-C-** Marquant - Aide à rendre poli **-D-** Lettres à chanter - Regardas de haut **-E-** Mont ita-lien - Fait partie de la gamme - C'est depuis la naissance **-F-** Commune tchèque - Deux ôtées de zéro **-G-** Mises au chant - Etau renversé **-H-** Garde à vue - Part à part -Propose plus d'un numéro **-I-** Nuancier de couleurs - Sud-Nord-Est - C'est bête, mais c'est roi ! **-J-** Vocalisai - Endort avec régularité **-K-** Pronom - Sont d'un autre temps - Ca se boit au Japon **-L-** Points opposés **- Après la guerre de 14-18, il réédita et enrichit l'ouvrage « Suresnes d'autrefois et d'aujourd'hui »**

Retrouvez les solutions page suivante

SURESNES-MAG.FR

DOSSIER | AGIR | VIVRE | DÉCOUVRIR

Votre magazine se décline sur tous les supports :
tablette, smartphone ou ordinateur

Retrouvez en ligne les mêmes rubriques que dans votre magazine papier :
les chroniques en images, les séquences Agir, Vivre et Découvrir, le dossier du mois, l'édito du maire, etc.

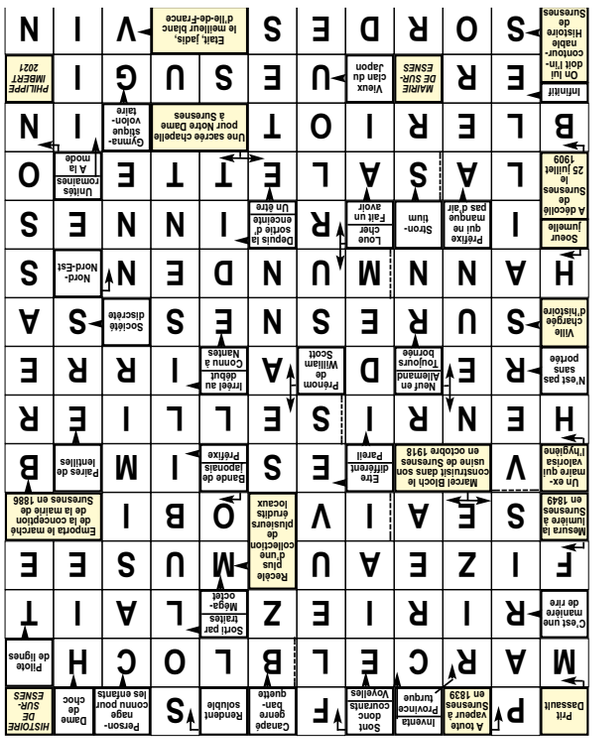
Le +

Les galeries photo vous donnent accès à davantage de photos issues des reportages réalisés pour le Suresnes mag

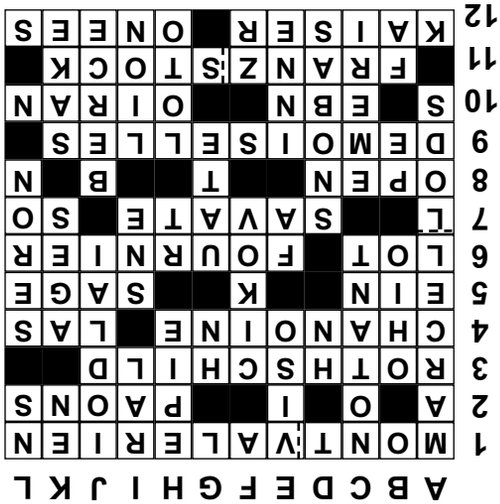
Cette disponibilité du mensuel municipal en numérique vient coller aux nouvelles habitudes des lecteurs à une époque où la presse en ligne est l'un des premiers vecteurs d'information grand public, le magazine municipal restant le premier support consulté par les Français pour s'informer sur le plan local (source : baromètre Epiceum-Harris Interactive de la communication locale).

Solutions
DES JEUX

Mots fléchés - L'histoire de Suresnes



Les mots croisés
L'histoire de Suresnes



Les mots mêlés - L'histoire de Suresnes

Le mot mystère est : CANONS (bouche à)